

BULLETIN
DE
*l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises*

**Réception de Li'ane Wouters
Discours de Jean TOULIER
et Li'ane WOUTERS
Le Prince de Liège
Discours de Raymond TROUSSON
et Georges SION
Communications
de Lloyd J. AUSTIN et Willy BAL**



Académie Royale
de Langue et de Littérature Françaises
Palais des Académies
BRUXELLES

Bulletin
de
l'Académie Royale
de
Langue et de Littérature Françaises
1985

BULLETIN
DE
*l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises*



Académie Royale
de Langue et de Littérature Françaises
Palais des Académies
BRUXELLES

SOMMAIRE

Séance publique du 26 octobre 1985

Réception de M^{me} Liliane Wouters

Discours de M. Jean Tordeur	163
Discours de M ^{me} Liliane Wouters	180

Séance publique du 7 décembre 1985

Le Prince de Ligne, 1735-1985

Ligne, Voltaire et Rousseau

Discours de M. Raymond Trousson	192
---------------------------------------	-----

L'Europe qui l'entourait

Discours de M. Georges Sion	218
-----------------------------------	-----

La *Correspondance* de Stéphane Mallarmé

Principes et problèmes d'une première édition

Communication de M. Lloyd James Austin à la séance mensuelle du 14 septembre 1985	236
--	-----

Coopération au développement, la chance du français

Communication de M. Willy Bal à la séance mensuelle du 14 décembre 1985	260
--	-----

Chronique	276
------------------------	-----

Table des matières	278
---------------------------------	-----

<i>Catalogue des ouvrages publiés</i>	280
---	-----

SÉANCE PUBLIQUE DU 26 OCTOBRE 1985

Réception de M^me Liliane Wouters

Discours de M. Jean TORDEUR

Je ne me cache pas, Madame, d'avoir intensément souhaité votre entrée dans notre Compagnie. Et je ne dissimule pas l'espoir que j'ai nourri, dès votre élection, de vous y accueillir.

Certes, les raisons affectives jouent leur rôle dans ce double désir. Elles tiennent à notre longue amitié. Surtout, nous savons, vous et moi, qu'une ombre toujours chère nous est également présente ici en cet instant : celle de Roger Bodart, à qui j'ai succédé. Avec cette générosité qui lui était propre, il se portait à la rencontre de toute nouvelle voix, de quelque âge, de quelque esthétique qu'elle fût. Dans les tout premiers poèmes que vous lui aviez présentés, il avait su discerner votre talent futur. Il allait le guider vers son accomplissement initial. Comment ne pas rappeler cette préface éclatante qu'il donna à votre premier livre ? De faire ainsi la chaîne entre lui et vous m'émeut et me déchire à la fois : car, en vérité, à travers les proximités et les distances qui marquèrent votre amitié, c'est bien à lui, c'est au poète de *La Route du sel* qu'il revenait de recevoir aujourd'hui — quelle coïncidence dans les titres ! — le poète de *La Marche forcée*.

Je me trouve cependant bien d'autres mobiles à souhaiter parler de vous. Il y a, naturellement, au premier plan, l'admiration ancienne et fidèle que je voue à votre œuvre. Mais il y a en même temps ceci : que cette œuvre est inséparable du triple personnage qu'elle a fait de vous et de votre fidélité à ce personnage.

Poète, vous avez usé dès vos débuts de la poésie comme d'une maïeutique chargée de vous conduire, par vos propres

questions, aux vérités enfouies en vous. Cet usage implique une quête intérieure et une continuité. Il était fréquent et naturel voici trente ans. Il a cessé de l'être au profit de ce que l'on appelle la littérature du fragment. Insoucieuse des modes, vous n'avez jamais renié votre terreau poétique natal. Vous avez même revendiqué avec éclat le droit « de chanter en solo ». Vous êtes donc, Madame, en quelque sorte, de ces poètes qui peuvent paraître anachroniques, mais qui ne le sont que temporairement parce que la scrutation du mystère de l'être résiste à toutes les négations qu'on tente de lui substituer.

Spectateur indépendant de notre scène littéraire, vous ne vous êtes pas interdit de l'ébranler. Accueillie avec une extrême faveur par vos aînés, bientôt lauréate du Prix Polak que vous décerne l'Académie, vous ne résistez pas à caricaturer un certain ordre des lettres en affublant d'un habit vert un des personnages de cette pièce excessive et désespérée que vous avez intitulée *Vies et morts de Mademoiselle Shakespeare*. Vous vous associez même un jour à une manifestation de jeunes auteurs contestataires organisée contre l'Association des Ecrivains belges. Infatigable lectrice de poésie, vous consacrerez, dans votre *Panorama de la poésie française de Belgique*, la part d'audience que requièrent de nouveaux poètes, très différents de vous cependant, et qui n'avaient pas eu l'oreille des générations qui vous précèdent. Enfin, en écrivain qui entend être présent à son temps, vous assumerez pendant six ans — surprenant ainsi des écrivains de générations différentes, mais pour des raisons inverses — la présidence de la Commission de la Promotion des Lettres.

Ce n'est pas tout. Je ne sais qui a dit, Madame — mais Roger Bodart aimait rappeler le mot — que Dieu écrit droit avec des lignes courbes. Vous voici donc, en fin de compte, membre d'une Académie communautarisée, quoique toujours royale. Vous y figurerez avec éclat comme un des ultimes représentants de ce brassage de deux cultures qui fournit à notre littérature quelques-unes de ses gloires les plus évidentes dans la première partie de ce siècle, que Suzanne Lilar et Paul Willems incarnent encore parmi nous, mais que le courant de l'Histoire n'encourage plus guère de nos jours.

Si vous êtes née à Bruxelles, vous êtes en effet d'ascendance flamande ; mais si vous avez dédié un de vos livres à votre grand-mère, « fille de Flandre », c'est parce qu'elle aimait — ce sont vos propres termes — « le parler français ». Et c'est au cœur du Hainaut, à Mont-sur-Marchienne, que vous avez choisi désormais de vivre. Vous êtes assidûment invitée par les Maisons de la Culture de la Communauté française, et l'ensemble des Cercles Richelieu de notre pays, sur la proposition de celui de Charleroi, vient de vous attribuer le titre de « personnalité de l'année ».

D'autres que vous pourraient se trouver mal à l'aise au sein de ces apparentes contradictions. Vous les assumez au contraire avec une parfaite sérénité car elles sont inscrites dans votre nature. Si vous récusiez parfois la forme des choses, vous vous inclinez toujours devant la qualité des êtres. Si bien que cet ensemble de traits divers, qui paraît au premier abord relever du disparate, conspire au contraire, en se fondant dans un ensemble unique, à faire de vous un personnage calmement combattant. Si vous pratiquiez le rugby — ce qu'à Dieu ne plaise ! — vous seriez, Madame, un demi de milieu, c'est-à-dire de mêlée.

La première mêlée de la vie, vous y êtes engagée dès votre premier jour sous le signe d'un double paradoxe.

D'une part vous naissez tandis que votre famille assiste aux funérailles d'une de vos parentes : déjà la vie et la mort s'affrontent autour de votre berceau. D'autre part l'événement a lieu dans « l'oasis francophone » d'Ixelles alors que tout ce qui va alimenter votre jeune imagination est d'origine purement flamandaise. Votre grand-père, qui fut autrefois sonneur de carillon, votre grand-mère, votre mère, vos tantes sont originaires de Furnes. Milieu modeste, milieu uni, milieu le moins prêt à couvrir un poète. Peu de fantaisie, peu de livres, sinon un petit Larousse dont les pages terminales, avec leurs portraits, vous donnent le goût durable de l'histoire. Cette enfance pauvre fait affleurer en vous un obscur sentiment plébéen, le pressentiment d'une longue humanité anonyme dont vous êtes le fruit. Surtout, abreuvée aux sources de deux langues, vous

êtes immergée dans votre première dualité : à l'école, le français, à domicile le récit familial, les proverbes, les tournures de pensée en patois flamand. Personne n'a comme Suzanne Lilar, dans sa miraculeuse *Enfance gantoise*, évoqué avec une saveur et une perspicacité incomparables, la richesse de cette expérience duelle qui fut chez elle, à Gand, inverse de la vôtre. Écoutons-la nous le rappeler : « Est-ce que je me trompe ? Il me semble que tout ce que j'ai écrit ou fait se ressent de cette contradiction plus forte de s'être greffée sur ma formation franco-flamande ».

La deuxième mêlée que vous affrontez est tout à fait consciente. C'est celle de l'adolescence. Vous entrez, à quatorze ans, pour y devenir institutrice, dans la solide Ecole normale de Gijsegem, près d'Alost. Elle est tenue par des religieuses. L'enseignement s'y donne pour moitié dans chacune des deux langues mais, en vertu de l'inépuisable cocasserie de nos systèmes linguistiques, vous faites partie d'une « section wallonne » dont les deux autres élèves sont ... flamandes ! Plongée dans les anthologies du couvent, vous êtes considérée comme « la littéraire » de l'école. Un abbé gantois de bonne culture française vous donne à lire *Prière et Poésie*, d'Henri Bremond. Le rapprochement des deux termes ne vous surprend pas. D'une part en effet, vous écrivez en cachette des poèmes brûlants. D'autre part, votre foi est vive, assortie d'une pratique quotidienne qui souvent l'exalte. C'est dans ce climat de serre chaude qu'à deux reprises vous faites à votre manière vœu de poésie. Rêvant pour vous d'une improbable vocation, une religieuse vous confisque vos poèmes et vous fait entrevoir qu'y renoncer vous préparerait au don total. Votre réponse fuse : « Jamais ! C'est un don que j'ai reçu, je ne m'y soustrairai pas ! ». Une nuit, écoutant les trains siffler dans la campagne — ce qui soulève en vous une furieuse aspiration au voyage — vous vous demandez ce qui serait le mieux : d'écrire au risque de ne pas être heureuse ou de connaître le bonheur au détriment de l'écriture. Naturellement, votre choix n'est pas douteux. Bien que l'ignorant, vous faites ainsi vôtre la phrase du jeune Mauriac : « Chacun a le droit de ne pas s'épargner ».

Vous allez vous en convaincre bientôt. C'est votre troisième mêlée, décisive celle-ci. Vous devenez institutrice à 19 ans. D'abord, pour peu de temps, dans les Marolles, ensuite, pour 30 ans, dans votre cher couvent de Boendael. Et voici que les choses se précipitent. Tout à la fois, vous faites l'apprentissage de la ville et de la vie professionnelle, vous perdez votre grand-mère très aimée, la foi vous abandonne, vous découvrez en vous cet amour subversif que vous direz un jour, beaucoup plus tard, dans *La Fille d'Amsterdam*, avec un emportement passionnel bien plus douloureux que ne le fit jamais Verlaine dans ses célèbres *Hombres*.

Comme si ce n'était pas assez, l'océan de la poésie vous submerge sous ses puissantes vagues. Ce ne sont plus les poètes cités dans les manuels scolaires que Bodart vous aide à découvrir, c'est Baudelaire, c'est Lautréamont, c'est Rimbaud, tous ceux que le feu du ciel a frappés. Vous ne les lisez pas, vous les dévorez. Vivant seule avec votre mère, dès que vous avez achevé les corrections scolaires vous prenez sur votre sommeil pour vous plonger jusqu'à l'ébriété dans la stupéfiante découverte. Et, faut-il le dire, révélée à vous-même par cette lecture, vous écrivez à perte de vue, apprenant seulement de votre aîné à vous corriger, à éviter les facilités, surtout à oser vous exprimer.

Ceci dit, qu'est-il advenu. Madame, je vous le demande, à cette autodidacte de la poésie pour qu'elle fasse à 24 ans, dès son premier livre, *La Marche forcée*, l'étourdissante démonstration d'un savoir magique, celui des saveurs et de la prosodie de notre langue ? A vous relire trente ans après, toujours aussi subjugué par ce surgissement initial et éruptif, je ne m'explique pas encore la chimie qui s'est opérée en vous. Mais le fait est là, évident. On dirait qu'entre les beffrois de Flandre et les jardins amoureux du Vendômois, entre les furies de la mer du Nord et les scintillements espagnols, le supplice du bûcher et les délices de la sérénade, les prophètes de l'Ancien Testament et les héros de chevalerie, les vierges folles de leur corps et le fumier de Job, les anges séraphiques et « le petit homme noir

au pied fourchu », licence vous a été donnée de vous ébattre dans le plus beau pré de la poésie française. Avec une audace que peut seule excuser la réussite, vous retrouverez sans les plagier — on vous en crédite de toutes parts — Villon et Louis Labé, le Cocteau de *Plain-Chant*, l'Apollinaire du *Mal-Aimé*, le Hugo des *Orientales* tandis que, parés en donateurs épanouis ou inquiétants, Bruegel, Bosch, Elskamp figurent dans les coins inférieurs de votre offrande lyriquement baroque.

Gardons-nous cependant, tout en cédant aux séductions dont ce premier livre est prodigue, d'oublier son titre désenchanté. *La Marche forcée*, est-ce vraiment un programme de vie pour une jeune femme de vingt ans, plus qu'une autre douée pour l'existence et gourmande de le vérifier ? C'est le vôtre en tout cas. Simple. Irréductible. Comme entêté. Le débat du mal et du bien tel que vous l'a représenté le manichéisme religieux le plus ancestral, vous l'avez pour longtemps reçu au premier degré. C'est ce qui fait l'authenticité de votre cri — et sa douleur vraie. Il faut y ajouter que vous avez reçu de naissance une faculté dont vous vous targuerez beaucoup plus tard avec une sorte d'âcre bravade dans la voix : *l'art de souffrir, science innée*.

Ainsi, sous la fête exubérante de l'écriture, *La Marche forcée* énumère-t-elle les couples de contraires qui se disputent votre jeune être et votre révolte qu'ils vous soient imposés. Vous suppliez qu'on dompte votre sang, qu'on vous lave d'une honte, mais c'est pour proclamer indomptablement l'instant d'après : *l'amour de vivre est mon partage*. A quoi succède bientôt une supplication angoissée : *attends-moi, paradis !* Vous voyez à tout instant le bonheur, l'amour s'affronter au spectre de la faute, à l'imminence de la mort, à l'inanité de tout combat. Comment, dès lors, ne récuseriez-vous pas les promesses de salut qu'on vous a enseignées ? Vous le dites d'entrée de jeu, dans les quatre premiers vers du livre :

*Pharaon, si j'étais Moïse,
je serais resté près du Nil.
Je connais la Terre promise :
c'est un autre poisson d'avril.*

Et c'est par un apparent blasphème : *L'enterrement du bon Dieu* que se ferme ce livre noir, rouge et or. Il est vrai, comme vous le direz à votre Mère directrice, que ce poème scandalisera, que vous le faites ressusciter à la fin ! Mais à côté de cela, que de silhouettes de filles délurées qui ne sont pas « grain de nonnette », que de chevaliers errants qui n'ont pas entrepris cette *Neuvième Croisade*, celle que vous livreriez bien toute seule si, comme vous l'écrivez, vous saviez pourquoi :

*César a trop chéri sa gloire
et Marc-Antoine un joli nez.
Les gens heureux n'ont pas d'histoire
mais je préfère être damné
que de passer ainsi mémoire.*

*Assez parlé Cropette en selle
prendre la croix n'est plus de mœurs
ni dans Paris ni dans Bruxelles
je ne sais pas pourquoi je meurs
Si j'étais Jeanne la Pucelle*

Votre livre trouve un grand accueil, immédiat et unanime. A Paris, le Prix de la Nuit de la Poésie vous est attribué par le plus beau jury que puisse rêver un poète : Aragon, Audiberti, Auric, Cocteau, Gilson, Reverdy, Seghers !

L'éclatant succès qui advient ainsi à celle qui était hier encore une inconnue ne vous monte pas à la tête. Vous ne vous précipitez pas avec un nouveau recueil chez votre éditeur. Plutôt que le laurier, c'est l'épine que vous cultivez, et longuement. On aurait pu croire que *La Marche forcée*, avec ses caracollements de poulain découvrant ses entraves et luttant joyeusement de finesse avec elles, vous aurait arrachée à votre roncier. C'eût été vous connaître mal. En faisant paraître *La Marche forcée*, vous n'avez pas seulement identifié votre malaise à vivre : vous vous êtes identifiée à lui, décidant par là même de l'affronter, de le défier, peut-être même de lui faire rendre gorge. Et vous vous savez dotée désormais du seul exorcisme à sa mesure, la poésie.

Vous voilà donc armée pour fouiller, comme on fouille une plaie, cette blessure, la plus élémentaire qui soit, que vous subissez en pleine nudité : qu'il nous faut « naître pour mou-

rir ». Cette extrémité vous révolte, mais cette révolte entraîne aussi un choix délibéré d'existence.

En faisant paraître, après un silence de six années, *Le Bois sec* aux Editions Gallimard, vous accomplissez un pas décisif dans l'exploration de votre solitude et de votre irrédentisme. Incapable de mentir aux avidités qui vous poignent, vous les célébrez dans des vers que l'on croirait de la Belle Cordière de Lyon : *O corps ! Temple du nerf ! Entrailles, faims muettes !* Et ce pas, vous l'accomplissez en même temps dans votre usage de la poésie. Vous vous appropriez une prosodie nouvelle, un vers bref, mouvementé, qui rompt et enjambe le mètre afin de rendre mieux compte de ces voltes répétées entre vos deux extrêmes qui vous trouvent tour à tour triomphante et traquée.

Quelques-uns des meilleurs critiques ne s'y trompent pas. Répétant l'avis d'Aragon, René Lacôte, chaleureux, salue en vous « le plus véritablement français des poètes apparus dans sa génération ». Dans un superbe article, Alain Bosquet vous décrit « réduite à un majestueux désarroi, déchirée mais stoïque, à mi-chemin de la tentation terrestre et d'un mysticisme inaccessible », et il conclut par une formule aussi familière que frappante : « Dieu dans la peau et le diable au corps, cela n'est pas dévolu à tout le monde ». Expert s'il en fut en poésie alchimique, Léon-Gabriel Gros relève que, à l'exemple de John Donne, vous commencez à doter d'une spiritualité latente la chair honteuse d'elle-même et il vous crédite d'avoir écrit « un Ecclésiaste de poche ». Et c'est vrai que le débat à l'œuvre dans *Le Bois sec* s'établit sur un dur refus qui se mue en défi métaphysique : car le bois sec, qui brûle si bien au feu du désir, en appelle en même temps à la connaissance d'une fusion qui serait celle des âmes et du plein accomplissement de soi-même :

*Je ne porte ni lumière
ni chaleur dans mon corps mais
ce n'est qu'au centre des pierres
qu'on trouve un feu qui dormait.
Verdoyez branches dociles
aux commandements des dieux
je montre mon bois fossile
c'est lui qui flambe le mieux.*

De même que l'on pouvait vous croire délivrée, grâce à votre premier livre, de vos hantises juvéniles, de même était-il permis de vous tenir exténuée de macération après *Le Bois sec*. Une fois de plus, c'eût été ignorer cette capacité à quoi il vous arrive de donner permission de vous ravager. Ce domaine de dérélliction où vous établissent ces nouveaux poèmes, loin de le déplorer en vers élégiaques, vous allez le constituer fièrement en forteresse.

Avec *Le Gel*, publié sept ans plus tard chez Seghers, vous gagnez les solitudes glacées de ce que vous appelez *le séjour sans larmes*. Vous allez plus loin, transformant ce manque en victoire. Comme on le ferait du côté d'Artaud, vous vivez une expérience des limites. Congédiant ce qui était de l'ordre de la chaleur, de l'émoi, vous vous offrez à la morsure du *gel, précieux histouri*. Allégée des codes, délivrée des conventions, livrée à une audestruction implacable, vous connaissez votre saison en enfer. Mais, de vous faire ainsi « voyant », d'oser écrire : *je ne crois qu'à l'éternité du froid*, produit à son tour son illumination. C'est en effet à ces « pleins pouvoirs » que vous avez appelés que vous accédez cette fois : ceux d'une vision poétique presque désincarnée :

*Pleins pouvoirs. De mes hauteurs
je contemple cet espace
chaotique. Spectateur
d'un univers qui dépasse
le dieu captif en mon corps
je connais, voluptueuse
ma solitude. L'accord
de mon être aux nébuleuses.
Scintillez, ô proches cibles
des mondes lointains, le toit
de l'univers m'est visible.*

Terrible ascèse que celle-ci ! Elle découragerait de vous y suivre s'il n'y avait en vous du gnostique. C'est lui qui aperçoit, taillé en diamant, le glaçon rivaliser d'éclat avec le soleil, une pureté secrète se dégager de la boue, une présence se révéler dans cette absence, enfin un reflet de l'univers caché sourdre de ces clartés frigorifiées. Car il est bien gnostique, n'est-ce pas, celui-là que vous évoquez et qui cherche le secret des choses à

contre-courant *comme un qui tient son cahier à l'envers*? Mais il est aussi poète, oh combien, à force de tenter cette aventure presque impudique, prêt à tout sacrifier à la parole qu'il supplie d'être admis à préférer :

*Sois mon dieu, je serai ton prêtre
servile, je paierai
le tribut, je verserai
le sang, toi, verbe, mensonge
qui ma vie au loin prolonges,
ma vie, offrande où j'immole
tout au vent de ta parole.*

Il faudrait parler longuement de l'écriture du *Gel*. Je ne connais pas d'autre exemple d'une prosodie aussi cisailée que celle-ci dans l'observance presque acrobatique des coupes traditionnelles. Comme le dit si bien Edith Mora, le langage, ici, n'est pas la forme du tourment mais le tourment lui-même.

Le Gel marque dans votre œuvre à la fois un sommet et pour longtemps la fin d'un cycle. Un sommet parce que, de *La Marche forcée* au *Bois sec* puis à ce livre-ci, les étapes, les paliers sont évidents qui, de rupture en rupture intérieure, vous ont fait accéder à cette aspérité dernière. Une fin parce que, pour l'écrire, vous vous êtes, de votre propre aveu, amputée d'une part essentielle de vous-même : pendant les années de gestation du *Gel* vous vous êtes en effet coupée de ce lien, qui fut en vous spontané jusque-là, entre l'exercice de la poésie et ce qu'il faut bien appeler, faute de mieux, le sacré — vous allez jusqu'à dire sans ambages : le religieux. L'époque, au reste — 1966 — vous conduit non sans nostalgie à ce dégagement. Comme beaucoup d'autres, vous éprouvez alors dans l'air du temps une désaffection fatale à l'égard du spirituel. Et vous mesurez en même temps au plus profond de vous-même qu'il ne vous est plus possible d'aller plus loin dans la voie où vous vous êtes engagée : « Sur la glace », me direz-vous, « il n'est plus rien qui puisse encore fleurir ».

Ainsi est-il bien bouclé, le cercle que vous entrepreniez de tracer lorsque vous écriviez à vingt-quatre ans ces vers que je rappelais tout à l'heure : *mais je préfère être damné que de passer ainsi mémoire*. Il s'en faudrait cependant de beaucoup

que le sentiment de cette impasse poétique vous réduise au silence complet. Energique, infatigablement active comme vous l'êtes, vous allez tout simplement, Madame, explorer des domaines différents où, soyons-en assurés, vous ne risquez pas de vous perdre de vue.

*
* *

Vous y avez pénétré déjà en publiant chez Seghers en 1961 votre superbe traduction de poèmes du Moyen Age flamand sous le titre : *Les Belles Heures de Flandre* dont il avait été un instant question que Robert Goffin écrive la préface. Faut-il dire combien, de la danse des morts à la célébration des fortes ripailles, des élans mystiques à l'évocation que fait un de ces poètes du « royaume des taupes », vous vous êtes trouvée ici en pays familier ? La critique belge et française ne tarit pas d'éloges sur ce que Marcel Lobet tient à juste titre pour « la révélation en France d'une littérature qui y est totalement inconnue ». Il en ira de même, quatre ans plus tard, pour le *Guido Gezelle* si éclairant que vous faites paraître chez le même éditeur.

C'est alors que, dans une interview à notre confrère, vous révélez votre nouvelle tentation, celle du théâtre. De ce que vous lui dites alors, de ce que vous me confiez trente ans plus tard, il ressort que le théâtre n'est pas pour vous un prolongement aléatoire de la poésie comme c'est si souvent le cas chez les poètes. Il y va de l'appropriation d'un langage différent — plus dru, plus déclaré, moins « aristocratique » (c'est votre expression même) que celui du vers. Il y va d'une construction avec ce que cela représente de volontaire au sortir d'un long recours à l'écoute de l'inconscient. Il y va de l'abandon d'un « je » secret au profit de divers personnages qui occupent, eux, un espace et offrent une apparence concrète.

C'est Claude Etienne qui vous propulse dans l'aventure théâtrale en vous demandant une pièce pour le Rideau de Bruxelles. Avec une intuition très sûre il a noté que vos poèmes, où il vous arrive de vous parler comme à un étranger,

procèdent souvent d'une structure théâtrale. Sans compter toutes les silhouettes et toutes les situations que ces poèmes mettent littéralement en scène.

Dès votre première tentative : *Oscarine ou les tournesols*, c'est à l'évidence un auteur dramatique bien réel que l'on découvre. La pièce bénéficie de la mise en scène complice de ce jeune astre trop tôt disparu, Henry Chanal, de l'interprétation émouvante de Danièle Denie, des chansons de Julos Beau-carne. Sous ses aspects ludiques — situations cocasses, chassé-croisé galopant de personnages saugrenus — *Oscarine* est grinçante à souhait et, toute parabolique qu'elle soit, assez provocatrice pour diviser spectateurs et critiques, ce qui est souvent bon signe. Tout le défi y vient de l'amour impossible que sa jeune héroïne, Valérie, nourrit pour Anne qu'elle n'a vue qu'en rêve. La société — ses parents, son fiancé, des déménageurs qui se transforment en employés des pompes funèbres — s'attachent naturellement à faire échouer cet amour de la plus sinistre façon. Quant à la forme, l'évolution est accomplie du langage de la poésie à celui de la scène. Quant au fond, c'est bien encore le débat du « tout ou rien » tel qu'il était à l'œuvre dans vos poèmes, mais répercuté cette fois avec audace, avec cruauté, voire avec crudité — et un sens puissant de la dérision, de l'absurde — par cette caisse de résonance qu'est le théâtre, où il arrive que la vie ne soit pas toujours un songe...

Vous vous attaquez, quinze ans plus tard, à bien plus forte partie avec *Vies et morts de Mademoiselle Shakespeare* qu'Albert-André Lheureux vous suggère d'écrire pour sa grande saison d'auteurs belges au Botanique. A la différence de Valérie pour qui Anne est demeurée une image, la protagoniste de cette pièce-ci aime Agathe, est aimée d'elle et, ensemble ou séparées, elles savourent ou souffrent tous les degrés de la passion. Mais l'originalité sidérante de l'œuvre et, à la vérité, son invention si risquée qu'il suffirait d'un rien pour qu'elle fasse capoter la pièce — ce n'est pas le cas —, c'est que cette protagoniste, porteuse d'une différence tragique mais éblouissante, s'est prise de naissance pour le grand Will, s'appelle tout simplement Williame, avec un « e » final qui vaut son pesant de féminisme proclamé. Et la gageure que

vous y tenez est de rendre plausible, concrète, déchirante l'ambition de cet aspirant poète à se libérer de toutes les conventions parce que le génie sinon déjà l'habite au moins l'appelle. Pièce noire, pièce désespérée qui abonde en cris contradictoires comme votre poésie, *Vies et morts de Mademoiselle Shakespeare* élève sur les planches la stature théâtrale du poète du *Bois sec* et du *Gel*. Lorsque Williame, en effet, revendiquant ce qui, au moins, lui appartient en propre, dit ces mots d'où toute espérance est exclue : *chacun tisse en soi sa propre douleur*, comment ne pas y entendre l'écho de cet *art de souffrir, science innée* que vous aviez déjà osé porter si loin et si haut ?

Une chose est sûre en tout cas : dans le silence poétique où vous vous êtes enfermée, c'est alors l'expérience théâtrale qui, si j'ose dire, vous tient la tête hors de l'eau en alimentant une activité créatrice à laquelle vous n'avez jamais envisagé de renoncer. L'autre vertu de ces œuvres couronnées de succès est de restituer au poète réputé traditionnel — que vous n'êtes pas — une modernité de fait dans la redistribution des valeurs qui est alors à l'œuvre dans les ordres de notre littérature.

Sans doute est-ce la reconnaissance de ce privilège qui conduit l'éditeur Jacques Antoine à vous proposer d'établir à votre gré un choix de poètes belges. Ce sera votre retentissant *Panorama de la poésie française de Belgique* qui se refuse à ajouter une anthologie à celles qui existent, que vous assimilez durement à un rassemblement de pierres tombales obligées. Que vous entendiez ouvrir largement ce panorama aux écoles les plus diverses, aux esthétiques les plus contradictoires, voilà ce qui ressort clairement des dates entre lesquelles vous circonscrivez votre choix : 1855, naissance d'Emile Verhaeren. 1955 naissance d'Eugène Savitskaya. Et voici que des noms attendus disparaissent de votre tableau d'honneur alors que d'autres, oubliés, voire généralement écartés, y figurent en bonne place.

Cette liberté qui ne se soucie pas des retombées qu'elle va provoquer — sauf à les aborder à visage découvert — vous allez bientôt en donner une nouvelle preuve en acceptant de présider la Commission de la Promotion des Lettres et de participer ainsi, mais en sauvegardant toujours fermement votre propre autonomie, au mouvement de « la belgitude »

dont on sait quelles secousses — s'il en est de salutaires il en est d'autres discutables — il suscitera dans notre société littéraire.

Enfin, c'est encore au théâtre que va se manifester cette attitude d'un écrivain qui, tout occupé qu'il soit d'un débat éternel, entend aussi ne pas être absent de son époque. Aussi différente qu'il est possible de l'être de vos pièces précédentes, *La Salle des profs* — qui a la force et la présence d'un constat tiré de votre propre expérience — reçoit un accueil retentissant dans toute la Wallonie et à Bruxelles avant d'être représentée à Paris.

*
* * *

Voilà, trop sommairement évoqué, votre parcours entre 1966, date de publication du *Gel* et 1983. Dix-sept années pendant lesquelles, l'esthétique dominante aidant, le poète d'hier paraît bien oublié alors qu'il peut lui-même écrire ironiquement : *Je lis les vers abscons de poètes congrus*. Or voici que la surprise espérée s'accomplit et qu'elle s'accomplit une fois de plus dans le climat de divergence extrême auquel vous nous avez habitués. En effet, l'année de *La Salle des profs* est aussi l'année de *L'Aloès*, ce choix de vos recueils précédents augmentés de nouveaux poèmes intitulés *Etat provisoire*, que vous publiez cette année-là à Paris, chez Luneau-Ascot.

Le choix de vos titres étant toujours chargé de signification, il faut se pencher sur celui-ci. L'aloès, cet arbre austère aux senteurs amères, croissant sur des terres arides, ne produit, dit-on, son fruit que tous les cent ans. C'est peu, sans doute mais au moins voici un organisme vivant, lourd d'une promesse, même si la maturation de celle-ci se fait longuement attendre. Nous voilà loin des symboles négatifs du *Bois sec* et du *Gel*. Au surplus, le poème intitulé « L'Aloès » clôturait assez étrangement *Le Gel* en 1966, par une sorte de cri d'attente, sinon d'espérance.

Ainsi donc, votre banquise avait, alors déjà, connu quelque part en vous sa débâcle ? Ainsi vous aviez entendu, alors déjà, l'oiseau pic frapper de son bec acéré sur votre bois sec ?

Ce n'est pas que les nouveaux poèmes de cet *Etat provisoire* échappent aux grands thèmes qui furent toujours les vôtres. La menace de la mort, les affres de l'amour, la dure volonté de répondre à votre vérité y occupent toujours leur versant sombre. Et c'est vrai que vos *Antiphrases du cœur* caricaturent ce *muscle creux* qu'il n'est plus aujourd'hui d'usage de célébrer.

Mais combien plus vrai que renaît un jour en vous la *Chanson de l'amour-phénix* et que, toujours insouciant des modes, vous faites précéder ce poème de deux vers en forme de programme à l'égard du laboratoire que la poésie devient sous nos yeux : *lyrique je suis je reste peu me chaut votre dédain*. C'est vrai surtout que vous en arrivez à célébrer ce *petit peu* que constitue finalement toute vie par rapport à ce qu'elle a rêvé d'être et que ni les épreuves ni les désarrois ne vous découragent d'affirmer aujourd'hui plus encore qu'hier : *j'accomplis vœu de verbe et d'existence*. Et vous avez beau édicter le deuil ricanant de la poésie à laquelle vous avez cru telle que vous l'aviez apprise, vous avez beau prescrire avec dérision que l'on n'y recoure pas désormais — *interdiction absolue d'appeler la mer un toit tranquille où picoraient des focs. Défense de pâlir au nom de Vancouver* — vous n'en donnez pas moins la preuve qu'elle est toujours vivante. Devant Delphes, devant Mycènes, adultérés par les hordes de touristes en short, vous ne voulez pas céder à la mort spirituelle de notre temps : *Je vois mon âme assise sur la pierre noire. J'entends de grandes eaux jaillir de ma mémoire. Je palpe l'impalpable éparpillé dans l'air*. Et, dans le bouleversant testament que vous dédiez à Alain Bosquet — on ne dira jamais assez la fervente obstination qu'il met à convaincre un poète de reprendre le travail du vers — vous retrouverez l'accent de vos maîtres de cœur, Rutebeuf et Villon, pour léguer « à l'enfant que je n'ai pas eu ».

*l'amour jeté dont j'ignorais le prix
l'amour donné à qui ne sut le prendre
l'amour offert aussitôt que repris
l'amour perdu qu'on voit dehors attendre.*

En vérité, Madame, quel long, quel périlleux cheminement, quelles embûches, quels détours il vous fallut affronter pour

retrouver cette évidence déchirée, cette nudité lucide qui semble bien être ce vers quoi vous avez marché dès votre entrée en poésie !

Vais-je me hasarder pour autant à vous croire déjà parvenue là où vous tendiez depuis toujours ? Je connais trop votre revendication du mouvement pour oser le prétendre. Ce que je sais au moins, c'est que, avec pour compagnon millénaire un *Scribe accroupi* (c'est le titre du poème que vous écrivez aujourd'hui) vous scrutez les étendues antiques du Croissant fertile pour y trouver les traces de quelqu'un qui vous dirait enfin qui vous êtes. Et vous ne me défendez pas d'éprouver que ces étendues-là ont un air de famille avec celles qui vous inspirèrent si souvent dans vos débuts :

*Je monte sur mon âne, je parcours
la plaine au bord du Nil.
Lorsque la terre est aussi basse, c'est le ciel
qui prend toute la place.
Nous, gens du plat pays,
vers quelque point que nous tournions les yeux
apercevons la demeure des Dieux.*

Ce que je sais encore, c'est que ce scribe, à travers les histoires et les généalogies qu'il dépouille, énonce non pas le renoncement mais cette ardente mise à distance de l'illusion qui, seule, prépare aux rencontres essentielles :

*Tu crois posséder, tu n'as rien.
Tu crois avancer, tu n'as pas bougé.
Tu crois appartenir, tu échappes.
Tu crois habiter, tu traverses.
Tu crois finir, tu commences.*

Ce que je sais enfin, c'est que cette voix inattendue que vous découvrez en poésie trouve sa correspondance dans votre œuvre dramatique. On le verra bien lorsque sera créée l'an prochain au Botanique votre dernière pièce en date, *L'Equateur*, qui est une sorte d'Elkerlijk où Budoc, le personnage le moins fait pour abandonner son corps, finit par se découvrir une âme et rencontre l'extase, cet état, précisez-vous, « dans lequel une personne se trouve transportée hors de soi et du monde sensible ».

Le monde sensible... Au fond, tout au fond, n'est-ce pas lui que vous n'avez cessé de récuser dans la mesure même où vous en éprouviez si intensément la brûlante consistance et l'empêchement qu'il opposait à votre sauvage revendication d'absolu ?

Cette revendication, je sais, nous le savons, n'est heureusement pas près de s'achever. Elle ne vous détournera pas, j'en suis sûr, de prendre activement votre rang parmi ceux qui vous accueillent ici avec joie. Ils savent déjà qu'ils peuvent attendre de vous l'édition prochaine non seulement de cette grande anthologie que vous préparez, en quatre volumes, avec Alain Bosquet, et qui portera sur *Un siècle de poésie française de Belgique* mais aussi le choix que vous en tirez à l'usage des jeunes lecteurs.

Au-delà de ces grands travaux, si précieux pour notre communauté, vos confrères, dont je me fais l'interprète, sont animés d'espérance et d'attention à l'égard de votre œuvre future : c'est que, farouchement authentique comme vous l'êtes, ils ne vous tiennent pas pour inattendue parmi eux parce que seule vous requiert ce qu'ils ont pour mission de défendre : la langue française, la liberté créatrice.

Discours de M^{me} Liliane WOUTERS

Monsieur,

Comme Roger Bodart, dont vous venez de rappeler ce qu'il fut pour moi, je n'ai jamais cru au hasard. « Et aujourd'hui moins que jamais » précisait-il, sur cette scène où le recevait son ami Charles Plisnier. Je ne vois rien qui dirait mieux ce que j'éprouve. N'est-ce pas vous qui m'accueillez dans une Compagnie où vous vous trouvez être son successeur ? L'amitié que je lui vouais s'est, tout naturellement, reportée sur vous. Celle que vous me témoignez, comme la sienne, atteste trop de bienveillance à mon égard. Mais je le sais depuis longtemps : je est un autre. Et vos propos lèvent le dernier doute à ce sujet. Sous mon nom vit un écrivain que je connais à peine, que je fuis souvent, que je rejoins parfois, dont je ne suis que l'instrument, la flûte dans laquelle il souffle, le silex où dort son feu. Par une de ces coïncidences où je récuse le hasard, vous êtes, Monsieur, Conservateur des Charges, titre revendiqué dans votre plus beau livre, qui est aussi l'un des recueils majeurs de notre poésie. Poète, vous avez pouvoir de flamme sur la pierre, de chant sur le roseau. Plutôt que moi, qui ne suis rien, il vous a plu de fréquenter l'autre. Peut-être même venez-vous de le créer. De la part d'un poète, rien ne surprend. Comme ne me surprend pas notre rencontre. N'est-elle pas le prolongement de ma rencontre avec l'ami commun auquel nous devons tant ? Vous remerciant, c'est un peu lui que je remercie.

Mes chers Confrères,

Quelqu'un dont la mémoire nous est chère a dit un jour :

« Avec des outrances qu'explique et excuse la jeunesse, nous n'avions aucune vénération pour ce qui était consacré, soit par les suffrages du public, soit par les faveurs du pouvoir. Nous

avons dénoncé la stérilité des académies (...) et surtout la nuisance de l'esprit académique, de cet esprit tenacement attaché aux traditions et systématiquement hostile aux apporteurs de neuf ».

Ainsi parlait Jules Destrée, ici-même, le 16 février 1921, lors de l'inauguration de cette Compagnie qu'il avait voulue et à laquelle il souhaitait la méfiance de l'art officiel, le souvenir d'avoir été de l'autre côté de la barricade, et le respect des différences.

Qu'il me soit permis de lui rendre hommage. D'abord, entre voisins. Tout, dans ma ville d'adoption, ne vient-il pas, sans cesse me rappeler son nom ? Ensuite, entre complices. N'ai-je pas, moi aussi, rué dans les brancards, trouvé qu'il est dans la nature des artistes de ne pas être conformes, que la loi du mimétisme est une loi pour insectes ? N'ai-je pas, moi aussi, fait, un beau jour, le point ? Si le devoir d'originalité me paraît toujours impérieux, encore doit-il s'accompagner de modestie. Le pire mimétisme est bien le goût des modes, le seul académisme de s'y arrêter. Ce sont là vérités qui ne s'apprennent qu'avec l'âge. On met beaucoup de temps à devenir jeune, disait Picasso. On en met davantage à devenir soi.

Mes chers Confrères,

En m'appelant à vos côtés, vous avez témoigné de cette liberté qui se place au dessus des querelles de chapelles et de clochers, vous avez respecté les différences. Je vous en suis reconnaissante et j'ai conscience d'être ici dans un des derniers lieux où l'esprit souffle sans contraintes, dans un ensemble dont les voix diverses font l'accord, où, par delà terroirs et nationalités, nous n'avons qu'une patrie : la langue française.

Aux sentiments de gratitude et de confusion que j'éprouve en ce moment s'ajoute une joie toute particulière : celle de succéder à Robert Goffin, d'occuper le fauteuil le moins rigide, le plus mobile, le moins conventionnel, le plus multiforme et, sans doute aussi, le plus spacieux de votre assemblée. Sûre d'y

pouvoir tenir, je le suis beaucoup moins d'y prendre autant de place. Plus : à l'instant de m'y asseoir, je m'avoue très impressionnée. Comme son dernier titulaire, « tel un Himalaya », selon le joli mot de Pierre de Boisdeffre, « il vous surplombe de partout ».

J'ai peu connu Robert Goffin. Mais je l'ai vu au meilleur de sa forme : mangeant des écrevisses dans l'arrière-salle d'un café brabançon, appréciant un Pouilly-Fuissé chez des amis communs, récitant vingt-cinq pages de Victor Hugo, vers le dessert. Autant que par sa prodigieuse mémoire dont il aimait prouver — et se prouver — qu'elle lui restait fidèle, autant que par sa carrure et par sa verdure, j'étais fascinée par ses mains, qu'il avait belles, préhensives, chaleureuses, d'une étonnante et presque féminine douceur, et qu'il tendait toujours ensemble, jusque dans ses dédicaces, ou dans ses lettres, ainsi que l'observait Roger Caillois : mes deux mains amies, mes deux mains ouvertes, mes deux mains. Comme si, de n'en offrir qu'une, n'eût livré que la moitié de lui, comme si, se sachant double, ou divisé, il se voulait entier.

Double, Robert Goffin l'était. Et dans cette dualité, combien multiple ! Lui qui souhaitait remplir quelques existences comme la sienne, et qui les a remplies, lui dont une brave dame disait, lors de son entrée à l'Académie : « Il a fait de tout pour ça, même écrire des livres ! » et qui, d'ailleurs, a fait de tout, sauf pour « ça », même parfois, se taire, même regretter d'avoir autant parlé puisque, aussi bien, il tient pour nulle « la gloire de ceux qui écrivent avec le sot espoir de durer », puisque, de tout ce qu'il aime, jazz-band, voyages, littérature, il constate que « c'est encore une religion dont il faut se défaire ».

Entrer dans son existence et dans son œuvre comme lui-même « entrait », jadis, en poésie, dans un essai où il relate son parcours initiatique, s'apparente un peu à ouvrir ces poupées russes dont chacune en cache une autre, ou me rappelle ces boîtes de cacao blanches et bleues qui enchantèrent mes goûters d'enfant : une Hollandaise près d'un moulin y tenait une boîte semblable où se voyait une semblable Hollandaise près d'un moulin, qui tenait une boîte semblable où se voyait une

semblable Hollandaise près d'un moulin... Au milieu du goûter, je renonçais. Comme j'ai failli renoncer à mettre en abîme Robert Goffin : chaque poupée, chaque boîte nous le montre en double exemplaire, et sous chacun des deux se dissimulent quelques autres... Ce faux extraverti, ce colosse qui s'appréhendait d'argile, ce bon géant dont les rondeurs n'étaient que de surface et les joyusetés que d'habitude, ce poète exhaustif qui se prétend l'homme le mieux déshabillé du monde... il ne se livre qu'à demi. — toujours l'autre moitié — où qu'à fleur d'épiderme. témoin ces Mémoires hâtifs, narcissiques, parfois consternants, où les rencontres les plus rares ne suscitent qu'anecdotes, où le « Grand Bazar de la Cruauté » de ses poèmes ne prend jamais feu. Pourtant, quel témoin privilégié que celui qui déclare, vers 1950 :

... j'ai vécu le demi-siècle le plus extraordinaire de l'humanité /
de la draisienne à l'auto et de l'avion aux fusées /
je chante le premier vélocipède qui ouvrit l'ère des Spoutniks...

quelle biographie que celle dont Alain Bosquet écrit : né avec le siècle, quand le siècle était bébé, quand le siècle allait à l'école, avec la première barbe du siècle, avec les premières béquilles du siècle...

Né, plus précisément, en 1898, de justesse sous le double signe des Gémeaux, dans « cet ultime bastion de la latinité » qu'est le village d'Ohain, sa « capitale personnelle de Wallonie », celui qui s'intitule le Raspoutine des géographies, appelant de ses vœux l'ailleurs et les lointains, s'il « écrit ses poèmes sur du papier d'hôtel dans tous les pays du monde », sera, jusqu'à sa mort, pris entre son besoin de « transhumance à fond de train » et « le mal de plaine au détour des genêts ». Ce mari aimant — et aimé — d'une femme très tôt malade, martyr exemplaire — l'expression est de lui — alors qu'il rêve d'un « cœur à quatre paumes », qu'il croit à la « fidélité du limon », jalonnera ses jours « d'hémiplégiques partages », « d'enfers doublés d'un ciel où l'on est seul à deux », de ces « énormes suicides à deux dont nous redescendons solitaires

les pentes ». Cet écrivain inscrit dans la modernité et l'actualité se reconnaîtra tout autant dans la tradition. Cet homme deux fois public, et par les Lettres, et par le Barreau, se verra offrir les titres les plus divers, voire les plus surprenants : président du Pion savant bruxellois, président de la ligne vélocipédique belge, président de la Nuit du Jazz au Metropolitan de New York, officier du Fourquet, citoyen d'honneur de la Nouvelle Orléans, avocat d'honneur du barreau de Pittsburgh, boxeur honoris causa. Ce personnage haut en couleur qui peut — ou qui a pu — jouer de la trompette dans une fanfare, du cornet à piston dans un orchestre, avaler par défi, et d'un seul trait, le contenu d'une bouteille de fine, tenir sa place dans une équipe de football — les Rouff-tout-Djus —, danser le tango avec de belles aventurières et défendre à la barre de mauvais garçons, est aussi membre de l'Académie Mallarmé, Président du Pen-Club de Belgique et Vice-Président des Pen-Clubs internationaux. Ce poète a signé des traités de droit financier. Cet avocat a écrit le roman d'espèces animales peu prisées : les rats, les anguilles, les araignées. Ce gastronome, auteur d'un *Routes de la gourmandise*, ami du Prince de la Treille, Maurice des Ombiaux, est aussi le biographe de deux impératrices tragiques et le chantre des Wallons qu'on trouve à l'origine de New York. Cet antineutraliste de la première heure, fondateur en 1939 de l'hebdomadaire *Alerte*, fondateur, en 1941, du journal pro-gaulliste *Voix de la France*, se fait aussi, aux Etats-Unis, le défenseur de Léopold III. Ce Philéas Fogg de la poésie apparaît comme le Sherlock Holmes de passionnantes énigmes historiques et littéraires. Ce dramaturge secret, qui cache dans ses tiroirs trois tragédies classiques, probablement injouables, a été, pendant les années folles, le prophète incontesté du jazz, dont il a d'ailleurs écrit la première histoire connue. Cet hédoniste est un grand travailleur. Cet agnostique est bouleversé par le Verlaine de Claudel. Ce collectionneur boulimique d'activités et de plaisirs passe de longues périodes enfermé avec la goutte. Ce tout jeune avocat d'Assises a obtenu son premier acquittement — celui d'une mère infanticide — en s'écriant : Moi aussi je suis un enfant naturel. Ce vieux monsieur mélancolique se souviendra toute sa vie d'avoir grandi sans père. Ce grand

bourgeois pléthorique restera toujours un étudiant farceur. Ce roi de la première moitié du siècle se sentira en exil dans la seconde. Cet homme couvert d'amis mourra terriblement seul.

Dieu sait, pourtant, si son destin foisonne de rencontres ! A croire que certain fluide, chez lui, les provoquait. Et, sans doute, les provoquait-il. C'est par un futur cardinal qu'il se fait renvoyer du petit-séminaire de Basse-Wavre. C'est, notamment, en compagnie de Paul Delvaux et de Paul-Henri Spaak qu'il termine ses humanités à l'athénée de Saint-Gilles. C'est Charles Plisnier qu'il découvre à l'Université Libre de Bruxelles, où ses meilleurs amis s'appellent Habaru, Moerman, Purnal. Et si le professeur Gustave Charlier ignore superbement ces jeunes gens du dernier bateau, ils se retrouveront bientôt autour de *La Lanterne sourde*, avec Paul Vanderborght, autour du *Disque vert*, avec Franz Hellens. Poète, Robert Goffin se lie avec Cendrars, Aragon, Eluard, Cocteau. Avocat, il devient l'intime d'Henry Torrès. Spécialiste du jazz, celui de Louis Armstrong, dont il écrit d'ailleurs la biographie. Réfugié, il entame son exode avec Harry Baur. Exilé aux Etats-Unis, il fréquente Maurice Maeterlinck, et tous les écrivains, tous les artistes qui ont fui l'Europe. Président du Pen-Club, il sillonne la planète, rencontrant quelques souverains, et les véritables rois de ce monde : ceux du sport, des beaux-arts, du cinéma, de la littérature. Ce diable d'homme a quelque chose d'un aimant, et l'on aurait beau faire à vouloir citer ceux qu'il a connus, croisés, entrevus. Il a tout fait, disait notre brave dame. Tout. Même patiné, un jour, avec Sonja Henie, survolé la forêt amazonienne en avion de tourisme, navigué en barque sur le Gange, dans un bateau de guerre sur l'Atlantique, mangé du chien et du requin, battu un record en voiture — le kilomètre lancé ! — rédigé les sous-titres français d'*Autant en emporte le vent*, un des plus grands films de l'histoire du cinéma, comme il se doit. S'il existe quelque part un de ces lieux célestes auxquels Robert Goffin ne croyait pas, sans doute s'y promène-t-il comme chez lui, tutoyant Dieu le Père, lui empruntant quelque comète pour franchir l'espace ainsi qu'il traversait les continents, comparant le bouquet des grands crus éternels, rassemblant les cohortes ailées dans un époustou-

flant concert de jazz, « le plus beau Te Deum du monde », avec, à la trompette, « saint Louis Armstrong », au piano, « l'ange sombre, Duke Ellington », au saxophone, Coleman Hawkins « regardant comme les anges musiciens de saint Bavon », et, dans les chœurs, « les cent lèvres bleues de Billie Holiday ». A moins que, retiré sur un nuage, voyant passer le tour des bienheureux à bicyclette, parmi les « beaux archanges sportifs, un peu tristes, un peu voyous », il ne joue aux échecs contre le temps, ou ne s'occupe à débrouiller une dernière énigme : comment « la poésie reste notre seule montgolfière vers les étoiles intérieures ».

La poésie. Pour cet homme pris dans le tourbillon de l'actualité, aux quatre points cardinaux du fait divers, elle est, incontestablement, le point d'ancrage, le Nord magnétique, la sonde vers les profondeurs. Sauf que, parlant d'elle, il la voit comme une ascension. Encore que les mystiques auraient, à ce sujet, leur mot à dire. L'envers est, quelque part, l'endroit, la hauteur est la profondeur, l'abîme retourné devient la cime. Mais Robert Goffin n'était pas mystique. Seulement fou de poésie, gonflé d'elle comme de son fruit une femme enceinte jusqu'aux dents, ou comme cette montgolfière — l'une de ses images favorites — où les émules du Docteur Freud verraient Robert Goffin lui-même, s'élevant vers les galaxies du verbe, les nébuleuses du moi essentiel — les étoiles intérieures.

Parler de Robert Goffin, c'est surtout parler du poète. Même lorsque son besoin chronique d'écrire le pousse à pratiquer d'autres genres, c'est encore la poésie qui le motive et qui les sous-tend, que ce soit dans ces enquêtes menées autour de secrets littéraires (l'identification de l'inspiratrice du Mal-Aimé, les emprunts faits par Apollinaire à Cendrars, le mystère des amours de Mallarmé, l'itinéraire de Rimbaud) que ce soit dans ces biographies où la rigueur historique le cède volontiers au lyrisme, dans ces ouvrages scientifiques qui deviennent très vite des chansons de geste dont on retrouve aussitôt l'écho dans un recueil, Robert Goffin est, avant tout, pleinement, magnifiquement, totalement poète. Ce n'est pas pour rien que Marcel Thiry comparait ses amours fécondes avec la Muse à « un bel et bon ménage d'amants solides, riches d'appétits et peu

soucieux de formes et de cérémonies ». Ajouterai-je que la Muse était, elle aussi, double, en fait, qu'il s'agissait de sœurs jumelles dissemblables, hétérozygotes, eût dit Goffin, l'une pudique, disciplinée, sentimentale, l'autre audacieuse et débri-dée. Ajouterai-je qu'il leur resta lié jusqu'à ce que mort s'ensuive, pour le meilleur et pour le pire, comme dans tout bon ménage, même à trois., Ajouterai-je que s'il sortait volontiers l'une, qui rutilait de mots comme de bijoux, il gardait l'autre pour le coin du feu. Je le soupçonne d'ailleurs d'avoir connu un faible pour cette Cendrillon, dans la mesure où sa sœur plus brillante remportait tous les suffrages, dans la mesure, aussi, où, la voyant plus tête à tête. il lui donnait davantage de lui.

C'est elle, d'ailleurs, qui l'a déniaisé, entendez : qui l'a fait entrer en poésie, avec un premier recueil, *Le rosaire des soirs*, mince plaquette dont le seul mais réel mérite est de constituer une sorte de certificat d'aptitude à écrire en vers. Sans doute y sent-on un peu trop l'influence de Samain, Coppée et autres Sully Prud'homme, sans doute y trouve-t-on beaucoup d'azur, de roses, de parcs solitaires sous la lune, sans doute les sens éperdus — déjà ! — y voisinent-ils avec les cœurs ingénus, qu'importe ! Le jeune Goffin a fait ses gammes. D'apprenti, le voilà compagnon, en passe de devenir maître. Avant de bousculer les mots, il les a soumis à la longe. avant de leur lâcher la bride, il a serré les rênes. C'est une étape que l'on néglige trop aisément. A dix-neuf ans, Robert Goffin a rejoint ses premiers modèles. Il ne lui reste qu'à les oublier.

Dès le deuxième recueil, *Jazz Band*, c'est chose faite. Superbe, tapageuse, ayant encore à se débarrasser des plumes et des strass de son époque, l'autre Muse a fait irruption dans sa vie. C'est avec elle qu'il traverse les salons, les boîtes de nuit, les stades, les rings, les gares, les ports et les grandes foires littéraires. Traverse. Ne s'arrête pas. Trois petits tours sur le manège unanimiste de ce bon Monsieur Jules Romains : cinq ou six coups au tir Dada, le casse-pipes de Tristan Tzara pris en gérance par Clément Pansaers ; quelques arrêts dans le Musée Spitzner surréaliste ; de longs voyages dans les Scenic-Railways : l'Harmonika-Zug de Larbaud, le Transsibérien de

Cendrars. On entendra leurs caténaïres dans toute son œuvre. On y entendra, surtout, par dessus tout, la merveilleuse explosion du jazz.

1935 : *La proie pour l'ombre*, troisième recueil, après un mutisme de quatorze ans — on ne saura jamais assez les vertus de ces longues périodes de silence, pendant lesquelles un poète mûrit, au bout desquelles les choses s'accomplissent presque sans lui. « Tout le monde peut chanter », dit Essenine, « mais il n'est pas donné à chacun de tomber comme une pomme aux pieds des autres ». *La proie pour l'ombre* est le premier panier de pommes de Robert Goffin ; 1937 : *Couleur d'absence* ; 1939 : *Sang bleu* ; 1945 : (après la césure de la guerre) *Patrie de la poésie*. Il a trouvé sa voix, et sa voie : de longs poèmes aux longs versets rimés, sortes de reportages ou de chroniques, émaillés de réflexions et de méditations qui se présentent comme un feu d'artifice verbal, souvent éblouissant, dont les figures multiples et colorées font vite oublier les pétards mouillés... ; 1950 : *Le voleur de feu*, publié par son ami Herman van den Driessche où, à côté de ces poèmes-fleuves qui tout emportent sur leur passage, vers claudéliens, rimes vigoureuses, images télescopées, personnages surgis du fait divers ou de l'histoire, apparaissent les poèmes-rivières, formés de vers courts, économes, exigeants, mesurés, où jouent toutes les irisations d'une lumière impressionniste. Les deux Muses sont réunies, on les trouvera désormais, ensemble ou séparées, dans les nombreux recueils — plus d'une douzaine — que Robert Goffin donnera encore, avec une remarquable continuité.

Œuvre particulièrement abondante à propos de laquelle tout, ou presque tout, a été dit, mais dont on aimerait parler dans son registre, du moins dans celui de ses deux registres qui s'y prête le mieux : à la manière de Robert Goffin, l'épopée de Robert Goffin. On y verrait, le long du Chemin-Creux d'Ohain, d'une avenue Louise encore pourvue de quatre rangs de marronniers, des petites rues de Montparnasse, du Village ou du Vieux-Carré, tout un cortège de véhicules (Chenard-Walker, Minerva, Hispano-Suiza, Delage, Buick), pleins d'étudiants levant leur chope à la santé des régiments français de

Waterloo, des « grandes cocottes emplumées », des batteurs et des boxeurs noirs. Puis, dans les sites aquatiques qui lui servirent d'adresse, (Etangs d'Ixelles où je l'ai quelquefois croisé, bords de l'Hudson, rives du lac de Genval) on rêverait à quelques héroïnes de ses poèmes, Charlotte du Mexique, Marilyn d'Hollywood, Gipsy Rose Lee, les amoureuses de Wilhelm de Kostrowitsky, et celles qui furent, dit-il. « mes nuits, mon sang, ma fièvre quarte ». On y survolerait la mer des Sargasses, où se rejoignent les anguilles pour « vivre les dernières heures de leur vie, aimer et mourir ». On y entendrait, avec le gong des rings, le sifflet des locomotives et celui des courses cyclistes, les cornemuses du 72^e bataillon écossais de Vancouver, les sirènes des transatlantiques et les « clochers flamands qui écosent les heures », le voluptueux velouté des allitérations : votre effroi de fleurir, filles folles du feu, fanes folles des flot-taisons, fauves ferveurs qui les fermentent, rumeurs d'aras aux rivages d'arums. On y ramasserait, avec de la poussière d'étoiles, d'amibes et de pollen, des mots plus rares que les bijoux de Tiffany : lampyres, noctiluques, lampadophories, hyaline ; des rimes plus inattendues que le dénouement d'un film de Hitchcock : François-Joseph avec TSF, police avec propice, asphodèle avec Bruxelles, Napoléon avec accordéon. On y rencontrerait, en pleine « sémantique bigarrée des paysages », parmi les « hémistiches de bouts de chandelle », des mots répétés jusqu'à saturation : paumes, amazones, glaïeuls, pistils, baratement, cran d'arrêt, lèvres, cuisses, chair, poésie, jazz, chair, jazz, poésie, jazz, jazz, jazz...

Carlos de Radzitsky l'a fait remarquer : Robert Goffin a joué, vis-à-vis du jazz, le rôle qu'Apollinaire a joué vis-à-vis du cubisme. Si la musique syncopée lui doit beaucoup, elle le lui a bien rendu. Seul poète de son époque à charrier dans le Mississipi de sa poésie les mélopées et les spasmes de ces « beaux nègres nus amputés de l'Afrique », on peut se demander comment, sans leur apport, aurait évolué son œuvre, quel rythme l'aurait soutenue, quel oxygène aurait porté son souffle.

La respiration d'un poète est tout. Maïakovski le sait qui « tantôt marche les bras ballants, en grognant tout doucement, encore presque sans paroles, tantôt raccourcit le pas pour ne

pas déranger le grognement, tantôt se met à grognasser plus rapidement, en mesure avec ses pas ». Guido Gezelle le sait, dont la prosodie est, chaque fois, bâtie sur le rythme propre à ce qu'il décrit : longs vers pour le frisson des roseaux frêles, mètres comme spiralés pour les trilles du rossignol. Cocteau le sait, qui dit : « Il faut à tout prix que la pensée batte comme bat le cœur, avec sa systole, sa diastole, ses syncopes ». Goffin le sait, qui prend appui sur l'ample respiration génésiaque, rythmée par de primitives percussions. Et c'est peut-être pour cela qu'il est un écrivain élémentaire — entendez : qui se fonde sur les principes constitutifs des choses, qui tire son énergie des éléments. Le feu, la terre (la chair), l'eau et l'air (le cosmos) sont à l'origine de son inspiration, de ses phantasmes, de ses archétypes, de ses poncifs, de son lyrisme, de sa forme poétique, de sa force créatrice. L'homme qui a insufflé son haleine à cette matière justifie son titre de poète : au sens étymologique du terme, il est celui qui fait, il participe au génie créateur.

Et l'on songe à Cioran, pour qui, dans tout génie, coexistent un Dieu et un Marseillais. Si cette coexistence peut s'appliquer au génie poétique, Robert Goffin en eut beaucoup. Marseillais souvent, demiurge dans ses meilleurs moments, poète à travers tout, il lui arrive d'atteindre une dimension cosmique. Plus il avance, plus il est fasciné par cette horloge du monde, cette corrélation entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, ces magmas en gestation, cet univers en expansion. Plus il s'en approche, plus il est obsédé par sa fin, ou sa métamorphose, inéluctable, irréversible, plus il est intrigué par le grand Tout dont il espère vaguement quelque chose (quoi ?), par le Jamais sur lequel se termine le plus ambitieux, le plus hugolien de ses livres, *Sablier pour une Cosmogonie*, paru en 1965, l'année de la mort de sa femme.

S'il y eut une fracture dans l'existence de Robert Goffin, c'est bien celle-là. Suzanne disparue, l'homme qui, jamais n'a pu guérir de sa jeunesse et à qui restent près de vingt années à vivre, se sent tout à coup vieux. Il a perdu la meilleure part de lui, il promène dans un monde devenu hostile sa haute taille maintenant courbée, ses plaisanteries de moins en moins drôles, ses yeux de plus en plus tristes, toujours aussi bleus. Il

voyage beaucoup « pour tromper mon exaspération intellectuelle », dit-il. Il écrit encore, avec moins de bonheur. Il « caresse ou cisèle » d'anciens poèmes. Il voit, régulièrement, quelques amis, toujours les mêmes. Il essaie de tromper sa solitude avec ce qui lui reste de désir. Il se tient à l'écart de ce qu'on nomme les mafias littéraires. Il n'est jamais amer, souvent mélancolique. Il lui arrive de crâner, de se dire délivré « de ne penser qu'à ça », d'admettre que « c'est votre tour, chantres futurs », de soupirer : tout s'est éteint de ce qui brûla ma jeunesse.

De fait, le monde s'est transformé. Même le jazz n'est plus ce qu'il était. Et l'on peut voir Robert Goffin quitter le Palais des Beaux-Arts en plein concert du Modern Jazz Quartet. Quant à la poésie... elle a, encore un coup, changé de robe. Celle d'aujourd'hui n'est déjà plus mettable, celle de demain durera encore moins longtemps. Quelle importance ? Sous les atours comme sous les oripeaux, en toilette de bal comme en jeans, la poésie est nue. C'est nue qu'elle sort du puits sans fond de la mémoire, c'est nue qu'elle continue à le hanter. C'est nue qu'elle vit dans les poèmes de Robert Goffin. Ils ne devront donc pas aller se rhabiller.

Et moi, je bats ma coulpe. Dans une anthologie commise voilà quelques années, si je leur ai fait place, à ces poèmes, je ne leur ai peut-être pas donné l'espace qu'ils méritaient, dont je viens seulement de prendre la mesure : leur amplitude, leur altitude, leurs limites. J'aurais dû mieux les lire. Et j'aurais dû aussi, parfois, aller jusqu'à Genval, dans cette villa Guillaume Tell, comme Robert Goffin le souhaitait. Aujourd'hui, tandis que j'écris ces pages, en ce début d'octobre, d'un octobre plus doux que tout l'été, je relis quelques lignes qui font mal. Il y note, simplement, « J'ai froid aux paumes ; c'est la glaciation qui, dans le silence, va reprendre mon être. (...) Je viens du froid et j'y retourne, en essayant de comprendre et sans trop regretter ». Et j'ai envie de lui répondre qu'il fait beau, que, très souvent, je pense à lui, sur l'autoroute, en face du Lion de Waterloo, et que, du fond de ce « grand silence athée où nous roulons », où nous « vivons pour être morts et non pas pour être vivants », même si ce sont des mots, même s'il n'y croyait pas, comme il le promettait à son ami Ernst Moerman : nous nous reverrons du côté des tubéreuses.

SÉANCE PUBLIQUE DU 7 DECEMBRE 1985

Le Prince de Ligne

1735-1985

Ligne, Voltaire et Rousseau

Discours de M. Raymond TROUSSON

Né en 1735, celui que Goethe nommait « l'homme le plus gai de son siècle » et que les jeunes diplomates entouraient en 1814, au Congrès de Vienne, pour l'entendre évoquer une époque dont il était l'un des rares survivants, connaît, quelques semaines avant de disparaître, un ultime regain de faveur et de célébrité. Toujours élégant et gracieux, redressant sa taille mince dans son bel uniforme, galant et plein d'esprit, le prince de Ligne apparaît, en cette aube d'un siècle qui n'est plus le sien, comme un témoin du passé, le doyen de l'Europe d'autrefois, l'ami de Catherine II, de l'empereur Joseph et de Marie-Antoinette — le compagnon des ombres. Sans doute y a-t-il quelque navrance dans cette vieillesse qu'il veut, jusqu'au bout, vivre en jeune homme, lorsqu'il confesse à ses intimes : « Mon temps est passé ; mon monde est mort ». Avec cet éternel insouciant s'en allait l'Europe française, et s'effaçait le siècle de la fête, qui avait commencé comme un ballet et fini comme une tragédie.

Cinquante ans plus tôt, cet homme favorisé par la naissance et la fortune était lié avec tout ce qui comptait dans la société et la littérature. Homme du monde, il fréquentait chez les Conti et les Condé, faisait sa cour à la maréchale de Luxembourg, hantait les salons de M^{me} du Deffand et de M^{me} Geof-

frin, il était le commensal du duc d'Orléans, l'ami du chevalier de Boufflers. Causeur brillant, lettré raffiné, le grand seigneur se flatte d'approcher Beaumarchais, Chamfort, Rivarol, Marmontel, Goethe, Wieland ou Schlegel, et lui-même se plaît à dresser, dans ses mémoires, la liste des célébrités avec lesquelles il a entretenu un commerce familial¹. Cosmopolite — ne se donne-t-il pas à Voltaire pour « Allemand en France, Français en Allemagne, étranger partout sans l'être »²? —, grand lecteur, au point de pouvoir se permettre, la plume à la main, de commenter et de critiquer le *Lycée* de La Harpe, le prince est lui-même un homme de lettres — inégal, à la vérité, et dont les trente-quatre volumes de *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales* charrient le meilleur et le pire. Séduisant touche-à-tout, mémorialiste et expert en stratégie, critique littéraire et épistolier, faiseur de comédies de salon, rimeur de couplets et d'épigrammes, jetant une pensée sérieuse au détour d'une facétie, Ligne fait de la littérature en dilettante, sans appuyer ni s'appliquer, redoutant par dessus tout l'ennui et les ennuyeux qui donnent à leur morosité les semblants de la profondeur. Tout au premier mouvement, affectant de ne jamais se relire, son style est celui de la conversation plutôt que de la composition. M^{me} de Staël, qui fit un extrait de ses œuvres en 1809, lui a décerné un joli compliment assorti d'une réserve : « Peut-être le Prince de Ligne est-il le seul étranger qui, dans le genre français, soit devenu modèle, au lieu d'être imitateur. [...] Il y a toujours de l'esprit et de l'originalité dans tout ce qui vient de lui ; mais son style est souvent du style

1. « J'ai vu Diderot, d'Alembert, Thomas, Buffon, La Harpe, Marmontel, Mairan, le président Hénault et tous les académiciens chez lui à dîner. J'ai beaucoup vécu avec Dorat, Bernard, Pezay, Bertin, les deux de Lille, Pont de Veyle, Beaumarchais, Fréron, Boufflers, Ségur, Linguet, Arnaud, La Place, Crébillon fils, d'Alembert, Voisenon, Robé, Favart, Alfieri, Hume, Métastase, Calzabiggi, Casanova, Castellini, Meissner, Ancillon, Kotzebue, Hess, et dans un genre plus essentiel, Meilhan et Griffet. J'ai connu Lavater et Gessner. Je parle ailleurs de Voltaire et de Rousseau ». *Fragment de l'histoire de ma vie*. Publiés par F. Leuridant. Paris. Plon, 1927. 2 vol., t. I, pp. 167-168.

2. *Nouveau recueil de lettres*. Edition critique du recueil publié à Weimar en 1812 par H. Lebasteur. Paris. Champion, 1928, p. 17.

parlé »³. Moins réticent, Sainte-Beuve dira : « Il a le style gai et qui laisse passer des rayons »⁴.

Homme de plume, homme d'esprit, homme à la mode, comment le prince eût-il résisté à la tentation de se faire journaliste pour voir de près les deux astres qui faisaient alors, selon l'expression de Victor Hugo, « le plein midi sur le monde » ? A quelques années de distance, il s'en fut donc, chez l'un grand seigneur, chez l'autre visiteur anonyme, observer Voltaire dans son château et surprendre Rousseau dans sa mansarde.

Ligne a pour Voltaire une admiration de longue date. Enfant, il l'a lu comme on lit les illicites, « à la dérobée » (*Fragments*, I, 25) : « Je me souviens, écrira-t-il vers 1800, qu'ayant eu le bonheur à douze ans, d'attraper un Voltaire, je le lisais la nuit »⁵. En 1763, il va le rencontrer à Ferney, que le grand homme administrait en habile propriétaire et en régisseur bienfaisant et où il s'était mis en tête de rendre les gens heureux. Le pèlerinage, déjà, s'imposait, mais Ligne est encore parmi les premiers. Le personnage lui apparaît coiffé de sa perruque à marteau et obstinément vêtu à la mode de 1725 :

Il était toujours en souliers gris, bas gris-de-fer roulés, grande veste de basin, longue jusqu'aux genoux, grande et longue perruque, et petit bonnet de velours noir. Le dimanche, il mettait quelquefois un bel habit mordoré, uni, veste et culotte de même ; mais la veste à grandes basques et galonnée en or, à la Bourgogne, galon festonné et à lames, avec de grandes manchettes de dentelles, jusqu'au bout des doigts ; « car avec cela, dit-il, on a l'air noble »⁶.

Son nom avait ouvert à Ligne l'accès de Ferney. Mais le vieillard, ne redoutant rien tant que les fâcheux, était méfiant. Quand il soupçonnait un importun, il avait coutume de prendre médecine afin de se ménager un prétexte pour rompre

3. *Lettres et pensées du Maréchal Prince de Ligne*. Publiées par Mad. la Baronne de Staël-Holstein. Paris, Paschoud, 1809, p. V.

4. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VIII, p. 201.

5. *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaux*. Dresde, Walther, 1795-1811, 34 vol., t. XXVII, p. 201.

6. La visite à Voltaire est rapportée dans les *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaux*, t. X, pp. 257-268.

l'entretien. Le prince ne l'ignorait pas et note le pittoresque détail : « Vite, vite, disait-il, du Tronchin ; c'est-à-dire qu'on dise qu'il était malade ». Cette fois, précaution inutile : les deux interlocuteurs se plurent et le voyageur s'attarda huit jours à Ferney. Il avait trouvé le secret d'entrer dans les bonnes grâces du maître de maison : « Je ne lui parlais que pour le faire parler ». Aussi il écoute, il questionne, note ses boutades et ses mimiques, brosse, non un portrait en pied, mais une suite de saynètes animées où il saisit Voltaire en négligé ; sous sa plume alerte renaît cette nature de vif-argent : Voltaire gesticule, rit, plaisante, se fâche, va et vient, toujours imprévisible.

Ici et là, on est sérieux. Voltaire l'a entrepris sur l'Angleterre et son admirable constitution. « Monsieur de Voltaire, hasarde Ligne, ajoutez-y, comme son soutien, l'Océan, sans lequel elle ne durerait pas un an. — L'Océan ? me dit-il, vous allez me faire faire bien des réflexions là-dessus ». Comme dit Sainte-Beuve épinglant cette remarque, l'homme qui semblait des deux le plus léger ne se trouvait pas ici être le moins sage. Contredire, mais point trop, et Ligne, diplomate, compose avec l'irascible. Voltaire, sournois, lui a demandé ce qu'il pense de Genève : « Je savais que dans ce moment-là il détestait Genève. Ville affreuse ! lui répondis-je quoique cela ne fût pas vrai ». Mais on ne peut être toujours sur ses gardes : « Vous venez de Venise, lui dit le patriarche d'un air malin ; avez-vous vu le Procureur Pococurante ? — Non, lui dis-je, je ne me souviens pas de lui. — Vous n'avez donc pas lu *Candide* ? me dit-il en colère ». Et le prince de détourner l'orage en parlant des gondoliers vénitiens qui chantent les poésies du Tasse ; les fiacres de Paris en feraient-ils autant avec les vers de la *Henriade* ? « C'est que les Welches, s'étrangle Voltaire, sont des Barbares, des ennemis de l'harmonie, des gens à vous égorger, monsieur ? » C'était le moment de le pousser un peu, et le prince n'y manque pas : y a-t-il des gens de lettres dont Voltaire fasse cas ? Et Voltaire de grogner :

Vraiment, il le faut bien ; d'Alembert, par exemple, qui faute d'imagination se dit géomètre. Diderot, qui pour faire croire qu'il en a, est enflé et déclamateur ; et Marmontel dont, entre nous, la Poétique est inintelligible. Ces gens-là diraient que je suis jaloux.

N'a-t-on pas crié partout que je l'étais de Rousseau ? [...] Je ne veux pas marcher à quatre pattes avec lui, pour brouter de l'herbe. Qu'est-ce que cette impertinente profession de foi du Vicaire savoyard, par exemple ? Sait-on quand il est de bonne foi ?

Ligne enregistre. C'est plus prudent d'ailleurs, car le patriarche veut être entendu et il s'impatiente de voir qu'une M^{lle} du Puy, lorgnée par le prince, donne à son interlocuteur des distractions :

Il n'aimait pas qu'on en eût. Je me souviens qu'un jour que ses belles servantes suisses, à moitié nues, à cause de la chaleur, au moins jusqu'aux épaules, passaient à côté de moi, ou m'apportaient de la crème, il s'interrompt et prenant leurs beaux cous, en colère, à pleines mains : « Gorge par ci, gorge par là, allez au Diable ! »

Ligne note ses sautes d'humeur, ses petits travers, peu soucieux de statufier Voltaire en grand homme, et l'écrivain, de son côté, le charme par sa simplicité et sa bonhomie : « Il venait le matin s'asseoir sur mon lit et causer avec sa grâce et la gaieté la plus simple, disant et aimant les bêtises de conversation ». Il n'a pas manqué de croquer sur le vif le *comediant*e, jouant la scène de Trissotin dans *Les Femmes savantes*, mais jouant mieux encore, sans le savoir, dans la vie réelle. Tableau saisissant de vie où Ligne surprend Voltaire, partagé entre sa crainte des importuns et sa vanité, aux prises avec un gêneur :

Un monsieur à chapeau et souliers gris entre tout d'un coup dans le salon. M. de Voltaire, qui se méfiait tant des visites, [...] se sauva dans son cabinet. Ce monsieur l'y suit presque, en lui disant : « Monsieur, monsieur, je suis le fils d'une femme pour qui vous avez fait des vers. — Oh ! je le crois, j'ai fait tant de vers, pour tant de femmes. Bonjour, monsieur. — C'est M^{me} de Fontaine-Martel. — Ah ! ah ! Monsieur, elle était bien belle. Je suis votre serviteur (et il était prêt à rentrer dans son cabinet). — Monsieur, où avez-vous pris tant de goût ? car ce salon, par exemple, est charmant. Est-il bien de vous ? (alors il rentrait) — Oh ! oui, de moi. Monsieur, j'ai donné tous les dessins. Voyez ce dégagement et cet escalier. Eh bien ? — Monsieur, ce qui m'a attiré le plus en Suisse, c'est le plaisir de voir M. de Haller (M. de Voltaire rentrait dans son cabinet). Monsieur, monsieur, cela doit vous avoir beaucoup coûté. Quel charmant jardin ! — Oh ! par exemple, mon jardinier est une bête. C'est moi, monsieur, qui ai tout fait. — Je le vois. Ce M. de Haller, monsieur, est un grand homme (M. de Voltaire rentrait). Combien

de temps faut-il, monsieur, pour bâtir un château à peu près aussi beau que celui-ci ? » (M. de Voltaire rentrait dans le salon). Sans le faire exprès, ils me jouèrent la plus jolie scène du monde.

Comme M^{me} de Staël avait raison d'observer : « Vous voyez devant vous celui que le Prince de Ligne vous décrit : il donne de la vie à tout parce qu'il ne met de l'art à rien »⁷. Ligne s'est plu à retenir quelques ridicules, son ironie s'est refusée à verser dans le sublime et ses entretiens avec Voltaire n'ont rien de ceux de Goethe avec un Eckerman confondu de dévotion. Mais s'il consigne l'anecdote, parfois jusqu'à la plus triviale⁸, il sait aussi exprimer une admiration profonde et sincère. Huit jours durant, Voltaire l'a fasciné, il a tout aimé en lui : le brillant esprit, l'enthousiaste et l'homme de cœur :

Je riais, ou j'admirais. J'étais toujours dans l'ivresse. Jusqu'à ses torts, ses fausses connaissances, ses enjouements, son manque de goût pour les Beaux-Arts, ses caprices, ses prétentions à être homme d'Etat, ou profond ou savant, [...] tout était charmant, neuf, piquant et imprévu. [...] M. de Voltaire était bon pour tous ses alentours et les faisait rire. Il embellissait tout ce qu'il voyait et tout ce qu'il entendait. [...] Il faut le voir sous le rapport de sa belle et brillante imagination, distribuant, jetant l'esprit, la saillie à pleines mains, en prêtant à tout le monde, porté à voir et à croire le beau et le bien, abondant dans son sens, y faisant abonder les autres qui ne s'en doutaient pas ; rapportant tout à ce qu'il écrivait, faisant parler et penser, donnant des secours à tous les malheureux, bâtissant pour de pauvres familles, et bonhomme dans la sienne, ainsi que dans son village.

Les choses auraient pu en rester là, la curiosité étant de part et d'autre satisfaite. Il n'en sera rien : les deux hommes ne se reverront plus, mais ils échangeront une bonne vingtaine de lettres entre 1763 et 1778. Curieuse correspondance, qui ressemble souvent à un ballet rapide et gracieux. Dès le

7. M^{me} DE STAËL, *op. cit.*, p. X.

8. « Comme il faut que je dise tout ce que j'ai entendu de cet homme célèbre, voici ce que j'ouïs distinctement, pendant une belle nuit, qu'après m'être promené dans son jardin, je grimpais sur une grosse pierre, pour le voir dans son lit, où il écrivait, sa fenêtre ouverte. Il lâcha un gros pet qui sentait plutôt le maçon que l'homme d'esprit ; et je me suis mis à fuir de toutes mes forces, pour qu'il ne m'entendit pas rire » (*Mélanges*, t. X ; p. 260).

30 décembre 1763, Ligne donne le ton : « Je crois avoir eu l'honneur de vous dire, Monsieur, que vous aviez le sort des jolies femmes. On se vante de vos faveurs, quand on en reçoit, on s'en donne les airs, quand on n'est pas assez heureux pour cela »⁹. Pour le patriarche, il signe : « Quelqu'un qui vous aime tendrement ; qui vous respecte de tout son cœur, qui a deux portraits de vous à côté de son lit, vos ouvrages dans la tête, votre philosophie dans le cœur » (20 nov. 1768, 15.328). En 1772, il n'hésite pas à l'appeler « une divinité terrestre » (sept. 1772, 17.895), ou encore, deux ans plus tard : « le saint que j'implore... mon dieu » (juin-juil. 1774, 19.006). Ce dévot est même allé visiter la chambre occupée par Voltaire à Bruxelles en 1740 et lui assure : « Vous êtes le Jérusalem des croyants et le Médine des infidèles ; les pèlerins vendent leurs coquilles pour aller vous adorer de leur vivant. Je suis votre idolâtre, votre enthousiaste, votre passionné, votre fanatique et frénétique, votre *Séide* »¹⁰. Agréablement chatouillé, Voltaire — un ton plus bas — n'est pas en reste de coquetterie. En novembre 1763, il a chargé sa nièce, M^{me} Denis, de remercier le prince de sa visite et de l'engager à revenir, comme promis, l'année suivante ; il ajoute de sa main quelques lignes aimables et conclut : « Nous serions trop heureux si nous étions faits pour vous posséder comme nous le sommes pour vous aimer et pour vous respecter » (29 nov. 1763, 11.516). A l'occasion, il le complimente : « Né dans le sein des grandeurs vous faites peu de cas de celles qui ne sont pas dans vous-même, et qu'on n'obtient que par la faveur d'autrui » (22 juil. 1766, 13.437). Auprès de son correspondant, il tient volontiers l'un de ses rôles préférés : celui du sage désabusé des absurdités de ce monde, sans autre ambition que celle de faire un peu de bien autour de lui. Aussi parle-t-il comme Candide dans sa métairie

9. Lettre 11596. Nous citons d'après la *Correspondance and related documents*. Définitive edition by Th. Besterman. Genève, Institut et Musée Voltaire, Oxford, The Voltaire Foundation, 1968-1977, 51 vol. Nous modernisons l'orthographe.

10. *Nouveau recueil de lettres*. Ed. crit. de recueil publié à Weimar en 1812 par H. Lebasteur. Paris, Champion, 1928, p. 22.

de la Propontide : « Je n'ai d'autre spectacle que celui des sottises et des folies de ma chère patrie. [...] Après avoir tâté un peu de tout, j'ai cru que la vie de patriarche était la meilleure » (18 février 1764, 11.712). Ou encore, en variant le ton : « Je cultive la terre dans laquelle je rentrerai bientôt, et je m'amuse à marier des filles, ne pouvant avoir le passe-temps de faire des enfants moi-même » (14 mars 1765, 12.458). Le bon homme que ce Voltaire !

A condition de ne pas se laisser prendre à ses manières de chattemite. Voltaire, toujours attentif à gagner contre l'« infâme » des prosélytes de qualité, fait patte de velours pour tâter prudemment le terrain. Après quelque temps de minauderies et de civilités, il se dit « bien tenté » d'envoyer au cher prince « un petit écrit sur une aventure horrible assez semblable à celle des Calas » (22 juil. 1766, 13.437), manière de sonder son correspondant sur la question du fanatisme et de l'intolérance¹¹. Ne serait-il pas bien commode, en vérité, d'établir fermement dans les Pays-Bas une tête de pont du mouvement philosophique ? » Je suis persuadé, écrit-il à Ligne, qu'au milieu de ces plaisirs vous goûtez la noble satisfaction de voir le règne de la raison qui s'avance partout à grands pas. [...] Il y aura enfin des philosophes à Vienne, et même à Bruxelles. Les hommes apprendront à penser, et vous ne contribuerez pas peu à cette œuvre » (5 mai 1769, 15.628). Pourquoi le prince ne se procurerait-il pas à Amsterdam, auprès de l'obligeant libraire Marc-Michel Rey, un petit bagage de saines lectures ?

Vous pourriez faire donner vos ordres à quelque commissionnaire de ce pays-là pour faire venir le livre intitulé recueil nécessaire, dans lequel on trouve l'examen important de feu mylord Bolingbroke, et plusieurs autres pièces très curieuses. Il y a aussi le testament de Jean Mèlier, la comédie de Saül et de David traduite de l'anglais, un abrégé de l'histoire ecclésiastique sous le nom de l'abbé de Flèuri avec une préface du roi de Prusse, un avis au public sur les Calas et les Sirven, un examen des apologistes de la religion chrétienne par Fréret, un autre examen par Boulanger. [...] J'apprends qu'il y a aussi une sixième édition d'un livre intitulé

11. Il s'agit de *l'Avis au public sur les parricides imputés aux Calas et aux Sirven* (1766).

dictionnaire philosophique. [...] Cette nouvelle édition commence je crois par l'article abbé, et finit par celui de transsubstantiation. Je ne connais guère que les titres des livres. Mon métier de banquier me laisse à peine le temps de lire. C'est à un prince de votre génie à juger du fond des choses et du style (17 juil. 1767, 14.285).

En proposant au prince la panoplie du philosophe militant, Voltaire s'était aventuré un peu loin. « L'incrédulité est si bien un air, écrira Ligne dans ses *Mélanges* (XII, 11), que, si on en avait de bonne foi, je ne sais pas pourquoi on ne se tuerait pas à la première douleur du corps ou de l'esprit. On ne sait pas assez ce que serait la vie humaine avec une irrégion positive : les athées vivent à l'ombre de la religion ». Sans doute n'est-il nullement bigot, et sa foi n'est pas celle du charbonnier. Il veut bien confesser, en vers : « Doutant de tout ou ne doutant de rien, / Je suis tantôt crédule et tantôt scepticien »¹². Il peut, dans une Vienne de dévotion outrée et formaliste, passer pour libertin, mais il ne l'est guère dans le Paris des Lumières¹³ et l'impiété est ce qu'il pardonnera toujours le plus difficilement à Voltaire. Peu accessible d'ailleurs à l'inquiétude métaphysique, Ligne, par esprit de caste et par tradition familiale, demeure fidèle à un catholicisme sans austérité, à une foi de gentilhomme pour qui l'irrégion est indice de mauvais goût, bonne pour ces bourgeois d'Encyclopédistes¹⁴, comme il le répétera souvent pendant la Révolution. Il se dérobe donc devant les avances de Voltaire. D'Angleterre, où il séjourne alors, il se borne à lui assurer avoir trouvé dans tous ces livres « une philosophie si rassurante », celle-là même qu'enseigne saint Louis au chant VII de *La Henriade*, en observant qu'il a vu à Londres « le clergé presque aussi ignorant, aussi orgueilleux, aussi intéressé que le nôtre » (oct. 1767, 14.488). Entre les deux hommes s'est organisé un curieux petit jeu consistant, pour

12. Cité par H. LEBASTEUR, *Le prince de Ligne et la religion*. Paris, Champion, 1930, p. 10.

13. Voir S. DEROISIN, *Le Prince de Ligne*. Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1965, p. 185.

14. Voir L. DUMONT-WILDEN, *La vie de Charles-Joseph de Ligne*. Paris, Plon, 1927, p. 21.

Voltaire, à feindre de croire le prince plus « philosophe » qu'il ne l'est, pour Ligne à traiter Voltaire en défenseur de la foi. A ce jeu d'hommes d'esprit, Ligne réussira à prendre le patriarche à son propre piège, en lui écrivant, un jour de septembre 1772, cette lettre savoureuse :

Je viens de gagner une fière bataille pour vous sur les dévots, en leur prouvant que vous l'êtes bien plus qu'eux. « Si quelqu'un doit se plaindre de M. de Voltaire, leur ai-je dit, c'est moi et les superstitieux, mes confrères : car de peur de ne pas atteindre le but, nous le passons ; il n'a jamais nié les vérités de la religion, mais discuté peut-être les probabilités ou improbabilités de ce qui n'est pas article de foi ».

[...] Je vous ai fait reconnaître un des pères de l'Eglise, seulement un peu plus gai que vos camarades. [...] Je vous assure sérieusement que les sots impies de ce temps-ci ont de quoi dégoûter de l'être. Les athées sont dans les antichambres, les déistes dans les salons. [...] Un poète n'est ni l'un ni l'autre. [...] Les athées et les déistes n'ont jamais été que des prosateurs ennuyants. Jean-Jacques Rousseau a scandalisé (vous me l'avez dit vous-même) par ses changements de religion, ses contradictions et sa Profession de foi du vicair savoyard. Les déclamations de Diderot et la sèche conversation de d'Alembert, froid et peut-être habile géomètre, me donnent presque envie de me faire capucin.

[...] Vous avez dit que s'il n'y avait pas de Dieu il faudrait l'inventer, et que Dieu ne doit point souffrir des sottises du prêtre. Ces leçons ne sont pas d'un impie, mais quelques plaisanteries sont d'un indévoit. Malheur à tous ces petits rimailleurs, faiseurs de contes obscènes, petites épigrammes, blasphèmes, romans de soi-disant esprits forts, théories d'incrédulité, tous ouvrages aussi vulgaires et ennuyeux les uns que les autres.

[...] Horace, Ovide, Virgile n'ont jamais écrit contre leurs dieux ! [...] Vous avez détesté et foudroyé les sept ou huit athées du grand Frédéric. [...] Vous aimez les jésuites encore plus que vous le dites, et souvent vous en avez écrit du bien. [...] Benoît XIV vous a béni, Passionéi vous a écrit. Vous n'avez jamais protégé une de ces sectes bâtarde de notre religion. [...] La religion catholique doit plaire à celui qui inspire le goût des beaux-arts. Nous lui devons le *Stabat* de Pergolèse, le *Miserere* de La Lande, les hymnes de Santeuil, tant de chefs-d'œuvre, en musique, en sculpture et en peinture, l'église de S[aint]-Pierre, la descente de croix d'Anvers, et une autre de ma galerie par Vandijk. La mythologie parle aux passions ; le catholicisme, enveloppé de mystères, parle à l'imagination. [...] « Le monde un jour, dit Jérôme, se leva aryen ». Si vous vouliez, quand ce ne serait que pour vous amuser, il se lèverait catholique ; et nous nous récrierions : « Sancte Voltaire, ora pro nobis ! » (sept. 1772, 17.895).

Comment un poète comme Voltaire aurait-il pu demeurer sourd à l'inspiration de la foi ? C'était, avec trente ans d'avance, l'argumentation du *Génie du christianisme*. Voltaire perçut l'ironie et se le tint pour dit, s'en tirant par une pirouette : « Puis donc que vous me faites apercevoir que je suis prophète, je vous prédis que vous serez ce que vous êtes déjà, un des plus aimables hommes de l'Europe et un des plus respectables. [...] Je vous prédis que vous ferez connaître la saine philosophie à des esprits qui en sont encore un peu loin, et que vous serez heureux en la cultivant » (29 sept. 1772, 17.937). Il ne sera plus question entre eux d'éclairer les ténèbres des Pays-Bas.

Par la suite, et jusqu'aux derniers mois de la vie de Voltaire, les deux hommes reviendront à une correspondance courtoise et mondaine, faisant assaut de compliments et de gracieusetés. En 1774, le vieillard remercie le prince pour ses *Lettres à Eugénie sur les spectacles* (19 oct. 1774, 19.158). Il s'amuse à échanger avec lui des politesses d'hommes de lettres. En 1776, il écrit à Ligne : « Un très vieux hibou près de mourir dans une mesure entre le Mont-Jura et les grandes Alpes, est extrêmement sensible aux bontés que lui témoigne un aigle autrichien » (13 déc. 1776, 20.466). Le prince le prend au mot et le gratifie d'une épître de trente-huit vers :

Se peint-on un hibou qui passe en mélodie
L'amphion des forêts, le cygne mantouan ?

...

Si l'on devient un aigle en fixant le soleil,
Sans doute j'en suis un ; j'osai voir le génie
Qui n'eut jamais et n'aura son pareil.

...

Plus d'aigle nulle part ; la nature épuisée,
Pour former ton être divin,
Depuis ce temps s'est reposée.

...

Mais l'on verra plutôt sous les célestes sphères
Se rassembler deux astres éclatants,
Deux mondes et deux océans,
Que l'on ne verra deux Voltaires (janv. 1777, 20.522).

Vers de mirliton, mais on n'est pas plus galant. L'année suivante, prenant prétexte du faux bruit de sa mort annoncée par la *Gazette de Bruxelles*, Voltaire lui retourne la politesse :

Si j'étais mort, comme on l'a dit,
N'auriez-vous pas eu le crédit
De m'arracher au sombre empire ?
Car je sais très bien qu'il suffit
De quelques sons de votre lyre (21.050).

Cette lettre en vers, datée du 18 février 1778, est la dernière que reçut le prince. Sa correspondance avec Voltaire s'achevait comme elle avait commencé, quinze ans plus tôt : sur un air de menuet.

Au-delà des élégances convenues de cet échange épistolaire et de ses spirituelles escarmouches, le prince de Ligne, fervent voltairien dès l'enfance, le devint plus encore après son passage à Ferney. Voltaire est à ses yeux le véritable législateur du goût en France (*Mélanges*, XII, 187) et le plus grand écrivain dans tous les genres (*Mélanges*, XXVII, 203) ; n'en déplaise au grincheux La Harpe, c'était un esprit universel : « Comment dit-il que Voltaire n'a fait qu'effleurer la science ? On l'a cru, parce qu'il n'était ni pédant, ni ennuyeux. Qui a connu l'histoire et deux littératures étrangères, comme lui ? [...] Personne n'a été moins superficiel que lui, en aucun genre, même en mathématique » (*Mélanges*, XXIX, 21). Voltaire était, insiste Ligne, « un homme universel, [...] un homme au-dessus de l'homme » (*Mélanges*, X, 73). Il lui écrivait : « Je suis entouré de tous vos portraits, médailles, découpures ; je retiens tout » (1^{er} juin 1766, 13.333). Comme la plupart de ses contemporains, il a un culte pour le dramaturge égal ou supérieur, selon lui, à Corneille et à Racine ; il admire *Tancrede* (30 déc. 1763, 11.596), applaudi à Bruxelles et qui, dit-il, a « percé l'épaisseur de la nuit qui nous couvre », il sollicite l'autorisation de faire représenter *Les Scythes* (30 juin 1767, 14.250), *Mahomet* lui arrache des cris d'enthousiasme : « On est étonné, enivré, attendri, enragé, enthousiasmé. Pour réaliser une telle œuvre, il fallait être politique, philosophe, presque Turc, orateur, poète et grand sorcier » (*Mélanges*, XXVII, 225). On ne sera donc pas surpris de voir le prince, en 1781, dans son *Coup d'œil sur Belœil*, prévoir,

dans l'aménagement de son parc, la statue du « divin Voltaire »¹⁵.

Même la Révolution ne parvint pas à entamer sa vénération. Ligne exécra alors la « canaille philosophique » (*Mélanges*, XIII, 98) et « les « ennuyeux paradoxes blasphématoires de Diderot » (*Mélanges*, XXIX, 29), l'*Encyclopédie* lui paraît « le comble de la bêtise et de l'impertinence »¹⁶. Dans sa *Profession de foi*, il affirme plus que jamais : « Je crois un Athée un fou, un Déiste un sot, et un impie une bête qui joue l'esprit fort et qui par air s'expose à perdre le fruit de sa croyance en plaisantant, en écrivant contre tout ce qu'il y a de plus sacré »¹⁷. Sur ce point, son attitude ne variera pas : « Qu'on ne touche d'aucune part à l'arche d'alliance, elle est sacrée »¹⁸. Hostile à l'impiété, le prince ne souscrit pas cependant — par mépris d'ailleurs — à la célèbre thèse soutenue par l'abbé Barruel dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, selon laquelle « philosophes » et francs-maçons seraient responsables de la chute de l'Ancien Régime : « Les philosophes, dit-il, étaient trop pauvres mauvaises têtes pour entreprendre et exécuter un prétendu complot contre Jésus-

15. « Oui, c'est ici, c'est à vous, divin Voltaire, que j'adresserai mes offrandes. Quoique vous n'aimiez pas les moutons qui sont à vous, les miens viendront brouter les fleurs dont je sèmerai le bas de votre statue, et mes vassaux et moi, avec dévotion, à vos pieds, nous bénirons celui qui donne de l'esprit aux uns et du pain aux autres. C'est à l'Auteur des Epîtres au lac de Genève et sur l'agriculture, à l'Apôtre de la tolérance, de l'humanité et de la bienfaisance, au Seigneur de village, au défricheur de Ferney que je sacrifierai ici. Si c'était à l'auteur de la *Henriade* et des chefs-d'œuvre de tout genre, mes richesses ne me suffiraient pas, pour lui élever un Temple. Il serait d'or et d'azur. J'arracherais à Louis XIV et à Charles-Quint leurs devises fastueuses. Elles deviendraient vraies alors, et les jours de votre naissance, je me ruinerais par des jeux solennels dignes des plus beaux jours de la Grèce » (*Coup d'œil sur Belœil et sur une grande partie des jardins de l'Europe*. Introd. et notes par E. de Ganay. Paris, Bossard, 1922, pp. 61-62).

16. *Pensées et maximes détachées*, dans *Annales Prince de Ligne*, t. IV, 1923, p. 133.

17. *Ma profession de foi*, dans *Annales du Prince de Ligne*, t. III, 1922, p. 199.

18. *Ecarts posthumes*, dans *Annales du Prince de Ligne*, t. III, 1922, p. 82.

Christ, l'Etat et les rois » (*Mélanges*, XXIX, 23) — opinion assez singulière dans les milieux émigrés enclins à rejeter toutes les responsabilités sur le philosophisme¹⁹. Il juge même nécessaire une mise au point plus directe : « Quand je lis que M. Barruel assure que Voltaire m'aimait et m'écrivait pour prêcher son irréligion dans la Belgique, [...] je lève les épaules » (*Mélanges*, XXV, 231). On a vu pourtant ce qu'il fallait penser des cajoleries de Voltaire dans sa correspondance, fort peu innocente, avec le prince.

Celui-ci le soutiendra toujours, le patriarche n'était pas un véritable impie et il s'était désolidarisé de la secte philosophique. Voltaire a pu lancer des « fusées d'impiété »²⁰, mais il s'est surtout laissé entraîner par un besoin d'originalité à tout prix : « Je dis que le désir d'être neuf, piquant et cité, de rire, de faire rire, et d'être ce qu'on appelait alors un écrivain hardi, a plus animé Voltaire, que l'irréligion » (*Mélanges*, XXIX, 23). Il eût été le premier à se repentir du mal qu'il a involontairement causé²¹. On a « profané » le nom de Voltaire « pour renverser les trônes et les autels » (*Mélanges*, XIII, 277). Fanfaron d'impiété peut-être, qui se plaisait à « braver les censeurs par des phrases neuves et hardies », « indévot » sans doute et c'est regrettable, mais, assure Ligne, « la révolution l'aurait mené à la religion »²². Voltaire ne doit pas être confondu avec

19. Voir R. Mortier, « Le Prince de Ligne imitateur de Diderot », *Cahiers de l'Association des Romanistes de l'Université de Liège*, 1955, p. 3. Ligne précise encore : « Qu'on ne dise point : la philosophie a fait cette révolution. Je n'y ai pas vu un philosophe ; mais des grands seigneurs qui se sont fait roturiers, et des roturiers qui se sont fait grands seigneurs » (*Mélanges*, t. XXII, p. 237).

20. *Nouveaux écarts, Annales Prince de Ligne*, I, 1920, p. 293.

21. « Je suis convaincu que, s'il voyait les sots incrédules de nos jours, il ne se permettrait pas des plaisanteries, qui ont fait plus de mal qu'il ne croyait » (*Mélanges*, t. XII, p. 9).

22. *Nouveaux écarts, Annales Prince de Ligne*, I, 1920, p. 292. De même dans le *Dialogue entre un esprit fort et un capucin* : « Sans considérer Voltaire, Rousseau, Montesquieu comme pères de l'Eglise, je parie tirer d'eux de quoi faire un livre de dévotion, presque un catéchisme. Je les regarde plus de notre parti que du vôtre [= les esprits forts], où ils ne sont mis de votre côté que pour dire des plaisanteries fort drôles, mais que vous avez prises au pied de la lettre » (*Mélanges*, t. XXI, p. 160).

les d'Alembert et les Diderot, ces scandaleux athées : « Si l'on avait dit à Voltaire : tout dépend de vous ; que voulez-vous qu'on mette à la place de Dieu ? *Eh rien*, aurait-il répondu, d'une voix de tonnerre : *qu'on l'adore à la placē du Pape ; qu'on laisse celui-ci à Rome* » (*Mélanges*, XXII, 237). Mieux encore, on eût pu gagner Voltaire en spéculant sur sa vanité et en le couvrant d'honneurs²³ pour faire de lui un champion de la bonne cause. A la lecture du *Génie du christianisme*, Ligne croira même pouvoir s'écrier :

O que M. de Chateaubriand est juste et sublime sur M. de Voltaire ! Il nous le montre un impie inconséquent, un antichrétien de circonstance ; mais ce qu'il rapporte en faveur de la religion, pourrait faire un livre de prières. Pour moi, si j'avais été aussi bon chrétien que je le suis à présent, et moins jeune que lorsque j'étais à Ferney, je parie que je l'aurais raccommodé avec Jésus-Christ (*Mélanges*, XVIII, 205)²⁴.

Le prince de Ligne convertissant Voltaire et le conduisant, repenti, à la communion des fidèles : la scène eût mérité le pinceau d'un grand peintre. Du moins cette conviction montre-t-elle à quel point le prince sut demeurer, jusqu'au bout, fidèle aux dévotions de sa jeunesse.

*
* * *

A condition d'être grand seigneur, se faire ouvrir les portes de Ferney n'était pas une entreprise trop ardue, mais l'annonce

23. « Vaniteux et courtisan, il serait venu à Paris dire et faire là-dessus tout ce qu'on aurait voulu, si on l'y avait appelé [...] Il fallait faire pleuvoir sur lui les indulgences : faire imprimer en beau format, et dans le plus grand luxe bibliographique, tous ses ouvrages, quelquefois de déiste, lorsqu'il n'exclut pas le christianisme, et de chrétien, lorsqu'il n'exclut pas le catholicisme, et le déclarer Père de l'Eglise. Il serait retourné à Ferney, aurait accablé de ridicule les impies, fait des vers charmants sur Rousseau et les philosophes, aurait vécu plus de cent ans ; il n'y aurait pas eu en France des fous qui eussent décrété qu'il n'y avait pas de Dieu » (*Mélanges*, t. XXVII, p. 53). Peut-être même eût-il suffi d'une habile manœuvre ou d'un « pieux mensonge » (*Mémoire sur les Juifs*, *Mélanges*, t. XXI, p. 173).

24. Voir aussi les textes cités par H. Lebasteur, *Le Prince de Ligne et la religion*, p. 9.

d'un titre princier eût joué en sens inverse devant l'ours de la rue Plâtrière. Jean-Jacques a regagné Paris depuis peu lorsque, en juillet 1770, Ligne se décide à gravir les étages menant au grenier que le grand homme occupe à l'hôtel Saint-Esprit. Son entrée en matière est d'un véritable journaliste résolu à ne pas se laisser éconduire. Connaissant l'humeur bourrue du personnage, et prenant soin de ne pas se nommer, il l'entreprend, non sur ses œuvres — sujet périlleux — mais sur ses herbiers et son goût pour la botanique, sur ses tâches de copiste de musique. Peu à peu, Rousseau se dégèle, développe quelques idées sur le vain savoir, sur la reconnaissance et l'ingratitude. Ligne s'enhardit à le contredire : « Je lui dis : 'Ceux qui s'en [= des hommes] plaignent sont des hommes aussi, et peuvent se tromper sur le compte des autres hommes.' Cela lui fit faire un moment de réflexion »²⁵. Manifestement, le prince ne se sent pas à l'aise, il a éprouvé « une sorte de tremblement en ouvrant la porte », il craint que sa mystification soit découverte et abrège sa visite :

Sa vilaine femme, ou servante, nous interrompait quelquefois par quelques questions saugrenues qu'elle faisait sur son linge, ou sur la soupe. Il lui répondait avec douceur, et aurait ennobli un morceau de fromage, s'il en avait parlé. [...] Après un silence de vénération, en regardant entre les deux yeux l'auteur de *La Nouvelle Héloïse*, je quittai le galetas, séjour des rats, mais sanctuaire du génie [...] et il ne me demanda pas mon nom.

Cette brève rencontre devait avoir une suite. Apprenant, dans les sociétés qu'il fréquentait, qu'on se disposait à nouveau à inquiéter Jean-Jacques, le prince lui adresse une lettre où il lui offre un asile dans sa terre de Fagnolles. Il y sera à l'abri des persécutions, au milieu de cette campagne qu'il aime tant et surtout loin des importuns : « Je suis, Monsieur, celui qui a été vous voir l'autre jour. Je n'y retourne pas, quoi que j'en meure d'envie ; mais vous n'aimez ni les empressés ni les empressements. Pensez à ce que je vous ai proposé. On ne sait

25. Les conversations avec Rousseau sont rapportées dans les *Mélanges*, t. X, pp. 268-277.

pas lire dans mon pays ; vous ne serez ni admiré ni persécuté. [...] Je ne vous verrai pas mais je continuerai à vous lire et à vous admirer sans vous le dire »²⁶.

L'invitation, peu flatteuse pour nos provinces, a un effet immédiat : « Le lendemain [...] on m'annonce M. Rousseau, je n'en crois pas mes oreilles : il ouvre ma porte, je n'en crois pas mes yeux. Louis XIV n'éprouva pas un sentiment pareil de vanité en recevant l'ambassade de Siam ». Jean-Jacques resta plusieurs heures, ensorceleur comme il savait l'être parfois, parlant librement de ses ennemis, du complot fomenté contre lui. « Je lui prouvai, sans en avoir l'air, rapporte Ligne, que je savais Julie et Saint-Preux par cœur. Il en parut étonné et flatté. Il s'aperçut bien que sa *Nouvelle Héloïse* était le seul de ses ouvrages qui me convînt, et que quand même je pourrais être profond, je ne me donnerais pas la peine de l'être »²⁷. Il osa même lui reprocher de mettre quelque ostentation dans sa volonté de vivre en ermite et Jean-Jacques, ô miracle, n'en prit pas ombrage. L'impression, en tout cas, fut bouleversante : « Ses yeux étaient comme deux astres. Son génie rayonnait dans ses regards, et m'électrisait. [...] Il me laissa, en me quittant, le même vide qu'on sent à son réveil après avoir fait un beau rêve ». Ainsi prit fin l'entrevue insolite de l'un des représentants les plus raffinés de la civilisation des Lumières avec celui qui en était le plus farouche contempteur.

Pourquoi faut-il que ce grand souvenir ait été terni ? La lettre du prince courut bientôt Paris, et Grimm, la jugeant d'ailleurs trop affectée, la reproduisit dans sa *Correspondance littéraire*²⁸. Qui est responsable de l'indiscrétion ? Ligne accuse Rousseau de l'avoir fait circuler « avec sa modestie ordinaire »

26. On trouvera le texte de cette lettre dans la *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*. Ed. crit. par R. A. Leigh, t. XXXVIII, pp. 47-48.

27. La remarque se retrouve dans *Mes écarts* : « Que Jean-Jacques ait paru en France en Arménien pour n'être pas reconnu. Comme si le moyen le plus sûr de ne pas l'être, n'était pas de s'habiller comme tout le monde » (*Mélanges*, t. XIII, p. 205).

28. *Correspondance littéraire*, t. IX, pp. 91-93.

(*Mélanges*, X, 276 ; XXVII, 70)²⁹. Dans ses *Dialogues*, revenant sur son obsession du complot, Rousseau assure : « On engageait M. le Prince de Ligne à m'offrir [...] un asile charmant dans ses terres par une belle lettre qu'on eut même grand soin de faire courir dans tout Paris »³⁰. Cette ingratitude navra le prince, qui tenta de se justifier dans une lettre à M^{me} Geoffrin³¹, et mit la conduite de Jean-Jacques sur le compte de la « folie » du philosophe³².

En dépit de l'émotion ressentie en face de l'un des hommes les plus illustres de son siècle, on peut se demander si le prince de Ligne a voué à Rousseau autant d'admiration qu'à Voltaire. Certes, il le tient pour un merveilleux styliste³³, appréciation banale à l'époque ; il s'écrie même : « O Jean-Jacques ! O rhéteur sublime et le premier écrivain du monde ! » Mais il ajoute aussitôt : « Pourquoi voulez-vous si souvent vous écarter du

29. Voir aussi une lettre à M. de Belloy (*Nouveau recueil de lettres*, pp. 222-223) et les *Fragments de l'histoire de ma vie*, t. I, p. 266.

30. J.-J. Rousseau, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, p. 711 note.

31. On en trouvera le texte dans le *Nouveau recueil de lettres*, pp. 404-406. Ligne déclare qu'il ne sait « plus rien de cette maudite lettre, que le diable d'homme a fait imprimer par surcroît de reconnaissance » et tente de la recomposer de mémoire, en concluant : « Enfin quelque chose comme cela : car je m'oublie tout de suite parce que je ne me lis ni relis jamais ». Il n'eut sans doute aucun mal à convaincre M^{me} Geoffrin, qui détestait Rousseau.

32. Cf. *Mélanges*, t. XXVII, p. 70 : « Il crut que les offres d'asile que je lui faisais étaient des pièges que ses ennemis m'avaient engagé à lui tendre. Cette folie avait attaqué le cerveau de ce malheureux grand homme, ravissant et impatientant ». Cf. aussi *Mes écarts* : « La condition humaine est si resserrée que, pour peu qu'on s'écarte des petites idées que permet la faiblesse de notre organisation, elle se déränge et le génie est presque un échelon vers la folie. C'est peut-être pour avoir pris ce vol si haut vers la sublimité que le malheureux Jean-Jacques Rousseau a tant souffert par son imagination » (*Mélanges*, t. XII, pp. 50-51). Il dira encore : « Il ne faut pas. [...] à l'exemple de J.-J. Rousseau, prendre en guignon ceux qui vous rendent service, et les soupçonner de noirceur » (*Mélanges*, t. XIII, p. 38).

33. *Supplément à Mes écarts* : « D'où vient que c'est un Savoyard et un Suisse, qui ont fixé la langue française, en écrivant le plus purement, Vaugelas et Jean-Jacques Rousseau ? » (*Mélanges*, t. XX, p. 217).

vrai ? » (*Mélanges*, X, 181). Aux yeux de ce voltairien, l'enchanteur n'était pas un penseur.

Dès le départ, il y avait peu d'affinités entre le chantre de la bonté naturelle de l'homme et celui qui constate : « Comme nous sommes nés méchants et cruels ! » (*Mélanges*, XX, 55). Aux yeux de Ligne, Rousseau n'a entrepris sa célèbre critique du savoir et des Lumières que pour se faire la réputation d'un sophiste brillant et paradoxal³⁴. Il lui reproche ses apostasies, son instabilité en matière de religion : « Jean-Jacques change deux ou trois fois de culte, et vingt fois de croyance. *La Profession de foi du Vicaire Savoyard* se trouve au milieu de tout cela » (*Mélanges*, XII, 10). Monarchiste par tradition et par conviction, le principe républicain lui paraît absurde³⁵ et il déplore l'impact des théories politiques de Rousseau ramassées par des opportunistes : « Quelques phrases du *Contrat social*, quelques pensées échappées à des gens qui savaient bien qu'elles ne pouvaient pas être mises en pratique, sont la base des prétendues constitutions » (*Mélanges*, XIII, 6). Homme de guerre et fier de sa carrière, Ligne tient pour pitoyables les réflexions du Genevois sur l'héroïsme et la valeur militaire³⁶. Passe-t-on à la pédagogie, le prince n'est pas plus favorable. Dans ce domaine, Rousseau a dit des « pauvretés » que « les bonnes savent et font tous les jours » (*Mélanges*, XX, 15), c'est un « disserteur de lieux communs » (*Mélanges*, XXI, 126). L'éducation du prince, il est vrai, dispersée et incohérente,

34. Cf. *Pensées et maximes détachées*, dans *Annales Prince de Ligne*, IV, 1923, p. 132 : « Qu'on ne dise donc plus [...] ce que Rousseau n'a écrit que pour se faire connaître, que les lumières sont dangereuses ». Voir aussi *Mélanges*, t. XXIX, p. 30 : « Ce malheureux J.-J. Rousseau aurait été médiocre, s'il avait eu raison ; ce n'est que son éloquence, souvent pour des choses communes, mais disparates, qui l'a fait ressortir ».

35. Sauf pour la Suisse, cf. E. Chapuisat, *Le Prince chéri et ses amis suisses*. Lausanne, Payot, 1944, p. 40.

36. Voir *Lettre à MM^{xxx}, tous deux frères, et mes amis, avec qui je parlais souvent de Jean-Jacques, dont nous venions de lire ensemble les Lettres sur l'Héroïsme*, *Mélanges*, t. X, pp. 178-194.

n'avait rien eu de commun avec celle de l'*Emile*³⁷. Il se moque enfin, à plusieurs reprises, de l'idée saugrenue de faire d'Emile un menuisier³⁸ ; que les gens riches apprennent à se rendre utiles en devenant avocats ou médecins, à la bonne heure : « Pourquoi Emile ne s'occupe-t-il pas plutôt de Boerhaave, de Tissot, de Cochin, de Patru, de Daguesseau ? Pourquoi lui donner un rabot ? cela ne serait-il pas plus raisonnable ? » (*Mélanges*, XII, 71-72). On le voit, le philosophe ne trouve pas grâce devant le prince, qui félicite La Harpe de dénoncer « ses contradictions, ses sophismes, ses paradoxes » (*Mélanges*, XXIX, 3). Jean-Jacques est dangereux parce qu'il est un rhéteur persuasif : « On est enlevé par la force de son éloquence. [...] Il a celle du génie car il est créateur. Il a celle de l'esprit, car il fait passer tous les paradoxes » (*Mélanges*, X, 178). A Lavater, l'inventeur de la physiognomonie, Ligne écrira : « En voyant Jean-Jacques Rousseau, il m'a été aisé de le juger un penseur ; mais je parie que vous avez remarqué qu'il pensait mal »³⁹. Bref, Rousseau séduit, captive par la magie de son style, mais il pense faux et pervertit ceux qui l'abordent sans esprit critique :

Tous ceux qui, à genoux devant lui, s'imaginent voir clair sur tout ce qu'il dit. Ils veulent toujours accorder avec lui-même un homme qui ne l'a jamais voulu : ils s'imaginent qu'on peut très bien arranger des contradictions manifestes, et deviennent de mauvaise foi, de la meilleure foi du monde [...] On est séduit par cet air prophétique, inspiré, ou magistral, ensuite on est entraîné par une éloquence que personne n'a jamais eue. [...] On aime mieux se rendre que disputer. La logique paraît bien sèche auprès de l'imagination la plus chaude et du style le plus brillant. Admirez-le toujours. Mais ne le croyez qu'à moitié, puisqu'il ne peut pas se croire

37. L. DUMONT-WILDEN (*op. cit.*, pp. 22-23) cite cependant, à propos de l'un de ses précepteurs, l'abbé de La Porte, un texte assez « rousseauiste », mais observe judicieusement que cette description se souvient de Rousseau et que le prince prête à son gouverneur les idées et les manières d'un autre temps.

38. Cf. une lettre à Sauveur Le Gros (*Annales Prince de Ligne*, V, 1924, p. 28) et ce quatrain pour son intendant Emile Le Gros : « Mon Emile valant mieux / Que celui de Rousseau dont l'étrange manie / Voulut le rendre propre à la menuiserie. / J'ai son mérite sous mes yeux » (*Mélanges*, t. XIII, p. 357).

39. *Nouveau recueil de lettres*, p. 101.

lui-même tout entier, quand il soutient, dans un ouvrage, le contraire de ce qu'il avance dans un autre (*Mélanges*, X, 184).

Sévère pour le philosophe, Ligne est-il plus indulgent pour cette *Nouvelle Héloïse* que, comme nombre de ses contemporains, il assure savoir par cœur ? Il la défend contre La Harpe, y voit des « choses adorables... l'ouvrage classique du cœur » (*Mélanges*, XXIX, 18), s'en inspire même pour composer quelques vers médiocres⁴⁰. Mais il ne paraît pas, à beaucoup près, en avoir été aussi féru qu'il le prétendait devant Jean-Jacques. Les lettres de *La Nouvelle Héloïse* sont trop composées, trop ordonnées pour avoir l'accent de l'authenticité (*Mélanges*, XII, 297) ; il a vu Clarens et Meillerie, lieux mythiques qu'il compare curieusement à Ferney :

Adieu tous les prestiges, point de bosquet à l'un ; point de roche à l'autre, couverte d'inscriptions qui n'existerent jamais. Rousseau lui-même n'y avait peut-être jamais été ; les voisins n'en avaient peut-être jamais entendu parler ; à Vevai l'on ne s'en souvenait plus. [...] Les « vicaires savoyards » que j'ai rencontrés de l'autre côté du lac ne m'avaient l'air que de faire profession de la foi du charbonnier, et point du tout de celle de Jean-Jacques. Au lieu de cela, l'on bénissait le très peu romanesque Voltaire ; on pleurait le bon seigneur de village, sans savoir qu'il eût fait la *Henriade*⁴¹.

En somme, hostile au penseur, tiède à l'égard du romancier. L'homme, soupçonneux, atrabilaire, ingrat, n'inspire pas non plus à Ligne une sympathie excessive. Dans sa correspondance avec Casanova — prenant, il est vrai, le ton convenable avec

40. *Mes écarts*, *Mélanges*, t. XIII, p. 357 : « Tout inspire l'amour, dans la belle contrée, / Où Julie et Saint-Preux sur les bords du Léman. / Suivirent quelque temps leur belle destinée. / Ainsi qu'elle, docile à mes tendres leçons, / Rejetez les conseils d'une fausse raison : / Mieux que Julie encor, Céphise sait nous plaire : / Mieux que Saint-Preux encor, je saurai vous aimer ».

41. *Nouveau recueil de Lettres*, p. 117. Ligne ne partage pas non plus les vues de Rousseau sur la vertu de Julie et se dit choqué par la fameuse scène du baiser dans le bosquet de Clarens ; il s'oppose aussi à lui en trouvant des excuses, non à la faute de la jeune fille, mais à celle de la femme mariée contre son gré, victime des conventions sociales : l'amour alors a le droit de venir « au secours de l'hymen malheureux et mal assorti » et M^{me} de Wolmar eût été excusable de « revoler dans les bras » de Saint-Preux (*Mélanges*, t. X, pp. 191-192).

un tel interlocuteur —, il traite Jean-Jacques d'esprit chagrin, de « buveur d'eau » et, l'homme du monde se souvenant pour une fois du corps de garde, parle de lui en termes qui bravent l'honnêteté⁴². Est-ce à l'exemple de Rousseau qu'il se détermine à écrire ses mémoires ? En tout cas, il répugne, comme plus tard Stendhal, à un exhibitionnisme narcissique : « Je n'aime pas à parler de moi, et le *je* m'est odieux »⁴³. Il apprécie dans les *Confessions* le courage de l'aveu (*Mélanges*, XII, 105), encore qu'il soit convaincu que Jean-Jacques n'a pas commis les vilenies dont il se charge, soucieux, une fois de plus, d'attirer l'attention — « Le plaisir de la singularité l'emporte sur tout » (*Mélanges*, XXVII, 90) — et, après avoir raconté une orgie à laquelle il a participé, Ligne apostrophe gaiement le philosophe : « Jean-Jacques Rousseau, vos *Confessions* sont mieux écrites, mais ne sont pas si piquantes que celles-ci, car excepté vos deux ou trois crimes qui sont des mensonges sur votre compte que vous avez imaginés, le reste en vérité est trop innocent » (*Fragments*, II, 53). Quant à lui, n'ayant nul dessein apologétique ni hantise d'un complot fomenté pour le perdre aux yeux de la postérité, ses *Fragments de l'histoire de ma vie* tiendront, bien plus que de la composition ordonnée et de la tension des *Confessions*, de la nonchalance ou de la verve primesautière des *Essais* de Montaigne. Quand on aura dit encore que le prince ne partage pas le goût exclusif de Rousseau pour la musique italienne⁴⁴, que la vertu

42. Voir A. UZANNE, « Les relations de Ligne et de Casanova », *Annales Prince de Ligne*, I, 1920, p. 239. Le 21 mars 1795 (*ibid.*, p. 333), il écrit à Casanova : « J'aime mieux le Jacques qui n'est pas un Jean, car vous êtes gai, il est arbitraire. Vous êtes gourmand, il met de la vertu dans les légumes. Vous avez cueilli trente roses de virginité, il n'a cueilli que de la pervenche. Vous êtes reconnaissant, sensible, et confiant, il était ingrat et soupçonneux. Vous avez toujours été fouteur ; et, ainsi qu'il nous le dit gravement, mais avec éloquence, il s'est toujours branlé ». C'est, comme disait M. Thiry, « une grosse polissonnerie entre deux vieux libertins (« Jacques et Jean-Jacques, Casanova, Rousseau et la fonction littéraire », *Bull. de l'Acad. Royale de Langue et Littérature Françaises*, XXIX, 1951, p. 172).

43. *Lettres et pensées*, éd. M^{me} de Staël, p. 1.

44. M. OUBLIÉ, *Le cosmopolitisme du Prince de Ligne*. Paris, Hachette, 1926, p. 217.

larmoyante de Julie l'irrite et qu'il déteste la « champêtromanie » mise à la mode par le promeneur solitaire, on concédera sans doute qu'il avait bien peu de points communs avec l'homme de la nature et de la vérité.

On a coutume cependant de juger empreint de rousseauisme un texte, justement célèbre, contenu dans les *Lettres à la Marquise de Coigny*. En 1787, lors de son voyage en Crimée, Catherine II a offert au prince, pour le récompenser de ses bons offices diplomatiques, la terre de Parthenizza, au bord de la mer Noire, où la légende situait le sacrifice d'Iphigénie. Contemplant son nouveau domaine. Ligne tombe dans une méditation profonde où l'entraîne une réflexion héraclitéenne sur la jeunesse enfuie, le poudrolement des plaisirs et le souvenir des civilisations mortes, rongées par le temps :

Tout ce qui se passe dans mon âme ne peut se concevoir. Je me sens un nouvel être. Echappé aux grandeurs, au tumulte des fêtes, à la fatigue des plaisirs. [...] je jouis enfin de moi-même. [...] Cela me donne occasion de rentrer en moi-même, et, sans m'en douter, je fais une récapitulation de toutes les inconséquences de ma vie. [...] J'éprouvai tout d'un coup un de ces charmants annulements, que j'aime tant, où l'esprit se repose tout à fait, où l'on sait à peine qu'on existe. Que fait l'âme alors ? Je n'en sais rien, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle suspend ses fonctions.

[...] Mes réflexions, qui me mènent au ravage du temps, me ramènent à celui de mon cœur. [...] Mon cœur ! Quel mot ai-je prononcé ? Est-ce le spectacle de mon cœur, ou celui de la nature, qui me transporte hors de moi ? Je fonds en larmes, sans savoir pourquoi ; mais qu'elles sont douces ! C'est un attendrissement général, c'est un épanchement de sensibilité, sans pouvoir fixer l'objet. [...] Je pleure sans être triste ⁴⁵.

Un tel texte, on l'a assez dit, a des accents lamartiniens et contient déjà le romantisme ; à tout le moins, nous sommes dans la tonalité de la cinquième *Réverie* de Jean-Jacques avec le retour sur soi, l'état « simple et permanent » où l'on goûte un bonheur « suffisant, parfait et plein », où l'on jouit de soi-même, « où le présent dure toujours, sans néanmoins marquer

45. *Lettres à la Marquise de Coigny*, Ed. du Centenaire par H. Lebasteur, Paris, Champion, 1914, pp. 47-63.

sa durée »⁴⁶. On aurait tort cependant d'accorder trop d'importance à certains emprunts de style et de vocabulaire : *annullement* (anéantissement), *cœur*, *larmes*, *jouir de soi-même*, *sensibilité*. En réalité, cette « douceur des larmes », cette « mélancolie vague » participent d'une phraséologie XVIII^e siècle bien plus que de l'effusion romantique. Cet homme éminemment sociable ne s'abandonne qu'un instant aux attendrissements solitaires, il ne s'abîme pas, comme le Rousseau des *Rêveries*, dans une extase panthéiste où le moi se confond avec l'univers. Celui qui jugeait souhaitable de donner à *Valérie*, roman werthérien de M^{me} de Krüdener, une suite plus gaie⁴⁷, ne devait pas céder longtemps à la mélancolie et au *Weltschmerz*. Aussi bien la méditation sur Parthenizza ne prend-elle ce coloris que si, comme nous venons de le faire, on tronque le texte pour rapprocher les passages significatifs en éliminant le reste : souvenirs de garnisons ou de la cour de France, mariage de son fils Charles, anecdotes, pittoresque oriental, réminiscences galantes, le tout embarrassé d'enjolivures mythologiques. S'il y a un rousseauisme, il est bien fugace, car cet alanguissement ne dure pas et la première ligne de la lettre suivante renvoie fermement Jean-Jacques parmi les ombres : « J'ai quitté la méditation pour rentrer en action ».

Le Prince de Ligne fera pourtant, comme tout le monde, le pèlerinage d'Ermenonville, admirant, dans le parc, la science des niveaux d'eau, mais déçu, comme le sera aussi Stendhal un quart de siècle plus tard, par l'artifice du sanctuaire rousseauiste (*Coup d'œil sur Belœil*), 216). Il y est même retourné, se battant les flancs et rappelant ses souvenirs de *La Nouvelle Héloïse* pour exciter une émotion qu'il n'éprouve pas, plus agacé qu'attendri par le cri des canards que Jean-Jacques avait nourris de sa main⁴⁸. Il a cependant prévu, pour Belœil, un

46. Voir H. WALBRÖHL, *Der Fürst von Ligne*. Genève, Droz-Paris, Minard, 1965, pp. 97-103.

47. *Les Lettres de Gustave de Linaur à Ernest de G.* Voir M. OUBLIÉ, *op. cit.*, p. 169.

48. « Je suis retourné à Ermenonville. J'ai pensé à Julie. Je crois que je l'ai pleurée. J'ai béni son historien. Je me suis assis sur son banc. On m'a montré

cabinet où l'on verrait Rousseau composant *La Nouvelle Héloïse* avec, sur sa table, la partition du *Devin du Village* (*Coup d'œil*, 63). Dans son remaniement de 1795 pour ses *Œuvres complètes*, Ligne, qui s'est souvenu entre temps que « Jean-Jacques était sombre comme vingt Anglais à la fois » (*Fragments*, II, 266), a modifié son projet :

Avant d'entrer dans cette demeure des trois plus grands Philosophes (Voltaire, La Fontaine, Molière), on voit sur la gauche la statue de celui qui ne l'est pas, du malheureux, éloquent et prodigieux Jean-Jacques. Il est en bronze, à cause du noir de son esprit ; et il y a quelques ronces et quelques pierres pour aller jusqu'à lui, dans cette petite partie de bois un peu sauvage : et c'est à cause de ses paradoxes, et de son humeur que je l'ai mis en pénitence, à la porte du salon de la Philosophie (*Coup d'Œil*, 246).

Si Ligne a éprouvé à l'endroit de Rousseau et de Voltaire une égale curiosité, il n'a pas réparti son admiration de la même manière. Ce qui frappe chez ce grand seigneur, c'est sa sincérité spontanée à s'incliner devant le génie. M^{me} de Staël l'avait déjà observé : « On remarque dans le récit des conversations du Prince de Ligne avec Voltaire et Rousseau le profond respect qu'il témoignait pour la supériorité de l'esprit : il faut en avoir autant que lui pour n'être ni prince, ni grand seigneur avec les hommes de génie. Il savait qu'admirer était plus noble que protéger ; il était flatté de la visite de Rousseau, et ne craignait point de lui montrer ce sentiment »⁴⁹. Son offre d'asile à Rousseau a pu procéder d'une vraie sollicitude pour le grand homme malheureux mais, il faut bien le dire, c'était devenu une mode d'offrir un refuge à l'illustre proscrit : comme Ligne, David Hume, le prince de Conti, Sylvain Maréchal ou le marquis de Girardin lui ont offert l'hospitalité. On pensera peut-être aussi que sa lettre, recherchée et pleine d'esprit, était faite pour être divulguée : en dépit de ses dénégations, le prince n'a-t-il pas cédé à la petite vanité d'en laisser circuler des copies ?

les canards que sa main a nourris. Il m'a semblé que leur cri était plus agréable, mais guère plus juste » (*Coup d'œil sur Belœil*, p. 218).

49. *Lettres et pensées*, éd. M^{me} de Staël, p. VIII.

Le prince de Ligne a été plus impressionné sans doute par sa rencontre avec Rousseau que par son séjour chez Voltaire. A Ferney, on se retrouvait entre gens du monde et entre gens d'esprit, les deux hommes avaient un langage commun et d'évidentes affinités. Avec Jean-Jacques, il s'est trouvé devant un génie plus sombre et plus farouche, devant un esprit contradictoire et une âme tourmentée dont il était lui-même fort éloigné. Impression considérable, mais fugitive : trop de choses les sépareraient. C'est pourquoi, à Belœil, la statue du « divin Voltaire », dressée en pleine lumière, devait pour toujours dominer celle du « malheureux Jean-Jacques ».

L'Europe qui l'entourait

Discours de M. Georges SION

Qu'une date nous arrête et prenne figure d'étape ou d'événement, nous avons envie de rêver autour d'elle. La voici devenue une sorte de bitte d'amarrage ou de ponton qui permet de s'arrêter, de regarder le paysage du temps et d'en imaginer, si l'on peut dire, la géographie, l'histoire et le climat.

1735. Ceux qui sont et seront les contemporains les plus exacts du prince de Ligne s'appellent en France Bernardin de Saint-Pierre ou Beaumarchais, et nous savons évidemment que le père de Figaro lui sera plus proche que le père de Paul et Virginie. Il y aurait bien aussi cet homme étrange qui se fait appeler Restif de La Bretonne, mais son *Monsieur Nicolas* paraît sous la Révolution, quand Ligne aura cessé de venir en France. On doute d'ailleurs qu'il l'eût aimé. Il y aurait même encore, à un an près mais plus loin dans l'espace et l'esprit, cet étrange Ecossais fêru de ballades, qui s'appelle Mac Pherson et qui prétendra qu'il a retrouvé les poèmes d'Ossian, l'aède gaélique sur lequel une partie de l'Europe va pleurer. Mais Ligne n'est pas né pour gémir, comme Werther dans le roman de Goethe, sur la singulière magie de la douleur et du trépas.

Et si nous pensions, plutôt qu'aux hommes qui naissent en même temps que lui, aux *œuvres* qui s'accomplissent alors qu'il naît ? Quand Charles-Joseph voit le jour à Bruxelles, de merveilleux personnages viennent d'entrer sur la scène littéraire : Manon Lescaut grâce à l'abbé Prévost ; l'exquise Silvia ou le cynique et jovial Paysan parvenu de Marivaux. On pourrait citer encore les deux héros du *Préjugé à la mode*, de Nivelles de La Chaussée, ces jeunes époux qui n'osent pas dire qu'ils s'ai-

ment parce que c'est très mal vu dans le beau monde. C'est aussi, à Paris, l'année des *Indes galantes* de Rameau où l'on admire, grâce à une machinerie perfectionnée, une innocente éruption d'un volcan des Andes, éruption qui ne tue que le traître de l'histoire et laisse la vie sauve à tout le monde.

Il y aurait bien d'autres tentations de rêveries chronologiques. Le prince de Ligne vivra assez longtemps pour passer de gens qui ont été les contemporains de Louis XIV à d'autres qui connaîtront la Troisième République. Etrange ? Quand il naît, Saint-Simon a encore vingt ans devant lui ; quand il meurt en 1814, son petit-fils a onze ans et est au seuil d'une existence de près de 80 ans qui le verra ambassadeur de Belgique et qui l'enverra tour à tour, lui aussi, à Londres ou à Paris, à Pétersbourg ou à Berlin.

Mais il ne faut pas trop s'amuser à faire jouer les dates dans l'imagination comme l'Oiseleur de *La Flûte enchantée* (dont Ligne connaîtra le premier interprète) s'amuse à faire jouer les notes sur son *glockenspiel*. Voyons plutôt l'état du monde, ou au moins de l'Europe d'alors. Lorsque Charles-Joseph naît à Bruxelles en 1735, l'Europe connaît toutes les incertitudes dont elle nourrit son histoire depuis des siècles. Les pires dangers extérieurs ne la détournent pas de ses idées fixes : il y a seulement cinquante-deux ans que Jean III Sobieski est venu de Pologne la sauver des Turcs sous les murs de Vienne ! L'affrontement de la France et de l'Autriche, depuis Marie de Bourgogne et Maximilien, est un roman à épisodes qui n'est pas près de finir. Il faudra des années avant qu'un renversement des alliances (qui n'est ni le premier ni le dernier) paraisse y mettre un terme par le mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Terme provisoire, d'ailleurs. Vingt ans plus tard, la Révolution trouve pour la Reine le surnom qui la condamne : l'Autrichienne. La lutte séculaire reprend. De plus belle, aurait-on envie de dire si l'expression n'était d'une cruelle ironie. Ligne, dont le cœur est à Paris et le loyalisme à Vienne, vivra intensément les drames de cette longue histoire, puisqu'il saura la fin tragique d'une souveraine qu'il aime et puisqu'il verra même plus tard Napoléon entrer à Vienne en vainqueur.

Une fois de plus cependant, les choses sembleront s'arranger par un nouveau mariage autrichien, lorsque Napoléon épouse Marie-Louise et devient ainsi paradoxalement le neveu par alliance de Louis XVI et le petit-neveu de Marie-Thérèse. L'Histoire est décidément pleine de ces mariages politiques où le gage vivant de l'arrangement est une princesse qu'on ne consulte jamais ni sur ses émotions, ni sur ses promotions. Ici encore, la solution sera provisoire, mais la conclusion sera très différente : cette fois, c'est Napoléon qui ne peut résister à l'Europe. En 1814, il part pour l'île d'Elbe et Marie-Louise revient à Vienne où Ligne aura le temps, dans les derniers mois de sa vie, de jouer avec un tout petit garçon qu'on n'appelle pas encore l'Aiglon.

Ce que le prince de Ligne ne peut deviner, c'est que Napoléon ne passera à l'île d'Elbe que neuf bons mois — la durée d'une grossesse pour un nouvel avenir. En décembre 1814, quand le prince rend à Dieu son âme riche, fidèle et légère, il peut penser que c'en est bien fini. Comme lui, le Congrès, qui refait l'Europe en dansant, n'imagine pas que Napoléon puisse tout recommencer. Or Napoléon ne se résigne pas. Neuf mois pour porter ce deuxième destin, cent jours le perdre : mais le 18 juin 1815, le jour de Waterloo, le prince de Ligne repose depuis six mois au Kahlenberg, dans la forêt viennoise.

Observons en passant que le roman à épisodes de l'affrontement franco-autrichien reprendra une fois de plus pour un siècle : il ne finira qu'en 1919, quand une Autriche abattue et promise encore à quelques épreuves sera acculée à se refaire par son âme et à faire vivre par l'esprit une certaine Europe dont elle est souvent le signe.

*
* * *

Tout de même, l'Europe dans laquelle Ligne va grandir connaîtra de longs répit et des moments heureux. Si la guerre de la Succession d'Autriche et la guerre de Sept ans voient toutes les alliances se nouer, se dénouer ou se contredire avec un entrain presque surréaliste, les années qui vont de 1750 à

1790 permettent à cette Europe incorrigible de respirer. Elles lui permettent aussi de chanter par toutes les voies et par toutes les voix de sa civilisation. A Versailles ou à Schoenbrunn, à Prague ou à Drottningholm, à Venise ou à Saint-Petersbourg, le génie et le talent vont s'épanouir.

Nous prendrons notre part de tous ces bonheurs mais c'est après des années d'infortune. Nos provinces, le XVII^e siècle les avait ruinées, parce qu'elles avaient été le champ de bataille des Puissances. Avoir des noms de villes ou de lieux célèbres, c'est très bien : Malplaquet, Fontenoy... Mais il s'agit de batailles, et même si, au début du XVIII^e siècle, nous pouvons penser que Marlborough, chez nous, s'en va-t-en guerre pour nous, la guerre n'est pas une chanson, fût-elle ravissante. Les traités nous ont fait passer de l'Espagne à l'Autriche et notre sens dynastique s'en est trouvé rassuré. Nous essayons alors de nous refaire. Puisque l'Escaut nous est fermé, nous tenterons même la belle aventure de la Compagnie d'Ostende dans le delta du Gange.

Une fois encore, cependant, nous serons l'enjeu de la bonne vieille guerre franco-autrichienne. En 1746, les troupes françaises reviennent à Bruxelles avec le maréchal de Saxe. Le petit Charles-Joseph en a sûrement entendu parler et il en parlera. Certes, le maréchal de Saxe n'a pas seulement ses soldats : sa troupe de théâtre, avec la jolie M^{me} Favart, prend une bonne part de son attention. Il est trop occupé pour être un cruel occupant. Certes encore, Louis XV vient nous voir en personne. Il décore Manneken-Pis. Il suit même, cerge à la main, la procession du Sablon, ce qui doit étonner passablement sa cour... Mais en 1748, tout rentre dans l'ordre des traités et Charles de Lorraine retrouve Bruxelles dans l'allégresse générale. Cette euphorie durera plus de trente ans.

La mémoire collective est restée fidèle à ce prince et nous n'avons aucune raison de la contredire. Il nous suffit d'ailleurs, pour nous en convaincre, de regarder à quelques pas d'ici la place Royale et le quartier du Parc, le théâtre construit par Montoyer ou la place Saint-Michel, aujourd'hui place des Martyrs. Il nous suffit encore de plonger dans les *Mémoires* du prince de Ligne pour voir revivre cette cour « jolie, gaie, sûre,

agréable, buvante, déjeunante et chassante ». Le retour de cette cour heureuse fait du bien à beaucoup de gens, fait plaisir à pas mal d'autres et ne fait de mal à personne. Nous sortons, avec elle, d'une anémie culturelle que Voltaire avait observée quinze ou vingt ans plus tôt lorsqu'il avait accompagné M^{me} du Châtelet à Bruxelles où l'appelait un de ces interminables procès dont l'Ancien Régime avait le privilège et qui faisaient le douteux bonheur d'au moins deux ou trois générations.

Il est honnête d'ajouter que cette anémie était surtout d'ordre littéraire. L'architecture baroque n'avait pas ménagé sa présence et le spectacle n'avait pas toujours été l'absent que l'on croit. On avait monté par exemple un *Ulysse*, au palais ducal en 1650, quand l'opéra était encore souvent le privilège des cours. Cinq ans plus tard, on l'avait repris pour honorer Christine de Suède qui séjournait à Bruxelles. La fantasque souveraine avait été si éblouie qu'elle en avait demandé cinq représentations supplémentaires.

Puis était né l'Opéra du Quai au Foin. Le nom étonne, mais il n'est pas plus bizarre, après tout, que celui de Jardin du Couvent, le célèbre Covent Garden de Londres... En 1700, c'est le Théâtre bâti sur l'ancien terrain de la Monnaie et dont le nom est aujourd'hui plus vivant que jamais. Le créateur de ce Théâtre de la Monnaie, qui est italien, porte un nom prédestiné pour quelqu'un qui va organiser des scènes de bataille avec orchestre : il s'appelle Giampaolo Bombarda.

Mais tout ceci est peu de chose à côté de ce que le siècle va nous donner après 1750. Le théâtre devient un art de société. Les patronages les plus célèbres — Ligne, Croÿ, d'Arenberg — s'ajouteront à l'appui officiel de Charles de Lorraine. J'aime me rappeler au passage que l'hôtel d'Arenberg au Petit Sablon, devenu aujourd'hui le palais d'Egmont, a vu passer il y a deux siècles les personnages de Racine ou de Marivaux, et qu'au château d'Heverlé, j'ai encore vu avec émotion, il y a vingt-cinq ans, d'immenses coffres où dormaient d'admirables costumes de scène de ce temps-là.

Tout ceci, dans quoi le prince de Ligne exerce une influence considérable, a de beaux résultats : éveiller les esprits, donner le goût du langage, étendre l'information littéraire de tous.

Sans oublier l'assouplissement des usages et des mœurs, où les rencontres de grands acteurs et de comédiens amateurs de haut rang favorisent les contacts sociaux.

Le ministre de Charles de Lorraine, le comte de Cobenzl, multiplie les incitations. Un résultat en est d'ailleurs, en 1761, la création d'une Société littéraire qui reçoit en 1772 une vocation plus solide et officielle lorsqu'elle devient, par la grâce de l'Impératrice, l'Académie impériale et royale des Sciences et des Belles-Lettres. Cette Académie, que nous appelons entre nous la Thérésienne, est la doyenne de nos grandes institutions culturelles et c'est ainsi que les visiteurs peuvent contempler, dans le grand escalier de ce palais, un très beau portrait de Marie-Thérèse.

C'est le moment aussi d'évoquer un homme qui a connu un destin peu commun et qui l'a accompli pour une bonne part chez nous. Jean-Nicolas Servandoni, qui s'appellera Servandoni d'Hannetaire, est né à Grenoble en 1718, dans une famille d'origine italienne. Il est le neveu du grand Servandoni, l'architecte de Saint-Sulpice. Pris par le goût du théâtre, il constitue une troupe avec laquelle il circule beaucoup. Il joue dans quelques petites cours allemandes, puis à Liège où il régularise son mariage et organise des fêtes pour le prince-évêque Jean-Théodore de Bavière. « Qu'ici toute ma cour honore — L'auguste nom de Théodore... » Dans ce genre de réjouissances, l'intention est presque toujours meilleure que la qualité des textes.

En 1745, d'Hannetaire est à Bruxelles. En 1746, c'est l'arrivée du maréchal de Saxe, que nous avons déjà évoquée. Avec sa femme, notre homme entre dans la troupe de Favart, repart avec elle. Il revient à Bruxelles en 1753 et l'année suivante, il devient directeur du Grand Théâtre. Il a du talent, de l'expérience — il a joué Arnolphe ou Harpagon à la Comédie-Française — et en outre une meilleure éducation que la plupart des comédiens nomades de ce temps. Il trouve aussi ce terrain favorable que nous venons de rappeler.

En effet, le statut du comédien est resté un peu partout incertain. Collé, l'auteur de *La partie de chasse d'Henri IV*,

observait encore, pendant ces années-là, que l'opinion situait la place sociale du comédien « juste au-dessus de celle du bourreau, en le jugeant pourtant moins nécessaire » ! Un Voltaire, un Diderot mèneront toute une action pour son relèvement social ; à Bruxelles, le prince de Ligne la mène avec détermination, mais en quelque sorte avec plus de naturel. Qu'on ne réponde pas, avec un demi-sourire, que d'Hannetaire a des filles charmantes, qui séduisent le prince parce qu'elles le trouvent séduisant. L'efflorescence artistique, et tout particulièrement théâtrale, des Pays-Bas autrichiens s'est faite avant que Charles-Joseph s'éprenne d'Eugénie, puis surtout d'Angélique.

Jean-Nicolas d'Hannetaire achète en 1758 la terre et seigneurie de Haeren. Son oncle, le grand Servandoni, l'aide même à restaurer le château. Une société brillante s'y retrouve pour des fêtes mémorables. Plus tard, il se construit une somptueuse résidence bruxelloise près de l'église du Finistère. Plus tard, ce sera encore une autre à Chaillot.

Les plus beaux fruits de la présence de d'Hannetaire à Bruxelles restent cependant deux de ses filles, Eugénie et Angélique. Pour Ligne, c'est le théâtre qui compte chez Eugénie, même s'il en est amoureux. Pour Angélique, c'est le *bonheur*. A Bruxelles, à Belœil, mais surtout à Baudour où elle sera le cœur d'une sorte de cour heureuse. Leur amour est profond, serein, avec quelque chose de paisible et de doux que ni lui ni elle ne retrouveront sans doute plus. Entre 1773 et 1776, la félicité règne à Baudour. Il y a des amis fidèles, des familiers, des invités. Tous réalisent, au fil de ces quatre ans, un singulier recueil : chansons, bouts rimés, réjouissances diverses. Ce *Journal de Baudour*, cette *Baudouréide* comme a dit avec humour l'abbé Pagès qui y contribuait, n'est évidemment pas un monument de la poésie française. C'est un souvenir édité avec le sourire « Chez les frères Bonne-humeur et Compagnie, à l'enseigne de la Liberté, avec approbation et privilège des Muses ».

Parmi les amis de Baudour apparaît Grétry. Il rime ou il chantonne. Le prince lui dédie des strophes légères où il

évoque les héroïnes du musicien, ou invente un quatrain à mettre sous son portrait : Voici Grétry « légendé » :

*Il parle à l'âme, il enchante les sens,
Il est peintre de la nature
Qui pour sa plus belle parure
A fait son âme et ses talents.*

Le compositeur liégeois devenu parisien, qui devait revenir deux fois à Liège en des voyages triomphaux, venait souvent à Bruxelles, où Ignace Vitzthumb, qui dirigeait la Monnaie, avait fait un accord avec lui pour avoir le droit de monter ses opéras tout de suite après leur création à Paris. Grétry trouve là plusieurs occasions de retrouver le prince de Ligne en ami et de prendre sa part des plaisirs de Baudour. Tout le monde y connaît sûrement le célèbre quatuor de *Lucile* : « Où peut-on être mieux — Qu'au sein de sa famille ? »

Quant au prince lui-même, le théâtre et la musique l'attirent partout. Il écrit des livrets qui ne sont sûrement pas immortels. Il voit des pièces à Bruxelles, à Paris, à Versailles. Lui qui fera des dizaines de fois la route de Belœil à Paris, il la fait faire à d'autres. On ne connaît pas encore l'expression d'échanges culturels, dont nous sommes prodigues, mais la réalité en est assez brillante en ce temps-là. La mère de Charles-Joseph, la princesse Charles de Ligne, avait déjà aidé une jeune Bruxelloise très douée à devenir, sous le nom de Camargo, une des étoiles de la danse à Paris. Lekain est venu à Bruxelles et à Belœil, sans oublier Beaumarchais et quelques autres, comme Dazincourt qui devait se former ici avant d'entrer à la Comédie française sur la recommandation du prince de Ligne et d'y créer le Figaro du *Mariage*.

Ligne aimait d'ailleurs jouer lui-même la comédie. Il avait pour cela, si l'on en croit plusieurs témoignages, plus de désir que de talent. Mais il aimait aussi rassembler des idées sur l'art de l'acteur, et c'est ainsi que sont nées les *Lettres à Eugénie sur les Spectacles*, qu'il revisera plus tard à Vienne en les appelant alors les *Lettres à Eulalie*. La charmante Eugénie, qui avait épousé Larive, un autre acteur français formé par son père à Bruxelles, était loin...

*
* * *

A parler de tout ceci et de tous ceux-ci, on a l'air d'oublier que le prince avait une vie personnelle, voire familiale. En vérité, on se comporte un peu comme lui... La princesse, née Lichtenstein, n'avait probablement aucun des défauts qui eussent amusé son mari, mais certainement toutes les qualités qui ne l'amusaient pas. Il lui rend dans ses *Mémoires* tous les hommages que peuvent inspirer le sens des convenances et l'absence de passion. Il en ira autrement de ses six enfants, mais la vie de famille n'était sans doute pas dans sa carte du ciel. Son fils Charles meurt en combattant la Révolution en 1792, et la blessure ne cicatrisera jamais tout à fait. Son second fils, Louis, mourra loin de lui, en 1813, après avoir sauvé Belœil, mais sûr de n'y jamais revoir un père qu'il avait peu vu. Ses filles et ses petites-filles seront la vraie présence humaine, pour lui, pendant les vingt ans de Vienne.

*
* * *

Revenons à l'Europe. Donc revenons à ce qui a été à la fois son air respirable et son espace vital. Oui, nous allons le suivre un moment sur toutes les routes, mais il faut dire que toute l'Europe est venue aussi à Belœil. Charles de Lorraine y arrivait en ami pour un mois chaque année. Tous les grands noms de France y ont passé : Condé, Conti, Ségur. L'empereur Joseph II y a discuté avec lui de réformes qu'on n'appelait pas encore le joséphisme. Le comte d'Artois est venu lui aussi en ami, et le duc d'Orléans qu'on n'appelait évidemment pas encore Philippe-Egalité. On a vu à Belœil le prince Henri de Prusse, Christian VII de Danemark, ou encore Gustave III de Suède qui prolongeait une sorte de fête française à Stockholm et à Drottningholm. Il devait d'ailleurs y être assassiné au cours d'une grande soirée, ce qui a donné l'idée du *Bal masqué* de Verdi. C'est l'occasion de dire que dans ce ravissant théâtre suédois de l'ancienne résidence d'été, au bord du lac Mölar, on

a retrouvé intacts les décors que Gluck avait vus lorsqu'il était venu y diriger *Orphée* ! C'est là qu'Ingmar Bergmann a tourné *La Flûte enchantée*, là aussi que j'ai observé un maître de la scénographie contemporaine tout ému d'y voir *Le couronnement de Poppée* et sa douzaine de changements à vue réalisés avec la machinerie du XVIII^e siècle.

Mais on a envie de rêver aussi à une représentation du *Mariage de Figaro* à Belœil, où la bru du prince, Hélène Massalska, jouait Suzanne, M^{me} de Sabran la Comtesse, le chevalier de Boufflers Figaro. Ce théâtre-là n'est plus que dans nos songes...

Toute l'Europe à Belœil, oui. Si c'est là le signe d'un lieu d'accueil exceptionnel, c'est le signe qu'on voyageait alors beaucoup plus que nous ne le pensons aujourd'hui. Montesquieu fait presque le tour de l'Europe ; Voltaire passe de Paris à Londres, de Berlin à Ferney ; Diderot porte sa bibliothèque à Catherine II. Les musiciens sont souvent de grands voyageurs. Bach n'a guère bougé, mais Haendel bougera pour deux. Un savant religieux compositeur, Padre Martini, accueillera à Bologne tour à tour Grétry, Mozart et Jean-Christien Bach.

Donnons une pensée au petit Mozart de sept ans, qui fait des milliers de lieues en chaise de poste pour montrer ses dons d'enfant prodige. Il joue à quelques pas d'ici, au palais de Charles de Lorraine, et son père reçoit une tabatière. La petite histoire est pleine de tabatières qui ne sont même pas des tabatières à musique, mais qui sont plutôt alors la forme courante des honoraires musicaux dans les palais. Les artistes, qui ont des soucis matériels évidents, ne peuvent se permettre le luxe de les collectionner. En général, ils les vendent dès qu'ils ont passé la frontière...

Tout de même, parmi tous ces itinérants, le prince de Ligne est le plus fabuleux voyageur de son temps. On dirait qu'il est affamé de l'Europe : Bruxelles, Belœil, Paris, Londres, Berlin, Dresde, Amsterdam, Vienne, Milan, Belgrade, Varsovie, Saint-Petersbourg. C'est une merveilleuse bougeotte qui le jette à mille rencontres avec des rois ou des soldats, à mille rendez-vous avec des femmes, à mille étapes dans les auberges ou les

châteaux. Il court, arrive, repart, trouve le temps de causer, le temps d'aimer et naturellement aussi le temps d'écrire.

Il n'a pas tout aimé dans ses voyages. L'Italie ne l'a pas enchanté, elle qui devait enchanter Goethe lorsque le père de Werther, las de ses jeunes orages, cherche la lumière de son premier classicisme. Il n'a pas aimé l'Angleterre, même s'il place Shakespeare au plus haut. Il y est allé en 1767. Il la trouve vulgaire et ennemie du raffinement. Nous pouvons d'ailleurs nous en faire une idée en pensant que c'est encore l'Angleterre rougeaude et gaillarde de Fielding, celle qu'un film dru comme *Tom Jones* nous a montrée brillamment. Néanmoins, il saura, plus tard, qu'elle est devenue celle de Sheridan et que l'héroïne de *L'Ecole de la médisance*, Lady Teazle, est la plus exquise petite peste qu'ait donnée le théâtre du XVIII^e siècle qui en a pourtant créé beaucoup. Il a lui-même des mots très fins sur ce peuple dont « les penseurs ne sont souvent que des pensifs », mais il sait aussi que ces pensifs savent être concrets. « Plus de mots en France, observe-t-il, mais des conclusions en Angleterre ».

En général, il décrit les gens plus que les lieux. Jardinier de génie, il n'est pas un paysagiste de la plume. Il est portraitiste — ou reporter. On connaît son étincelante évocation de Spa où l'Europe vient prendre les eaux. Mais une fois au moins il s'abandonnera à la rêverie et à la contemplation. C'est pendant son deuxième séjour en Russie, en 1787, avec le fascinant voyage en Crimée, qui ressemble à une féerie très arrangée mais tout de même irrésistible. Catherine II, Catherine le Grand comme il l'appelle, lui a donné des terres. Le voici en Tartarie, c'est-à-dire en Tauride, où Euripide nous raconte qu'Iphigénie avait apporté la justice. Parthenizza... Il écrit à la marquise de Coigny. Ecoutons-le : « Je comptais élever mon âme, en arrivant en Tauride, par les grandes choses, vraies et fausses, qui s'y sont passées. Elle était prête à se tourner du côté de l'héroïque avec Mithridate, du fabuleux avec Iphigénie, du militaire avec les Romains, du tendre avec les Grecs, du brigandage avec les Tartares, du mercantile avec les Génois. Tous ces genres-là me sont assez familiers. Mais en voici bien un autre, vraiment. Ils ont tous disparu pour les *Mille et une Nuits* ! »

Que pense la marquise de Coigny, destinataire de ses lettres, à laquelle il dit galamment : « Me voici à 1200 lieues de vos charmes, mais toujours près de votre esprit » ? On ne sait trop, mais on imagine que s'il a su plus tard ce qu'était réellement cette femme redoutable, plus proche de la Merteuil de Laclos que de l'innocente amie à qui il croit parler, il aura tremblé d'indignation.

Mais M^{me} de Coigny nous importe beaucoup moins, ici, que les lettres que le prince lui écrit. Tantôt, c'est une image que Cocteau n'aurait pas désavouée. « Quand je vois tout d'un coup s'élever des montagnes qui se promènent, je crois que c'est un rêve ; ce ne sont que des haras de dromadaires qui, lorsqu'ils se mettent sur leurs grandes jambes, font cet effet-là à une certaine distance ».

Puis c'est la confiance d'un certain bonheur qui n'est pas très loin, somme toute, de celui que Jean-Jacques trouvait au bord du lac de Biemme : « J'éprouvai tout d'un coup un de ces charmants anéantissements (certaines éditions portent *annullements*) que j'aime tant lorsque l'esprit se repose tout à fait, lorsque l'on sait à peine qu'on existe. Que fait l'âme alors ? Je n'en sais rien, mais ce qu'il y a de sûr au moins, c'est que son activité est suspendue, et qu'elle a la jouissance et le sentiment de son repos. »

L'Orient le fait rêver, et c'est en revenant de Crimée qu'il participera au siège et à la prise de Belgrade, son plus brillant fait d'armes. Il entre dans la ville écrasée, où l'on sent à la fois « le mort, le brûlé et l'essence de rose ». Les Turcs qui défendaient Belgrade comme un bien du Sultan, cessent aussitôt d'être hostiles. « Dix mille vaincus étaient mêlés avec autant de vainqueurs. La douceur prit la place de la férocité, la pitié de la fureur... »

Est-ce pour cela qu'il marque des réserves sur Chateaubriand ? Le style du merveilleux prosateur l'enchanté souvent, mais il écrit à M^{me} de Staël : « *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* me dégoûte d'y aller : il dit trop de mal des Turcs. » Réjouissons-nous au moins que les dragons de Ligne, revenant au pays en 1792, aient recueilli le père d'*Atala* épuisé, dans la forêt d'Ardennes, lui permettant de devenir Chateaubriand.

Cette existence littéralement zébrée de voyages, Ligne allait paradoxalement la rendre presque immobile. En 1794, il a quitté Belœil en pleurant. Il entre dans ses vingt années viennoises. Alors, il devient l'homme des distances modestes. En Bohême, par exemple, à Carlsbad ou à Toeplitz où il fait des cures ; il y rencontrera Goethe. A Dux, où il retrouve Casanova, rangé désormais, et qui range aussi la bibliothèque du comte Waldstein, dont il a la garde.

Quel étonnant dialogue, par lettres ou par visites, entre ces deux hommes si différents, mais dont la mémoire partage tant de souvenirs ! Casanova écrit au prince : « Je ne m'aperçois d'avoir de l'esprit que lorsque celui d'un autre monde me donne l'élan. Votre esprit, mon Prince, est de cette espèce... » Il lui montre ses propres *Mémoires*, lui dit qu'il pense à les épurer de quelques souvenirs un peu gênants pour certains lecteurs. Ligne lui répond d'une de ces formules qui lui sont si naturelles : « Vous vous êtes si bien trouvé de n'être pas châtré, pourquoi voulez-vous que vos ouvrages le soient ? »

C'est aussi pendant ces années-là qu'il se rend de Toeplitz à Dresde, un jour de juillet 1807, pour voir Napoléon. Non point le rencontrer : c'est au-dessus de ses forces. L'observer. Car s'il ne peut pas l'aimer, il ne peut pas ne pas l'admirer. Plongé dans la foule, derrière un rideau de têtes et d'épaules, il le regarde, il l'écoute. Il le voit dédaigner ou feindre de dédaigner des toiles de Rubens ou du Titien pour s'arrêter devant un tableau de bataille. Il note : « Son coup d'œil était ferme, calme et imposant. Il avait l'air, en montant, de penser à bien des choses importantes... »

S'il bougeait moins, ses lettres partaient pour ses amis et des lettres arrivaient sans cesse à Vienne. Le major Gualtieri, dont le roi de Prusse a fait son ministre au Portugal, lui écrit de Lisbonne : « Votre esprit et votre cœur ont toute la fraîcheur du bel âge et vos vertus sont douces, modestes et communicatives. Vous êtes l'homme de tous les temps... » Comment ne pas penser, devant ces mots, à la lettre qu'Erasmus envoyait à Thomas More et où il l'appelait « un homme de toutes les saisons » ?

Oui, vraiment, cet homme incarnait délicieusement l'Europe de son temps. Il en avait les qualités : finesse, esprit, curiosité,

culture. Il n'en avait pas le cynisme, ni la cruauté. Ni Sade ni Laclos n'eussent été ses amis. Il a souvent tenté de définir sa morale. « N'ayant jamais été libertin, mais curieux d'aventures », dit-il de lui-même. Léger bien sûr, invinciblement pécheur du même péché qui le rend si souvent heureux... Il écrit à une amie, en 1814 : « Je me demande seulement si un jeune homme passant des bras de l'amour à ceux de la mort un jour de bataille, est puni comme Robespierre... », Robespierre, pour lui, ne pouvant être qu'en enfer.

Il faut dire que s'il adore les femmes, sa complaisance infinie ne lui ôte pas sa lucidité. Il parle du cœur qu'on croit avoir gagné parce qu'on a affaire à des êtres qui croient l'avoir donné : « J'ai vu bien des femmes qui croyaient avoir donné le leur et qui l'ont retrouvé à la maison ». Indulgence. Discretion aussi. même si on ne pense pas d'abord à la trouver chez un homme qui écrit des milliers de lettres qu'on cite ou qu'on se passe, et qui en éditera lui-même un grand nombre. Il dit au comte de La Borde : « La postérité est à présent une ouvreuse de lettres. il n'y en a plus de confidentielles. on est en chemise et on paraît en public ». Nous qui vivons à l'époque des tables d'écoute ou des faux plombiers, nous nous demandons ce que le cher prince dirait aujourd'hui, lui qui avouait déjà, pensant au monde bouleversé de sa vieillesse : « Je ne sais à quel siècle j'aurais convenu, mais sûrement point à celui-ci. »

Ceci dit, malgré ce qu'il appelle ses « quarante ans d'indévo-tion », il cite Thérèse d'Avila, il a des pensées pieuses. Non point qu'il se repente, mais il pense à se repentir. Et puis, on cueille au hasard, des phrases qui disent plus : « Votre justice, ô mon Dieu, me fait trembler et votre miséricorde me rassure... » Et ceci, qui est la prière de la douleur : « Je vous offre en expiation de mes crimes, grands et petits, la perte que j'ai faite d'un fils, la moitié de moi-même... »

Cet homme formé par des maîtres et des amis, façonné par une vie brillante, nourri par Versailles et les voyages, cet homme-là réalise quelque chose d'étonnant : le don d'un amateur éblouissant qui pourrait être l'exemple professionnel de l'esprit de son siècle. Ou d'une certaine Europe française qui dépasse la France. Ligne peut écrire à tous les princes dans

une langue dont tous ont fait un véhicule privilégié. Catherine, Frédéric ou Marie-Thérèse en sont les signes vivants parmi des centaines d'autres.

Les diversités demeurent : la Gloriette de Schoenbrunn n'est pas l'ermitage de la margrave de Bayreuth, l'exquis Trianon ne ressemble pas au sublime escalier de Wurzburg, Tsarskoié-Sélo n'est pas Versailles et le théâtre du Parc conçu par Montoyer n'est pas le merveilleux théâtre que Cuvillès, enfant de Soignies, conçoit à Munich. Mais une unité de ton paraît régler, pendant cinquante ans, la communication européenne.

Ligne apprendra l'allemand qui est la langue de l'Empire, mais il ne le maîtrisera jamais vraiment. Il rencontre Goethe, les deux hommes s'admirent pour des raisons différentes, mais Ligne dit qu'il n'a vraiment goûté la finesse d'un roman comme *Les Affinités électives* qu'avec l'aide d'une bonne traduction. Ses lectures sont françaises, avec une préférence pour Montaigne et pour La Fontaine. Ne quittons pourtant pas Goethe sans citer encore une phrase : « Mon âme ira souvent chercher celle de l'immortel auteur de Werther et Werther lui-même à l'ombre des cyprès... »

Ceci dit, nous pouvons aussi bien le considérer comme nôtre et pas seulement parce qu'il est né à Bruxelles. Ou le considérer comme l'homme d'un temps. Il répétera plusieurs fois tous les liens qu'il a connus et qui se sont dénoués. Il dit : « Un peu Français, Belge, détrôné en Empire, grand d'Espagne, gentilhomme polonais, Mourza de la Tauride — et plus rien de tout cela — ». Mais pendant les moments, trop rares à son gré, de sa vie militaire, il conseille à ses soldats de s'interpeller « en français, en flamand, en wallon et en allemand » pour faire croire à l'ennemi que les renforts arrivent de partout...

Et puis, voici le moment où sa vie change. La Révolution française entre aux Pays-Bas où il avait d'abord tenu table ouverte pour les émigrés français. Il dit adieu à Belœil, car il sait qu'il n'y reviendra pas. Au moins n'a-t-il pas vu l'avis qu'on y mettra le 29 novembre 1794 (ou le 9 frimaire an III) : « Défense d'entrer ».

Vingt ans de Vienne commencent. Il est là chez lui, il connaît tout le monde. Il sent quand même tout ce qui va manquer. C'est ainsi qu'il rappelle dans les *Lettres à Eulalie* « le génie du grand Mozart mort trop tôt pour l'honneur et le bonheur de Vienne ». Les princes changent, les victoires et les défaites se bousculent. Il revoit sa vie, puisqu'il n'a plus l'occasion de la vivre comme naguère. Il accumule les volumes, et M^{me} de Staël y fait un tri qui l'aidera à braver le temps. Il donne à la chère dame, autre grande voyageuse, gratitude et amitié, même si jouer la tragédie avec elle dans un salon viennois est une expérience éprouvante.

Que de souvenirs ! Il a tout vu, tout connu. Il a été chez lui à Bruxelles ou à Gand, à Liège ou à Dresde, à Paris ou à Saint-Petersbourg. Il a rencontré Voltaire et Rousseau, Beaumarchais et Chateaubriand, Goethe et Alfieri, M^{me} du Barry et M^{me} de Krudener. Il a joué au billard avec Louis XVI et aux soldats de plomb avec l'Aiglon. Un film dont le métrage est sans limite se déroule en lui...

Et soudain !

Cette Europe heureuse, puis défaite, il vit assez longtemps pour espérer qu'elle va se refaire. Napoléon est à l'île d'Elbe, Marie-Louise est à Schoenbrunn, Louis XVIII est à Paris. Certes, le nouveau roi de France, sexagénaire alourdi, n'est plus le comte de Provence des beaux jours de Versailles, mais Ligne peut penser que les fils du temps déchiré se renouent.

L'exilé fidèle mesure tout son âge et le tourbillon de cette ville devenue un peu folle. Il écrit amicalement au duc de Wurtemberg : « Comment osez-vous parler d'âge à un plus ancien ? Si vous voulez, vous n'en aurez pas... » On pense à cette autre phrase de lui sur lui-même : « Il ne tient qu'à moi d'être vieux. J'ai de quoi. Mais j'ai dit : je ne le suis pas, et cela me réussit ». Dans sa lettre au duc, il ajoute : « Quelle cohue, chaos et cahin-caha que l'Europe dans ce Congrès où tout le monde arrive sans pouvoir se loger ! »

Cette Europe rameutée à Vienne est pleine de princes en quête de gloire, de diplomates en quête de succès et de jolies femmes en quête d'aventures, mais le plus souvent, elle sait au moins qu'il faut aller saluer dans sa maison du Bastion un

vieux gentilhomme qui ressemble au gardien du trésor dans une histoire en forme de conte. Le roi de Prusse et le tsar lui rendent visite. Alexandre I^{er}, qui a fait de la Russie tour à tour l'alliée puis l'ennemie déterminante de Napoléon, est encore l'homme charmeur qui, à 37 ans, séduit Vienne et Paris avant d'abandonner le trône, de se faire pèlerin et de mourir six ans plus tard avec assez de mystère pour alimenter des légendes.

Un homme va jouer un rôle capital dans le Congrès. Talleyrand peut enfin revoir, sans arrière-pensées cette fois, et sans risque de rebuffade, le prince qu'il a connu à Versailles et qui a moins bougé que lui, car pendant les vingt ans où Ligne s'ancrait à Vienne, Talleyrand passait par tous les états et servait tous les régimes avec une telle habileté qu'on a l'impression que durant chacun d'eux, il pensait déjà secrètement au suivant...

Le prince de Ligne est-il dupe de cette bouffée d'autrefois qui ressemble à un songe ? Lui qui prétendait se défier de la mémoire « car elle n'est souvent qu'une machine à regrets », pense-t-il qu'elle lui rend ce qu'il avait cru aboli ? Pour ceux qui vont refaire ici la carte du monde, il est en tout cas, lui, une mémoire irremplaçable.

Toutefois, il reste assez lucide pour ne pas confondre un passé envolé avec ce qui ressemble à un jeu de construction. Il sait tous ceux qu'on ne lui rendra pas, à commencer par son fils Charles. Il sait aussi que Vienne est alors une manière de grand spectacle. Il sait même qu'à son âge et dans sa fragilité, il pourrait ajouter soudain, malgré lui, un élément imprévu au spectacle. Et c'est bien ce qu'arrive le 13 décembre 1814 quand il murmure à son médecin : « Puttemans, je vais mourir... », et le 15, le surlendemain, quand toute l'Europe salue ses funérailles. Le corps part pour l'église des Ecosais où vient parfois son voisin Beethoven complètement sourd et qui ne peut plus converser sans cahier qu'avec Dieu, cette église où, cinq ans plus tôt, on avait chanté pour la mort de Haydn le *Requiem* de Mozart. Puis le cortège repart pour le Kahlenberg, où cette fois son chien, son âne et son mouton l'attendront en vain.

Arrêtons-nous sur une dernière image de l'Europe et du temps. En 1814, il est encore un peu tôt pour le Romantisme

en France, après les grands feux précurseurs de M^{me} de Staël et de Chateaubriand. Mais Chamisso va faire rêver autour de Peter Schlemihl qui a perdu son ombre et Byron va faire rêver autour d'un Corsaire qui court avec entrain vers les catastrophes lyriques. Salieri est toujours à Vienne où, après avoir nui à Mozart, il a été le professeur de Schubert et de Beethoven.

Arrêtons-nous surtout, voulez-vous, à une autre coïncidence où l'on observe le temps qui s'arrête et le temps qui repart. Au moment où Ligne meurt, vit dans le faubourg viennois de Lichtental un petit apprenti-instituteur de dix-sept ans, qui sort à peine d'une école normale incertaine, mais qui écrit de la musique. En novembre, dans un élan extraordinaire, il a composé un lied sur un poème de Goethe :

*Le repos me fuit,
Mon cœur est malade,
Et le monde entier
Se voile de deuil...*

Le musicien de dix-sept ans, qui assure, sans le savoir, le relais viennois du génie pour l'avenir, s'appelle Franz Schubert et *Marguerite au rouet* est son premier chef-d'œuvre. Le prince de Ligne avait écrit un jour : « La vie est un rondeau. Elle finit à peu près comme elle a commencé... » Il ne nous en voudrait pas d'avoir l'air de le démentir en évoquant la vie de l'esprit, le souffle créateur qui repartent sans cesse au contraire, et donc en évoquant le fragile petit jeune homme qui trouve le génie au moment où, à quelques pas, s'éteint ce merveilleux vieillard qui a sauvé le souvenir du monde. Le rouet magique de Marguerite prend le relais du rondeau du prince. C'est cela aussi, l'Europe qui l'entourait...

La Correspondance de Stéphane Mallarmé Principes et problèmes d'une première édition

Communication de M. Lloyd James AUSTIN
à la séance mensuelle du 14 septembre 1985

Je dois d'abord m'excuser de vous avoir fait attendre si longtemps cette communication. C'est le travail sur la *Correspondance* de Stéphane Mallarmé qui m'a tenu éloigné de vous ; c'est ce travail, maintenant achevé (si ce mot a un sens quand il s'agit d'une édition de lettres) qui me ramène, pour vous en rendre compte. Je m'excuse aussi d'avance de l'abus du moi haïssable, inévitable dans un récit de genèse.

Si un jeune érudit venait me consulter sur le projet d'éditer une correspondance générale, mon conseil serait bref et péremptoire : « Renoncez-y ! » (J'ai bien dit une correspondance « générale » : les correspondances-dialogues sont une autre affaire). Si mon néophyte avait la perversité de persister, je lui définirais les *desiderata* d'une telle entreprise. Les questions que je lui poserais seraient les suivantes :

1. Etes-vous millionnaire ? Sinon, alors,
2. Avez-vous un millionnaire à votre disposition ?
3. Pouvez-vous consacrer à cette seule tâche un temps presque illimité ?
4. Possédez-vous le don de l'ubiquité ?
5. Savez-vous plaire et persuader, quand il s'agit d'avoir accès à des lettres autographes ?

6. Avez-vous de bons yeux, qui vous permettent :

- a) de lire une main claire et lisible correctement, sans erreurs, sans omissions, sans changements (chose surprenante, c'est là un don rarissime : certaines éditions profondément savantes et justement célèbres sont déparées par le manque de cette aptitude en apparence facile) ?
- b) de déchiffrer l'indéchiffrable, soit du fait d'une graphie dans laquelle chaque trait semble le même, ou d'une encre ou d'un crayon qui a pâli, ou au contraire d'une encre qui a traversé le papier (l'auteur ayant naturellement écrit des deux côtés), surchargeant même parfois la page suivante, enfin d'un papier exposé à l'humidité, de sorte que les lignes des deux côtés se fondent en un brouillard indéterminé ?

7. Avez-vous un appétit sans bornes pour des détails insignifiants, et êtes-vous prêt à passer de longues heures à les dépister ?

8. Avez-vous une passion perverse pour la mauvaise prose et pour des vers pires (vous aurez à lire bien des pages des deux) ?

9. Savez-vous obtenir du personnel de la Bibliothèque nationale à Paris de ne pas faire la grève le jour (peut-être le seul) où vous devez faire une recherche indispensable ; de ne pas refuser arbitrairement de communiquer tous les livres portant une certaine cote (celle justement du livre qui vous est indispensable) ; de ne pas déclarer d'une manière habituelle que les livres que vous demandez sont ou bien : a) communiqués ; b) à la reliure (pour de longues années) ; c) hors d'usage (jusqu'à 30 % des livres (certes souvent mauvais) que je voulais consulter se sont désintégrés à la BN, non par un constant usage, mais à cause du papier chimique et autophage dont ils sont faits ou d'autres défauts de fabrication) ; ou enfin d) (réplique imparable) « Rien en place » (parfois avec le détail consolant d'une précision érudite : « Signalé manquant le 13 juillet 1917 ») ?

10. Et voici peut-être le point capital, pour une correspondance du XIX^e siècle. Savez-vous opérer les machines à lire les microfilms à la Bibliothèque nationale ? Pour comprendre cette question, il faut remonter en arrière. Quand j'ai commencé à

travailler sur la *Correspondance* de Mallarmé, il y a plus d'un quart de siècle, les grands quotidiens de Paris, de la province et, jusqu'à un certain point, de l'étranger, étaient disponibles dans la Salle des Périodiques, ou Salle Ovale, soit immédiatement, soit un ou deux jours plus tard, apportés du dépôt de Versailles. On vous disposait, sur de magnifiques lutrins, *Le Figaro*, *L'Echo de Paris*, *Le Journal*, *Le Temps*, etc. On pouvait feuilleter à loisir, cherchant et trouvant sans mal les références précises, tombant, par d'heureux hasards, sur des détails imprévus concernant la correspondance (ou sur mille renseignements précieux ou piquants qui n'y avaient aucun rapport, touchant la grande ou la petite histoire, ou la chronique scandaleuse). Mais l'usure entraînée par la multiplication des lecteurs, et accélérée par la fragilité d'un papier peu résistant, a fini, vous le savez, par dicter aux conservateurs des mesures draconiennes. Tous les grands quotidiens ont été retirés l'un après l'autre de l'usage, et confiés aux photographes pour qu'ils établissent des microfilms. Pendant de longs mois, ou même des années, il devint impossible de consulter, sous aucune forme, telle année d'un journal. Puis progressivement, les microfilms sont devenus disponibles. Pour être juste, je dois reconnaître qu'aujourd'hui le chercheur dispose de machines Bell et Howell qui marchent très convenablement, permettant de retrouver des références précises et, jusqu'à un certain point, sinon de feuilleter, du moins de parcourir les pages à une vitesse réduite, pour pouvoir saisir au vol tel ou tel détail.

Mais une grande partie de mon travail a été fait en essayant de maîtriser les déplorables machines qui ont inauguré l'ère du microfilm. D'où le sens de ma question. Nous sommes nombreux à avoir été les héros chaplinesques de mainte séquence de cinéma comique, où toutes nos tentatives pour stabiliser le microfilm au cadre désiré aboutissaient à un échec humiliant. On connaissait des moments d'exaltation euphorique lorsque, à la moindre pression sur la manivelle (comme le manche à balai d'un avion), le film parcourait à une vitesse vertigineuse les jours, les mois et les années. En ralentissant, vous constatiez que vous aviez dépassé de beaucoup le but. Vous renversiez la vapeur, et vous dépassiez dans l'autre sens. Quand, par une

combinaison de tact, d'adresse, de ruse et d'enjôlement, vous approchiez finalement du but, le film se calait, et refusait obstinément de bouger — jusqu'au moment où il démarrait subitement de nouveau et filait irrésistiblement en avant et où vous étiez obligé de tout recommencer. Par une ultime ironie, quand vous parveniez enfin à lire la page, vous trouviez peut-être que la référence initiale était fausse... Dans ces conditions, évidemment, il était pratiquement impossible de dépouiller un journal, page par page. Heureusement, cette époque est maintenant révolue. Mais pendant des années, j'ai été obligé de chercher dans d'autres bibliothèques, à Paris ou ailleurs (la Bibliothèque Albert I^{er} m'a été pour cela d'un grand secours) les principaux quotidiens de Paris.

Mes questions posées à mon néophyte hypothétique m'ont déjà amené insidieusement à évoquer le travail même d'éditer une correspondance. Il y a bien d'autres problèmes analogues ou différents que j'évoquerai tout à l'heure. Tous résultent de l'expérience acquise au cours des vingt-six ans écoulés depuis le commencement de l'entreprise enfin achevée (si une toile de Pénélope peut l'être jamais). Il est évident, d'après la nature de ces questions, que si l'on me les avait posées au départ, ou si je me les étais posées à moi-même, je n'aurais jamais commencé. Une explication s'impose, et une réponse à la question qui a dû se formuler dans votre esprit : « Que diable allait-il faire dans cette galère ? » Ayant d'ailleurs de sérieux doutes sur le statut de correspondances en général, et sur celle de Mallarmé en particulier, comment ai-je été entraîné à assumer cette tâche ?

Réponse : par accident. Il ne me serait jamais venu à l'esprit de concevoir l'idée de préparer la première édition d'une correspondance générale : je n'étais ni millionnaire, ni maître de tout mon temps, ni doué d'ubiquité, etc. Comme tous les fervents de Mallarmé, j'avais lu avec avidité et avec reconnaissance les nombreux livres dans lesquels Henri Mondor avait publié un grand trésor de documents puisés dans sa célèbre collection de lettres et de manuscrits de Mallarmé, collection constituée par trente ou quarante années de recherches et d'acquisitions. L'homme Mallarmé était pratiquement inconnu

(sauf à ses amis et disciples survivants), lorsque Mondor publia sa monumentale *Vie de Mallarmé*, qu'il compléta par une vingtaine d'autres volumes consacrés au poète, tous enrichis par de nombreux inédits, surtout le volume des *Œuvres complètes* de la Bibliothèque de la Pléiade. Tous ces livres contenaient des passages tirés des lettres de Mallarmé ; un petit volume, intitulé *Propos sur la Poésie*, consistait entièrement en extraits de lettres. Mondor publiait très rarement le texte intégral d'un document ; il y avait toujours des omissions, dont il était impossible de déterminer l'étendue et la portée. Il y avait, parmi les érudits qui s'occupaient de Mallarmé, un sentiment largement répandu que des faits peut-être importants auraient été réservés, qu'une sorte de censure aurait été appliquée. Ce sentiment, je peux maintenant l'affirmer avec une certitude absolue, était entièrement sans justification. En fait, à mesure que j'avais accès à tous les documents, il me devint clair que la méthode sélective de Mondor, loin de cacher quoi que ce soit, était un moyen admirablement économique de rendre rapidement disponible l'étendue la plus vaste possible de pièces pertinentes. Henri Mondor n'avait eu aucune initiation aux techniques de l'érudition littéraire ; il y a de nombreuses imperfections mineures (et, quelques-unes, majeures), dans sa présentation de ses documents. Mais il discernait, avec un flair presque infaillible, le détail significatif ou les passages-clé de documents longs ou brefs ; ses omissions des phrases initiales ou finales de lettres, ou de détails oiseux, lui rendaient possible de charger ses écrits de passages significatifs. D'emblée, ses travaux devinrent une mine de renseignements pour d'autres chercheurs, dont quelques-uns ont montré leur reconnaissance, surtout après sa mort, en soulignant sévèrement ses insuffisances, et en dénigrant son immense apport.

Henri Mondor lui-même avait conscience de son manque de formation en matière de méthode érudite. Il avait l'habitude de chercher des collaborateurs qui possédaient cette compétence. Il fit appel à Georges Jean-Aubry pour l'aider dans la préparation de la *Vie de Mallarmé* et des *Œuvres complètes* de la Pléiade. Les recherches, inspirées pour la plupart par le massif apport de Mondor, et qui, au cours des trente à quarante der-

nières années, ont ajouté beaucoup de nouveaux documents et clarifié beaucoup de points, font que ces deux ouvrages, restés indispensables, ont maintenant besoin d'une révision fondamentale. Pris ensemble, ils ont néanmoins marqué à leur date un tournant dans les études mallarméennes.

Les nombreux extraits de documents qu'ils contenaient, et le soupçon mal fondé auquel j'ai fait allusion, concernant une censure ou des suppressions abusives, ont donné lieu, dans les années quarante et cinquante, à des clameurs grandissantes, réclamant la publication intégrale de ces textes, et surtout de la correspondance « complète ». On aurait pu satisfaire en partie à cette demande en publiant simplement la collection Mondor dans son ensemble. Toute riche qu'elle fût, elle contenait, inévitablement, une partie seulement des lettres existantes de Mallarmé — le plus grand ensemble, certes, mais représentant toutefois moins de la moitié de celles actuellement retrouvées. (Je reviendrai sur ce point). Mondor avait acquis, non seulement des autographes, mais aussi des copies de lettres dont d'autres collectionneurs possédaient les autographes. Il avait aussi à sa disposition les archives de Mallarmé conservées à Valvins : il donnait volontiers l'impression qu'elles faisaient aussi partie de sa collection. En réalité, elles appartenaient à la seconde femme du gendre de Mallarmé, le Dr Edmond Bonniot. Mondor a effectivement acheté à Madame Bonniot un certain nombre de lettres importantes. La majeure partie de cette collection resta à Valvins. Elle comprenait non seulement plusieurs milliers de lettres adressées à Mallarmé par divers correspondants, mais aussi des centaines de lettres échangées entre Mallarmé, sa femme et sa fille, et d'autres membres de sa famille, ainsi que beaucoup de brouillons ou « minutes » de lettres (avec parfois des variantes par rapport à la version reçue par le destinataire). Plus de deux mille lettres de Mallarmé, toutefois, restaient à retrouver dans des bibliothèques de France et d'autres pays, dans des collections privées, et chez des marchands d'autographes, à temps pour figurer dans les onze volumes de la *Correspondance*. Il était en fait prématuré d'entreprendre l'édition d'une correspondance générale aussi tôt que le fit Mondor. C'était une

erreur aussi de décider de la préparer volume par volume. Il aurait peut-être mieux valu publier alors sa collection, et la plus grande partie de la collection de Valvins, idéalement sous forme de fac-similé, pour que les érudits puissent les étudier ; ou bien recueillir patiemment, pendant une vingtaine d'années, les très nombreux documents qui étaient inconnus à Mondor lorsqu'il commença de préparer la *Correspondance*, et ne commencer à publier l'ensemble qu'à l'époque présente.

Henri Mondor en décida autrement, en réalité à contre-cœur. Non sans inquiétude, il se résigna à céder à la demande. Il s'assura la collaboration d'un des maîtres de la critique contemporaine, j'ai nommé Jean-Pierre Richard, avec qui il prépara et publia le tome premier. Ce tome contient, on le sait, une haute proportion des lettres significatives et révélatrices de Mallarmé, celles, magnifiques et mémorables, adressées à Cazalis, à Lefébure, à Aubanel et à d'autres, dans lesquelles le jeune poète discutait ses pensées les plus intimes et divulga son rêve du *Grand Œuvre*, du Livre qui devait être l'aboutissement de tous les livres. Les tomes suivants ne contiennent que rarement de telles révélations ; la plus importante sera la lettre autobiographique à Verlaine de novembre 1885. Mais les lettres de la maturité de Mallarmé ont une autre valeur, un autre intérêt, dans leur concision de plus en plus élégante, de plus en plus dense, comme l'expression d'un équilibre supérieur qui, surmontant les crises d'une adolescence prolongée, permettait à Mallarmé, comme à Montaigne, de « jouyr loyalement de son estre ».

Cependant le retentissement du premier volume, publié en 1959, fut considérable ; la critique, et le public lettré (qui existait encore à cette date), accueillirent avec enthousiasme ces lettres émouvantes. Mais les imperfections de la méthode de Mondor étaient encore plus apparentes ici qu'ailleurs ; car la publication d'une correspondance souève des problèmes épi-neux qui affectent moins certains autres textes. Dans ce volume, de nombreuses datations étaient douteuses ou manifestement erronées ; trop de lettres n'existaient que sous la forme de copies incorrectes ; même lorsque les autographes existaient, Mondor ne s'en était pas servi pour établir d'emblée

un texte sûr, mais seulement pour une vérification tardive sur épreuves. Les commentaires étaient souvent hors de propos ou oiseux ; des documents publiés ailleurs y étaient répétés intégralement, alors que certains autres, inédits, y étaient tronqués ; des éloges de Mallarmé qui ne se rattachaient à rien dans les lettres y étaient cités longuement, alors que des allusions ou des problèmes qui appelaient impérieusement des précisions étaient ignorés. Jean-Pierre Richard, à qui nous sommes redevables de certaines notes particulièrement précises et pertinentes qui se trouvent dans ce premier volume, m'a dit qu'il n'avait jamais eu entre les mains les autographes des lettres : Mondor lui en faisait la lecture à haute voix tandis que Jean-Pierre Richard corrigeait les épreuves !

Après la publication en mai 1959 de ce premier volume de la *Correspondance*, Jean-Pierre Richard se retira de l'entreprise, voulant se consacrer à sa thèse monumentale. *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, qui parut en 1961. En septembre 1959, Henri Mondor m'invita à collaborer avec lui pour les volumes de la *Correspondance* qui restaient à publier. J'avais déjà collaboré avec lui dans l'édition en fac-similé du poème de Paul Valéry, *Le Cimetière marin*, sans l'avoir encore rencontré en personne. Je fis sa connaissance peu après, lorsqu'il me montra très généreusement le manuscrit, qu'il venait d'acquérir, d'une version inconnue de la « Prose pour des Esseintes » de Mallarmé, en m'invitant à y consacrer un article qui ferait suite à une étude sur ce poème et sur ses commentateurs que je venais de publier dans *La Revue d'histoire Littéraire de la France*. Depuis lors, je le voyais régulièrement, et nous étions devenus amis, bien que j'eusse publié un autre article sur « Les Années d'apprentissage de Stéphane Mallarmé », article qui comportait quelques rectifications majeures à ce qu'il avait affirmé dans son livre *Mallarmé lycéen*. Nous avons continué à échanger livres et articles et à rester en rapports épistolaires et personnels ; j'en étais venu à admirer de plus en plus la profondeur et l'étendue de ses connaissances littéraires, et ses dons exceptionnels pour la conversation. (Il avait gardé son accent auvergnat, avec ses *r* roulés du bout de la langue).

Tout en ayant des réserves sur la publication de correspondances en général, je trouvai impossible de refuser cette invitation. Après tout, mon rôle était alors censé être secondaire. Mondor devait fournir les documents ; je devais apporter les annotations littéraires. Comme le tome deux, qui d'après le plan de Mondor devait couvrir les années 1871 à 1887, comprenait un nombre de correspondants anglais (Swinburne, O'Shaughnessy, John Payne, J. H. Ingram) et américains, associés avec Edgar Poe, il semblait utile, sinon indispensable, de s'associer un collaborateur de langue anglaise qui saurait aussi le français. Mondor me confia d'emblée les copies dactylographiées (non les autographes) de toutes les lettres de Mallarmé dont il possédait le texte. Il estimait alors que l'édition serait complète en quatre volumes, y compris le premier. Il me remit donc trois grands dossiers de lettres datées, allant de 1871 à 1898, l'année de la mort de Mallarmé, ainsi qu'un quatrième dossier contenant un très grand nombre de lettres sans date, dactylographiées comme les autres. Il ajouta, pour que je les étudie et que je les enregistre, dix cahiers contenant des transcriptions manuscrites de toutes les lettres originales de Mallarmé existant dans sa collection, et de nombreuses copies qu'il avait faites ou fait faire, de lettres dont il ne possédait pas les autographes. Ces transcriptions avaient été faites par des mains variées ; elles étaient parfois peu sûres : c'est d'après ces copies que les dactylographies avaient été faites, doublant ainsi le risque d'erreur. Ces cahiers contenaient moins de lettres que les dossiers dactylographiés, qui avaient bénéficié d'apports plus récents : les cahiers manuscrits comptaient 1180 lettres environ, y compris celles qui venaient d'être publiées dans le tome premier (194, datées d'entre 1863 et 1871). Ils comprenaient aussi environ 130 lettres ou billets de Mallarmé à Méry Laurent, que Mondor avait l'intention de publier mais qui, sauf certaines exceptions, furent retirées du dossier après sa mort et scellées avec interdiction de les communiquer avant l'an deux mille, par l'héritière littéraire de Mondor, le Dr Jurain. Mesure inefficace ; Mondor lui-même avait publié les lettres les plus significatives de sa collection, et j'ai trouvé chez d'autres collectionneurs un nombre équivalent de lettres à Méry Laurent.

En assumant (bientôt seul) la responsabilité de continuer et de compléter l'édition, j'ai posé peu à peu les principes (d'ailleurs évidents pour la plupart) qui devaient présider au travail, et qui n'avaient guère été suivis dans le tome premier. Il fallait :

— Préciser clairement la source des textes, autographes, copies ou imprimés ;

— Etablir le texte avec le maximum de rigueur et de fidélité, avec un soin particulier pour la ponctuation, capitale pour la compréhension de Mallarmé ;

— Indiquer, par un système de sigles et d'abréviations, les provenances et, quand il y avait lieu, les publications antérieures, ainsi que les principales sources secondaires ; une liste cumulative des abréviations devait précéder chaque volume ;

— Dater les lettres avec précision, en indiquant clairement, par des crochets, la part des conjectures ;

— Mettre en tête l'adresse d'où partait chaque lettre, en complétant les détails souvent absents ou incomplets, usant ici encore de crochets pour les données ajoutées ;

— Quand l'enveloppe avait été conservée, donner la suscription complète (nom et adresse du destinataire) et les cachets postaux de départ et d'arrivée ;

— Identifier le destinataire, surtout, comme il était souvent le cas, lorsque son nom ne figurait pas dans la lettre, et que l'enveloppe n'avait pas été conservée. (Même conservée, une enveloppe peut d'ailleurs être trompeuse ; les manipulations maladroites — ou parfois malhonnêtes — peuvent aboutir à l'insertion dans une enveloppe d'une lettre qui ne lui appartient pas, soit parce qu'elle s'adressait à une autre personne, soit qu'elle était d'une date différente) ;

— Une fois le destinataire identifié, établir une notice concise et pertinente, sur sa carrière, ses écrits, et, surtout, ses relations avec Mallarmé ; un réseau serré de renvois devait permettre de se reporter à cette notice initiale, placée en note à la première lettre adressée au destinataire, quand celui-ci revenait dans un même volume ou dans un volume ultérieur ;

— Insérer les réponses des destinataires, systématiquement et intégralement, lorsqu'elles étaient inédites, comme c'était le cas pour la grande majorité, ou les résumer méthodiquement,

avec références aux sources, quand elles avaient déjà été publiées ailleurs ;

— Annoter avec précision et avec pertinence les lettres, en identifiant les ouvrages mentionnés, avec les détails essentiels (annonces de la *Bibliographie de la France*, dates d'achèvement d'imprimerie, dédicaces manuscrites ou imprimées), en expliquant les allusions, souvent énigmatiques — et en avouant son ignorance quand il y avait lieu ;

— Fournir à la fin de chaque volume une table alphabétique des destinataires, avec les numéros des lettres adressées à chacun ;

— Donner également une liste des ouvrages envoyés à Mallarmé, avec des renvois à ses lettres de remerciement ;

— Ajouter des appendices contenant les éléments trop volumineux pour figurer dans les notes en bas de page, avec renvois réciproques ;

— Publier dans des *Suppléments* les lettres retrouvées trop tard pour être insérées à leur place chronologique dans les volumes précédents ;

— Compléter et corriger les données des notes par des *Errata et Addenda*, nourris par les remarques de lecteurs et de collègues attentifs et généreux aussi bien que par l'autocritique ; suppléments et compléments constituent ainsi comme une seconde édition encadrée dans la première ;

— Etablir enfin un Index général couvrant la série tout entière, où seraient relevés, distingués par la typographie, les noms propres, les noms de lieu, les titres d'ouvrages, et des données diverses.

Aucun de ces principes n'avait été suivi méthodiquement dans le tome premier. Ils ont été appliqués progressivement, et avec une rigueur toujours accrue du tome deux jusqu'à la fin.

Une fois associé à l'entreprise, je me suis mis à travailler sur le dossier des lettres non datées (adressées parfois à des destinataires inconnus). Au cours des 26 ans que j'ai consacrés à l'édition, ce dossier, qui contenait 350 lettres environ, s'est réduit à peu de chose. Dans les suppléments publiés à la fin du tome XI et dernier, il ne reste que 4 lettres dont je n'ai pu

préciser ni le destinataire ni la date, et 14 lettres non datables mais dont les destinataires ont été identifiés ; dans ce nombre, il y en a plusieurs qui n'étaient pas dans le dossier initial. Ces problèmes de datation et d'identification des destinataires mettent au défi l'intelligence et le flair du chercheur ; il est surprenant de constater combien de fois les documents les plus déroutants en apparence finissent par céder leurs secrets. Des critères matériels, cela va de soi, sont souvent indicatifs, sinon décisifs : le papier, le graphisme, l'adresse des cartes de visite, modifiée par Mallarmé selon la prolongation progressive de ses villégiatures à Valvins après sa retraite, ou la couleur des cartes-correspondance aux bords arrondis qu'il utilisait de plus en plus dans ses dernières années. En général, c'est le critère interne, la teneur des lettres, qui est décisif : les allusions à des livres, à des pièces de théâtre, à des faits historiques, ou à des lettres datées reçues par Mallarmé.

La recherche de documents nouveaux commença immédiatement aussi. Quelques chiffres (difficiles à établir avec une précision absolue, pour diverses raisons) peuvent en indiquer les fruits. Les onze volumes de la *Correspondance* contiennent 3380 lettres. Le dossier Mondor contenait, en chiffre rond, 1200 lettres. J'ai pu donc presque tripler le nombre qui existait au début de l'entreprise. Il faut dire que parmi les quelque 2000 lettres ajoutées au fonds primitif figurent environ 450 « fantômes », à savoir des lettres qui n'ont pas été retrouvées, mais dont l'existence est attestée par les réponses ou par des allusions dans d'autres lettres de Mallarmé ou de ses correspondants. A coup sûr, beaucoup de ces fantômes se lèveront et marcheront un jour : ce miracle ne cesse de se produire ; je ne doute pas que bien d'autres ne reprennent corps. On peut alors dire que le nombre original de lettres réelles a été plus que doublé depuis le départ. Le processus continue. Depuis la publication en mars 1985 du tome XI et dernier, une vingtaine de lettres inédites m'ont été communiquées par des collègues et collectionneurs amis¹. J'estime qu'il pourrait y avoir un millier

1. Un premier article de suppléments à la *Correspondance* de Mallarmé paraît dans le numéro de janvier 1986 de *French Studies* (XL, 13-25) ; un second est en préparation.

de lettres et de billets de Mallarmé qui pourraient encore sortir de l'ombre.

Quelques exemples montreront les aubaines qu'on peut avoir, dans la recherche des documents. Il y a quelques années, la BBC consacra un programme de télévision à la Library of Congress à Washington. Dans une séquence, on voyait le grand collectionneur vénérable, Lessing J. Rosenwald, âgé alors de quatre-vingt-dix ans, qui montrait à un groupe de jeunes chercheurs quelques-unes des pièces les plus rares de sa collection, qu'il avait léguée à la Bibliothèque du Congrès tout en gardant le contrôle et la jouissance tant qu'il vivrait. Il distribuait ces manuscrits et ces incunables d'une valeur inestimable, pour que tous puissent les voir et les tenir à la main. Cette générosité était typique de l'homme, comme j'avais pu l'apprécier moi-même une vingtaine d'années plus tôt. Voici comment. Dès que Mondor m'avait associé à l'édition, j'adressai au *Times Literary Supplement* une de ces lettres dans lesquelles on sollicite la communication de documents ou de renseignements, disant que je serais heureux de savoir où se trouveraient des lettres inédites de Mallarmé. Trois jours plus tard je reçus de Philadelphie une lettre signée Lessing J. Rosenwald disant qu'il avait 33 lettres inédites de Mallarmé : m'intéresseraient-elles ? On devine ma réponse. Encore trois jours plus tard m'arriva, par avion, l'exemplaire de la traduction par Mallarmé des *Poèmes d'Edgar Poe*, imprimé spécialement sur grand papier pour l'éditeur belge Edmond Deman et portant son nom ; s'y trouvaient encartées les 33 lettres autographes adressées par Mallarmé à Deman au cours de l'impression du livre. Avec la permission de Mr Rosenwald, je fis photographier les lettres par l'excellent service photographique de la bibliothèque de l'Université de Manchester (où j'enseignais alors). Ce fut là la seule réponse à ma demande publiée dans le *TLS* ; mais quel beau départ ! D'autres collectionneurs ont spontanément mis leurs trésors à ma disposition, tel le regretté Maurice-Pierre Boyé, grâce à qui j'ai pu publier les lettres de Mallarmé à Richard Lesclide, secrétaire de Victor Hugo, et éditeur de la traduction du *Corbeau* d'Edgar Poe, illustrée par Manet. Je citerai tout à l'heure d'autres collectionneurs.

Les descendants des correspondants de Mallarmé ont joué un rôle capital dans l'enrichissement du dossier. M^{me} Agathe Rouart-Valéry, fille du plus illustre des disciples de Mallarmé, m'a communiqué des photocopies de vingt lettres de Mallarmé à Paul Valéry. Le très regretté Denis Rouart, petit-fils du peintre Berthe Morisot, et fils de la filleule de Mallarmé, Julie Manet, me permit de copier sur les autographes les très nombreuses lettres adressées par Mallarmé à sa mère et à sa grand-mère. Le fils du poète André-Ferdinand Herold m'a donné des photocopies des dix-sept lettres adressées par Mallarmé à l'un de ses disciples de prédilection. Le neveu du poète Charles Guérin, M. le comte Henri de Bonnay de Breuil, me fit parvenir des photocopies de toutes les lettres de Mallarmé à son oncle, avant de donner les autographes à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Les descendants des nombreux correspondants belges, disciples fervents de Mallarmé, m'ont été particulièrement généreux, notamment MM. Jean Goffin et Michel Wittcock, qui m'ont envoyé des photocopies des lettres de Mallarmé à Arnold Goffin et à Valère Gille, leurs père et grand-père respectifs. M^{lle} Anne-Romaine Fontainas m'a communiqué l'autographe d'une très belle lettre de Mallarmé à son père, le poète André Fontainas, que Mallarmé tenait en une estime particulière : cette lettre venait heureusement compléter la série qui, grâce à André Fontainas lui-même, faisait déjà partie de la collection Henri Mondor. Le neveu du poète, M. Luc Fontainas, et sa femme M^{me} Adrienne Fontainas, ont énormément enrichi les derniers volumes de la *Correspondance* en me communiquant des lettres inédites de Mallarmé à l'éditeur Deman, et de Deman à Mallarmé ; on attend avec un vif intérêt le catalogue raisonné des publications de Deman que prépare Adrienne Fontainas. J'ai pu compléter la documentation sur les correspondants belges grâce aux Archives et Musée de la Littérature de la Bibliothèque Albert I^{er} à Bruxelles et à son directeur M. Jean Warmoes, notamment pour les lettres de Mallarmé à Verhaeren, à Albert Mockel, à Charles Van Lerberghe, à Max Elskamp, et d'autres. Je dois à mes confrères de l'Académie, MM. Roland Mortier et Joseph Hanse, bien des précisions fort utiles.

Les bibliothèques de France, notamment la Bibliothèque nationale, l'Arsenal, l'Institut, et la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, ne cessent de compléter leurs collections mallarméennes par acquisition, par dons et par legs. Certaines bibliothèques américaines aussi, notamment celle de l'Humanities Research Center, à Austin, Texas, dont le directeur, M. Carlton Lake, a très libéralement fourni des photocopies de sa très riche collection d'autographes mallarméennes ; la bibliothèque de l'Université Princeton ; et le Thomas W. Evans Dental Institute and Library de l'Université de Pennsylvanie, dont le directeur, M. John Whittock, m'a communiqué des photocopies des lettres de Mallarmé au Dr Evans et à Méry Laurent qui y sont conservées. Une année passée à Madison, Wisconsin, à l'Institute for Research in the Humanities, m'a permis, grâce au Professeur William T. Bandy, de profiter des riches ressources d'autres bibliothèques américaines ; ce collègue m'a communiqué surtout des documents concernant les relations entre Mallarmé et les amis américains d'Edgar Poe qu'il avait rassemblés en vue d'un projet personnel, auquel il a eu la grande générosité de renoncer en ma faveur.

Je suis redevable à de nombreux collègues, anglais et autres, travaillant dans le même domaine, d'une aide fort appréciable. Ainsi le Dr Eileen Holt, de l'Université de Swansea, à qui nous devons la découverte d'un sonnet perdu de Mallarmé. « Dans le Jardin », a déniché plusieurs lettres de Mallarmé à William Bonaparte Wyse et à d'autres amis du Félibrige. Deux collègues hollandais, le Dr Harry Prick et le Professeur Léo Van Maris, ont grandement enrichi le dossier des amitiés hollandaises de Mallarmé, notamment en ce qui concerne le mouvement des « Quatre-vingt », et le peintre Philippe Zilcken. Je ne peux mentionner ici, faute de temps, de très nombreux autres collègues et amis dont les noms se trouvent dans les avant-propos aux tomes successifs et qui ont apporté des pierres à l'édifice.

Mais je dois faire une mention spéciale de deux collectionneurs, dont l'apport a été massif. D'abord le poète Armand Godoy, qui avait réuni la plus belle collection, après celle d'Henri Mondor, des manuscrits et des lettres autographes de

Mallarmé. Son fils Jean-Claude m'a très généreusement permis, dans deux séances à la Villa Argentina, à Lausanne, de lever copie de tous les autographes de Mallarmé qu'il possédait, y compris un nombre important de lettres à Méry Laurent. Sa collection (qui comprenait aussi un très riche ensemble d'autographes baudelairiens, et un autre de manuscrits et de lettres de Leconte de Lisle) est maintenant, hélas, en train d'être dispersée. Mais, fort heureusement, bon nombre de ces autographes de Mallarmé ont été acquis par un collectionneur parisien, qui avait déjà réuni un bel ensemble de premières éditions, de manuscrits et de lettres de Mallarmé. Avec une grande libéralité, il m'envoie immédiatement des photocopies de toutes ses nouvelles acquisitions, de lettres connues ou inconnues. Même lorsqu'on possède déjà la transcription d'un texte, il est précieux de pouvoir la contrôler de nouveau avec l'autographe. Lorsqu'on ne connaît une lettre que d'après une transcription, on peut être presque toujours sûr qu'il y aura des erreurs majeures et mineures à corriger. Je dois une reconnaissance particulière à M. André Rodocanachi, qui a notablement enrichi l'édition dans ses dernières étapes, et qui continue à me fournir des inédits qui se placeront dans des suppléments futurs.

Je signale enfin, en ce qui concerne la recherche des documents, que l'abonnement aux catalogues des commissaires-priseurs de l'Hôtel Drouot à Paris et à ceux de Sotheby's et de Christie's à Londres, ainsi que des visites aux marchands d'autographes et le dépouillement systématique de leurs catalogues, aident à tendre largement les filets. L'inflation, et des prix toujours en hausse, tendent à créer un écoulement rapide des autographes, une véritable valse ; certaines lettres se remettent sur le marché à un rythme rapide, à mesure que leurs propriétaires éphémères en trafiquent comme spéculation ou comme placement sûr, ou que la mort entraîne la dispersion des collections.

Je reviens à Henri Mondor et à notre collaboration. Elle ne devait durer que trois ans : il est mort en avril 1962, avant la publication du tome II de la *Correspondance* de Mallarmé. Cependant un travail d'approche avait précédé et accompagné

la préparation de ce volume. Mondor possédait les manuscrits originaux d'une série de brèves notices sur la vie littéraire, artistique et dramatique de Paris, que Mallarmé envoya au poète anglais Arthur O'Shaughnessy au cours de l'hiver 1875 à 1876 pour être traduites et insérées dans l'*Athenaeum* de Londres. Il semblait utile de publier séparément ces documents, au lieu d'en encombrer les notes du tome II de la *Correspondance*. Mondor me pria donc de les éditer, en identifiant les textes anglais publiés et en annotant le texte français original. La petite plaquette, intitulée *Les « Gossips » de Mallarmé*, avec une introduction, des notes, des illustrations de quelques-uns des tableaux commentés par Mallarmé, et des fac-similés de quelques-uns des manuscrits, parut juste après la mort d'Henri Mondor (il avait vu les dernières épreuves, mais n'avait pris aucune part à la rédaction). Heureusement, il m'avait finalement permis de faire photographier la majorité des lettres de Mallarmé (celles qui étaient datées) ; j'avais aussi des photocopies des lettres de Mallarmé qui se trouvaient alors dans la collection Jacques Doucet (incommensurablement enrichie par la suite grâce au legs de la collection Mondor et à l'achat de la collection Bonniot de Valvins). Mondor avait lu et approuvé la dactylographie du tome II de la *Correspondance* que j'avais préparé seul. Mais sa mort fut suivie d'une longue période d'incertitude sur sa succession. J'étais parti pour Madison, Wisconsin, à l'automne de 1962, emportant la dactylographie du tome II, que j'ai pu enrichir grâce à William T. Bandy, comme je l'ai dit tout à l'heure. La succession Mondor fut finalement tirée au clair ; une collègue de son service médical, le Dr Jurain, fut reconnue comme son héritière. Profondément bouleversée par la mort de Mondor, pour qui elle avait une grande vénération, méfiante et xénophobe, elle a retardé jusqu'en 1965 la publication du tome II. Ce ne fut que grâce à l'appui généreux et au soutien sans défaut de notre confrère, le si regretté Jean Pommier, que ce tome a finalement vu le jour, amputé d'ailleurs d'éléments qu'il a fallu restituer plus tard dans des suppléments. Je ne vous infligerai pas le récit détaillé des négociations tripartites où le grand esprit que fut Jean Pommier a su, avec une patience et un tact sans bornes,

sauver l'entreprise du naufrage. C'est pour cela que j'ai dédié à sa mémoire l'ensemble de la *Correspondance*.

A ce point-là, en 1964-1965, cependant, et je crois que l'on me comprendra, j'étais prêt à me retirer purement et simplement de l'entreprise. Je cessai pendant une année tout travail sur la *Correspondance*, et je rédigeai en deux versions, l'une en anglais, l'autre en français, une monographie (restée inédite) sur Mallarmé, faisant suite au volume sur Baudelaire dans une trilogie que j'avais projetée et qui avait été interrompue par le travail sur la *Correspondance*. Cette façon d'agir — ou de ne pas agir — a été efficace. M^{me} Jurain, et la maison Gallimard (en la personne de Robert Gallimard, qui avait secondé les efforts diplomatiques de Jean Pommier), me pressèrent de continuer la *Correspondance* ; j'acceptai de le faire. Mes relations avec M^{me} Jurain s'améliorèrent progressivement. Mais elle fut tuée dans un accident de la route en octobre 1968, juste après l'achèvement du tome III. Je lui avais envoyé les dernières pages de la dactylographie, en lui demandant la permission de la remercier en la nommant dans l'avant-propos ; elle préféra l'anonymat. Sa mort a entraîné d'autres retards ; le tome III ne parut qu'un an plus tard, en novembre 1969. M^{me} Jurain légua la collection Mondor à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, en réservant, je le rappelle, la communication des lettres à Méry Laurent.

Cependant l'examen systématique des documents conservés alors à Valvins, dans la collection Bonniot, m'était devenu possible. Mondor avait eu l'intention de faire avec moi cet examen au début de l'entreprise ; sa maladie et sa mort mirent fin à ce projet. J'étais allé moi-même à Valvins au cours de l'été 1960 ; je n'avais pas alors libre accès aux documents et, par malchance, la plupart des pièces que je voulais consulter (celles des correspondants anglais) avaient disparu des archives, on ne sait ni quand ni comment ; j'étais parti découragé, croyant, bien à tort, qu'il y restait peu de chose.

Mais je retournai à Valvins au cours des étés 1967, 1968 et 1969. Avec toute une équipe de collaborateurs familiaux (ma femme, ma fille, mon fils aîné, photographe professionnel, qui avait photographié la collection Mondor et les documents mal-

larméens de la collection Jacques Doucet), et ma collègue de Cambridge et de la British Academy, le Professeur Alison Fairlie, je pus recenser et enregistrer systématiquement et exhaustivement toutes les lettres échangées par Mallarmé avec sa femme et sa fille et d'autres parents, ainsi que les milliers de lettres adressées à Mallarmé par ses innombrables correspondants. Ce travail constituait un des aspects les plus agréables de l'entreprise. Valvins est un site protégé, et a peu changé depuis l'époque de Mallarmé. Nous dressâmes un inventaire complet des documents, avant de les photographier intégralement, pour assurer des transcriptions fidèles et rendre possible le déchiffrement des textes les plus illisibles. Entre les séances de travail, nous nagions dans la Seine (pas trop polluée alors), comme le faisaient jadis Mallarmé et sa fille. Quelques-uns des tableaux, des meubles, et des objets chéris de Mallarmé étaient alors encore en place, tels que la petite pendule de Saxe et le cabinet de laque qui avait renfermé autrefois les notes en vue du *Grand Œuvre*. La plupart de ses livres anglais avaient été conservés, et quelques-uns de ses livres français, la majorité avec des dédicaces manuscrites de leurs auteurs. (En réalité, Mallarmé avait gardé un grand nombre de ces livres français, mais ils étaient rangés au rez-de-chaussée, et je ne devais y avoir accès que bien plus tard). Parmi les livres anglais, l'un m'a touché très spécialement : une plaquette du poète australien, Christopher J. Brennan, intitulé *Towards the Source*, et reliée spécialement pour Mallarmé par Brennan, avec le monogramme SM sur la couverture. Brennan avait été l'ami de mon maître de Melbourne, le Professeur A. R. Chisholm. On devine mon émotion lorsque ma collaboratrice, le Professeur Fairlie, qui dressait l'inventaire des livres de Mallarmé, me montra cette relique venue des Antipodes témoigner du rayonnement mondial de Mallarmé. Une découverte sensationnelle, celle de la collection réunie par Brennan des premières éditions de Mallarmé, avec deux lettres autographes dont l'une remerciait Brennan de l'envoi de son recueil, fut faite plus tard dans la bibliothèque du collège de St John à Cambridge par un étudiant de recherche qui travaillait sous ma direction sur Mallarmé, John Foulkes ; il publia dans *French Studies* un article détaillant sa trouvaille et illustré de fac-similés.

C'est M^{me} Bonniot qui (avec son petit chien Loustic) nous accueillait chaque année à Valvins ; elle mourut elle-même en automne 1970, après avoir cédé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet la collection telle qu'elle était alors (il y avait eu des dispersions antérieures). Le président Pompidou est intervenu personnellement pour assurer le financement de l'opération. La maison elle-même passait aux nièces du Dr Bonniot, M^{me} Jean Paysant et M^{me} André Stanislas. Grâce à M^{me} Stanislas, j'ai pu compléter, en juillet et en août 1981, toujours avec l'aide du Professeur Alison Fairlie, l'inventaire de la bibliothèque de Mallarmé, dont la plus grande partie, conservée au rez-de-chaussée, ne nous avait pas été accessible lors de nos recherches antérieures. M^{me} Stanislas m'a communiqué aussi d'autres documents retrouvés, notamment près de cent lettres de condoléance adressées à Marie et à Geneviève après la mort de Mallarmé, et que j'ai pu insérer dans le tome X. — La maison de Mallarmé a été prise en charge cette année 1985 par les autorités régionales ; la gestion doit en être assurée par un groupe d'écrivains qui a assumé le titre de « l'Académie Mallarmé ».

Repérer et recueillir les documents n'est, pour le vrai érudit, qu'un point de départ. Le travail essentiel est celui du classement et de l'annotation, d'après des principes tels que ceux que j'ai posés tout à l'heure. La datation, l'identification des destinataires, posent des problèmes épineux et parfois presque insolubles. Il faut passer de longues heures à la recherche de renseignements sur des écrivains mineurs et des événements obscurs. Plus ils sont insignifiants, et plus il est difficile d'identifier, de dépister les êtres, les livres, les journaux, les périodiques, les petits faits vrais. Mais, avec les journaux du passé surtout, lorsqu'on a accès au vrai journal original et jauni et non au microfilm, ce succédané pitoyable, on a l'illusion, presque l'hallucination, de remonter le cours du temps. Et les lettres elles-mêmes constituent un chœur de voix depuis longtemps tues mais qui revivent dans leurs paroles, perpétuées par l'écrit.

Je termine en évoquant les dernières étapes, les dernières vicissitudes de cette longue aventure. Ce n'est qu'à partir du

tome IV que j'ai été entièrement libre de toute ingérence. Ce tome IV parut en automne 1973, en deux volumes, le second contenant des lettres qui appartenaient par leur date aux trois premiers tomes, mais qui étaient devenues disponibles trop tard pour être insérées à leur place chronologique. Je remis le manuscrit du tome V à Gallimard en 1974. Nouveau retard : la France et le monde venaient de subir le choc de la flambée du prix du pétrole, et de l'inflation qui en résultait ; Gallimard jugeait même inutile de solliciter une subvention du Centre National des Lettres. J'en pris mon parti. Je continuai le travail sur les volumes qui restaient, heureux d'ailleurs de pouvoir coordonner l'ensemble, au lieu de procéder pièce à pièce, tome par tome. Je repris le manuscrit du tome V, et m'engageai à présenter, une fois le travail fini, l'ensemble complet à Gallimard, qui saurait alors exactement à quoi il s'engageait de son côté. Il faut dire que Mondor n'avait envisagé que quatre tomes ; moi-même je ne prévoyais d'abord que cinq, puis huit. Finalement, en septembre 1978, les textes et toutes leurs notes des tomes VI à X (qui était censé alors être le dernier) furent achevés ; ils avaient été dactylographiés, en 3000 feuillets, avec une rapidité et une compétence remarquables, par Mrs J. Ashman. Il restait à ajouter les tables chronologiques, les listes de livres reçus par Mallarmé, les tables des destinataires, les tables des matières, et les avant-propos et introductions à chaque volume. Ce dernier travail fut achevé en février 1979, grâce en grande partie à l'aide tout à fait exceptionnelle que j'ai eue de ma secrétaire d'alors à la Faculté de Cambridge, Miss Veronica Freemantle, maintenant Mrs Swindale. (Ses devancières avaient déjà beaucoup contribué à la dactylographie définitive des tomes antérieurs, comme je l'ai signalé dans les différents avant-propos).

Je remis l'ensemble à Gallimard, qui sollicita aussitôt une subvention au Centre National des Lettres. Elle fut accordée pour les tomes V et VI, qui parurent en février et en octobre 1981 respectivement. Il a fallu renouveler cette demande pour tous les volumes qui restaient. Le tome VII parut en avril 1982. Puis nouvel accroc : la fixation des prix par le gouvernement français brisa le rythme commencé ; le

tome VIII ne parut qu'en janvier 1983. Mais ce fut là le dernier retard. Le tome IX parut en septembre 1983 ; le tome X en avril 1984. En principe, ce tome X devait être le dernier. Mais les nouveaux apports qui n'avaient cessé d'affluer (stimulés en partie par la publication des tomes V et suivants) rendaient impossible d'accommoder dans le tome X à la fois les suppléments et l'index général. Il fallait donc préparer un onzième tome, et cela en deux temps, puisque les suppléments et les *Errata et Addenda* devaient être mis en pages pour que l'index puisse en inclure les données.

L'index a été fait manuellement, sur fiches d'abord. Ma femme avait dépouillé les quatre premiers tomes ; j'ai fait moi-même ce travail pour les sept autres, à mesure qu'ils paraissaient ; et j'ai fondu ensemble le tout, réduisant plus de vingt mille fiches en cinq mille environ. Le Professeur Fairlie a revu et vérifié minutieusement l'ensemble. Puis j'ai dactylographié moi-même les quatre cents feuillets qui devaient servir à l'impression, ne pouvant guère imposer ce travail à une secrétaire (dont d'ailleurs je ne disposais plus), étant donné la complexité et le mortel ennui de la tâche. Si j'avais commencé plus tard, j'aurais peut-être fait appel à une machine de traitement de textes. Mais la partie était engagée, et la tâche trop avancée, avant que l'usage de ces machines ne se généralise. Il aurait fallu d'ailleurs un travail très minutieux, pour préparer le texte selon les quatre catégories typographiques employées.

La refonte, la révision et la dactylographie de l'index ont été achevées, par un labeur sans relâche, entre avril et octobre 1984. L'ensemble, épreuves corrigées des suppléments, etc., et le manuscrit de l'index aux onze volumes, a été remis à Gallimard le 31 octobre. Six semaines plus tard, je recevais un jeu d'épreuves non corrigées et, quinze jours après, le jeu corrigé par la correctrice de Gallimard. J'avais cependant, lors d'un séjour à Commugny, près de Coppet, corrigé moi-même le jeu que j'avais ; j'ai eu une aide soutenue et fort appréciable de ma plus jeune collaboratrice, ma petite-fille Yasmin, qui avait dix ans ; ce doit constituer un record. J'ai achevé à Cambridge la dernière révision des épreuves ; je les ai rendues à Gallimard à Paris le 13 février 1985 ; le 14 mars, j'ai fait le

service de presse de ce tome XI et dernier ; le 20 mars, j'ai participé à la séance *Lettres ouvertes*, avec Roger Vrigny et Pierre Oster, à l'ORTF ; le 22 mars, le tome XI parut officiellement, à temps pour figurer au Salon du Livre.

Et voilà l'histoire de la publication de la *Correspondance* de Mallarmé, qui s'étend sur 26 ans. Grâce à l'index, il sera facile d'extraire des matériaux de cette mine ou carrière. Personne n'aura besoin de lire les onze volumes ; tous pourront s'en servir. Comme Mallarmé l'a dit, en termes sybillins :

Impersonnifié, le volume, autant qu'on s'en sépare comme auteur, ne réclame approche de lecteur. Tel, sache, entre les accessoires humains, il a lieu tout seul : fait, étant (*OC*, p. 372).

Il serait pourtant dommage qu'aucun lecteur ne s'en approchât. Car cette correspondance ajoute toute une nouvelle dimension à l'œuvre de Mallarmé. Miroir d'une existence de poète, ces lettres nous mènent de sa jeunesse hantée de rêves grandioses, exprimés avec une magnificence hyperbolique, jusqu'à sa maturité d'une sagesse sereine et souriante, formulée en un style d'une clarté limpide, mais d'une densité de diamant à mille facettes. Miroir d'une existence transparente d'homme, elles révèlent ses profondes affections familiales, et son génie de l'amitié. Miroir d'une époque, elles montrent Mallarmé au centre d'une intense activité littéraire, musicale et artistique. Tous les écrivains qui comptent, maîtres ou débutants, Zola comme Valéry, Huysmans comme Gide. Mirbeau comme Claudel, Verhaeren comme Swinburne ou comme Stefan George, sans compter d'humbles inconnus et oubliés, tous lui adressent leurs livres, romans, poésies, pièces de théâtre, essais de critique ; il répond par des lettres ou des billets, où une extrême générosité et une bienveillance universelle n'excluent pas la lucidité, où tous puisent des encouragements ou des conseils, formulés avec une concision lapidaire, et où se dessine en filigrane comme une poétique idéale. Ami et défenseur de tous les peintres qui comptaient, de Manet, de Monet, de Degas, de Berthe Morisot, de Renoir, de Pissarro, il vit de l'intérieur l'épanouissement de la peinture impressionniste. Ami de musiciens, Augusta Holmès, Ernest Chausson. Emma-

nuel Chabrier, Vincent d'Indy, le groupe de la Schola Cantorum, il assiste aux concerts dominicaux de Lamoureux comme ses vêpres ; fervent de l'orgue et de la musique de Bach et de Haendel comme de celle de Wagner, il aime à mettre en parallèle la Musique et les Lettres. Miroir du décor changeant de son existence, ses lettres reflètent ses différents lieux de séjour ou de passage : Sens, Tournon, Besançon, Avignon ; Londres, dont les brumes l'enchantent ; la Bretagne, Boulogne, Le Portel, Equihen ; Oxford et Cambridge ; Bruxelles, Gand, Anvers, Liège et Bruges ; Honfleur ; Paris ; mais surtout Fontainebleau et Valvins, le fleuve et la forêt, où il aime à s'attarder en automne, jusqu'à la chute de la dernière feuille d'or.

Coopération au développement, la chance du français

Communication de M. Willy BAL
à la séance mensuelle du 14 décembre 1985

Je n'ai pas la prétention de projeter des lumières neuves sur un sujet qui a suscité déjà nombre de débats : développement et langue, spécialement langue française.

Mon propos est très modeste : je voudrais synthétiser quelques idées inspirées principalement par les réflexions et les travaux menés récemment dans le cadre de deux organisations francophones, à l'activité desquels je participe et qui s'intéressent de près au problème : l'Association des Universités partiellement ou entièrement de langue française (AUPELF) et l'Agence de coopération culturelle et technique (A.C.C.T.). Cela, bien entendu, à titre strictement personnel et non en qualité de porte-parole. Mes conclusions n'auront rien d'inédit mais je crois que certaines choses méritent d'être répétées.

Mes réflexions porteront d'abord sur la notion même de *développement*. Le développement doit être pris dans son sens intégral : l'optimum de l'épanouissement humain, la quête du « plus être ». La dimension culturelle est fondamentale.

La notion de culture est à entendre de façon globale et dynamique. On a très longtemps privilégié certains traits culturels, « en général ceux dont le pouvoir symbolique est intense et aisément perceptible. L'identité culturelle s'est donc manifestée surtout par la religion, la langue, les arts [...], les us et coutumes, entre autres le costume, la cuisine, les chants et les danses » (Corbeil¹).

Réductrice, cette conception traditionnelle peut conduire à confiner le culturel dans un ghetto, à le dénaturer en folklore sans impact sur les réalités du monde contemporain.

Il convient d'y substituer un contenu beaucoup plus large, englobant tous les aspects de la vie collective, prenant en compte tous les défis auxquels nos sociétés doivent répondre, toutes les contraintes auxquelles elles sont soumises, surtout à un moment où, aux difficultés socio-économiques de la conjoncture, s'ajoutent les problèmes soulevés par les mutations sociologiques et technologiques, telles que les phénomènes migratoires, le développement de l'informatique, la robotisation, l'emprise planétaire des médias.

Outre qu'elle est globale, une telle conception de la culture est marquée aussi d'un caractère dynamique. La culture ne consiste pas simplement en un patrimoine à sauvegarder et à transmettre, en un héritage du passé, un legs de l'histoire, c'est aussi et surtout une réalité vivante, qui doit constamment s'adapter, se renouveler.

Ainsi, le développement, qui est essentiellement une évolution, fait-il partie intégrante de la culture d'une société.

Il n'y a donc pas lieu de faire de la technologie un domaine distinct de celui de la culture ni de traiter à part une prétendue « culture technologique ». L'innovation technologique est l'un des produits de la culture en même temps qu'elle est une composante de son dynamisme, un facteur de son évolution.

Tout transfert de technologie d'une société à une autre provoque au sein de celle-ci, à plus ou moins long terme, une modification, voire un bouleversement de sa culture. L'installation d'une usine « clé sur porte » dans une société jusqu'alors non industrialisée est de nature à modifier entre autres les relations sociales, la conception du temps, le rythme de vie, le langage, les habitudes de consommation, la santé publique, les mœurs, les croyances, etc.

On peut déjà affirmer qu'à l'heure actuelle, plus aucune société n'échappe totalement à l'interculturalité. La rencontre des cultures (choc, conflit, dialogue...) est maintenant un phénomène universel.

Le problème qui domine les relations entre ce qu'il est convenu d'appeler pudiquement le Nord et le Sud, c'est l'introduction massive d'une civilisation industrielle et des débuts d'une civilisation post-industrielle (basée sur l'électronique) dans un espace largement dominé par une civilisation agricole. Le Tiers-Monde est essentiellement un monde rural, un paysannat.

Or, si les cultures sont égales entre elles en dignité et en droits, le rapport dominant-dominé existe bel et bien sur le plan des produits de la culture. C'est-à-dire des civilisations. Il y a des civilisations plus puissantes que d'autres, des civilisations expansionnistes, dominatrices. C'est précisément le cas de la civilisation industrielle de l'hémisphère Nord, toujours en quête de matières premières ou de débouchés pour ses produits ou encore de main-d'œuvre à bon marché. Un rapport de forces disproportionné peut évidemment conduire à l'étouffement de certaines cultures.

Ne serait-ce pas le rapport de forces auquel sont confrontées actuellement la langue et les cultures des pays d'expression française qui amène les francophones à poser ce problème dans toute son acuité ? Cette prise de conscience se trouve sans doute à l'origine de l'émergence d'un esprit de solidarité entre les cultures qui avaient été à des degrés divers étouffées et celles — les nôtres — qui risquent aujourd'hui de l'être.

En plus bref et en plus brutal, la minorisation qui guette la civilisation française dans le monde rend la francophonie plus attentive aux cultures minorisées qui existent en son sein, cultures qu'elle a parfois contribué elle-même à minoriser.

La civilisation industrielle se mondialise, inexorablement, semble-t-il. Certes le modèle de développement inspiré de l'hémisphère Nord suscite des critiques, surtout de la part de groupes d'intellectuels idéalistes, dits progressistes. Mais, malgré quelques expériences courageuses et intéressantes de modèles alternatifs, il faut bien admettre que cette réaction, jusqu'à présent du moins, est « sans grand succès en ce qui concerne l'invention de solutions de rechange, et sans grande influence sur les politiques réelles poursuivies par les uns et les autres » (Corbeil¹). Les uns et les autres, c'est-à-dire aussi bien les

gouvernements du Nord que la plupart des gouvernements du Sud.

Dans les faits, sinon dans les discours, le développement se manifeste, non sous la forme intégrée que nous posons comme idéale, mais essentiellement comme un projet d'ordre économique, une recherche du « plus avoir » et non du « plus être ».

On ne semble même pas conscient qu'un tel projet puisse avoir des implications culturelles. Que dis-je ? Qu'il a nécessairement des implications culturelles.

Ou si, *a posteriori*, on constate quelques heurts — euphémisme —, on s'en fait assez rapidement une raison en affirmant que tel est le prix à payer par les sociétés moins avancées pour parvenir à s'aligner sur les autres. Les échecs manifestes, parfois sanglants, de cette politique ne paraissent pas non plus infléchir grandement la ligne de conduite générale.

Mais en même temps et sans doute en réaction — consciente ou non, explicite ou non — contre ce modèle unidimensionnel et uniformisateur, se manifeste une volonté d'identité culturelle. Et cela, aussi bien au Nord qu'au Sud. Au Nord, avec l'explosion des régionalismes. Au Sud, avec les politiques dites d'authenticité. Ainsi une situation conflictuelle s'instaure. Poussées à l'extrême, les tendances qui sous-tendent ces deux projets ne peuvent avoir qu'un effet néfaste. D'une part, une modernisation aveugle, brutale, outrancière conduit tout simplement à la déculturation des sociétés minorisées, à l'éthnocide, voire, à la limite, au génocide. D'autre part, une recherche de l'identité culturelle qui se fixe entièrement sur la conservation du patrimoine et ne tient pas compte de la dynamique des cultures, de leur perpétuel mouvement d'adaptation, de l'interculturalité effective conduit à la marginalisation, au dépérissement des sociétés dont on voulait affirmer et défendre l'identité. Politique meurtrière d'un côté, suicidaire de l'autre !

Il est bien évident que le projet d'ordre économique et le projet d'identification culturelle ont des répercussions sur le plan linguistique, répercussions différentes. opposées s'entend.

La civilisation industrielle a favorisé la constitution et la diffusion de langues standards. La civilisation post-industrielle, actuellement en gestation, tend à réduire le nombre des langues

fonctionnant comme instruments de communication des connaissances nouvelles ou comme langues d'accès aux banques de données informatisées. Ainsi que l'écrit Jean-Claude Corbeil, « le rêve d'une seule langue de communication entre initiés hante la culture post-industrielle et l'usage de l'anglais s'impose déjà nettement » (Corbeil ¹).

D'autre part, l'idéal de la reconnaissance des identités pousse à revendiquer le droit pour chacun de lire et d'écrire dans sa langue et le droit pour chacun de vivre ses relations sociales selon sa culture et au moyen d'une langue qui lui corresponde. Cette revendication est légitime : elle découle du droit à l'éducation pour tous « c'est-à-dire l'égalité d'accès à la connaissance et à l'exercice de la responsabilité individuelle », comme l'écrivait Fr. Owono-Nguema, Secrétaire général de l'A.C.C.T. Prise au pied de la lettre, elle ne pourra sans doute jamais être satisfaite complètement. Ce qui n'est pas une raison pour se dispenser d'agir dans ce sens.

Comment accorder ou du moins équilibrer les conséquences d'un fait irréversible : la mondialisation des technologies modernes, et les exigences d'un droit : le respect des cultures et des langues des divers groupes humains ? Comment intégrer le projet économique et le projet dit culturel ?

Si ce problème ne leur est pas propre, on conviendra cependant qu'il se pose avec une particulière acuité dans les pays en voie de développement où la colonisation de jadis a superposé aux langues autochtones des langues étrangères pour l'exercice des fonctions considérées comme supérieures. C'est le cas d'un grand nombre de pays relevant de cet ensemble bigarré qu'il est convenu d'appeler la francophonie.

Voyons à cet égard l'évolution ou plutôt la mutation qui s'est produite dans la politique de l'A.C.C.T., plus précisément dans la détermination de ses objectifs.

Je pense avec les auteurs du rapport du Conseil international de recherche et d'étude en linguistique fondamentale et appliquée (CIRELFA), cité ci-dessous dans la documentation, que deux phases sont à distinguer.

Dans une première période, l'A.C.C.T. a visé à la prise de conscience, à la concrétisation et à l'organisation d'un espace

linguistique : le réseau des pays participant d'une façon ou d'une autre à la francophonie. Cet objectif fut rapidement atteint. C'est en cela que l'A.C.C.T. est un organisme de francophonie.

Dans un second temps, l'A.C.C.T. s'est fixé comme objectif de faire fonctionner ce réseau. Elle s'est attachée à employer les solidarités ainsi tissées entre les pays du domaine linguistique pour favoriser l'émergence d'un espace de coopération ou de développement. *Solidarité par le français pour le développement.*

Si l'identification linguistique était l'objectif chronologiquement premier, la coopération constituait évidemment l'objectif prioritaire, aux termes mêmes de la raison sociale de l'A.C.C.T. La poursuite de cet objectif, à partir des années 1975-1976, a pu susciter des fonctions nouvelles, déterminées par une vue réaliste, objective, de la situation sociolinguistique de la francophonie et par la volonté d'utiliser la langue française à des fins de développement.

Un mot de rappel de la situation sociolinguistique de la francophonie : on sait qu'elle est extrêmement diversifiée. Partout langue de communication internationale, le français y est, selon les pays, langue officielle unique ou conjointe, langue maternelle ou langue seconde, langue véhiculaire dans certaines situations multilingues, etc.

En Afrique noire dite francophone, laissant de côté le Cameroun qui est officiellement bilingue français-anglais, nous constatons que le français y a partout le statut de langue officielle unique, à l'exception du Rwanda, du Burundi et de la Centre-Afrique, où la ou une langue nationale, respectivement le kinyarwanda, le kirundi et le sango, a été érigée en langue officielle parallèlement au français. Mais nous voyons aussi que plusieurs pays parmi lesquels, par exemple, le Zaïre et le Sénégal, reconnaissent un statut de langue nationale, distinct du statut de langue officielle, à certaines des langues autochtones usitées dans les limites de leur territoire.

A considérer maintenant la composition de l'A.C.C.T., nous constatons que celle-ci accueille, outre les Etats officiellement francophones, des Etats dont on pourrait dire qu'ils se trouvent

à la périphérie — linguistiquement parlant — de la francophonie : les uns comme Dominique et Sainte-Lucie, où la majorité de la population a comme langue maternelle un créole à base lexicale française, sans que le français y bénéficie d'un statut quelconque ; les autres, comme la Guinée-Bissau et l'Égypte, où le français, sans qu'il y soit sous quelque forme langue maternelle, jouit d'une position favorisée comme langue étrangère. Ainsi, l'espace de coopération de l'A.C.C.T. par l'utilisation du français déborde-t-il du domaine linguistique de la francophonie, tel qu'il est généralement reconnu. Cet élargissement de l'espace de coopération ne peut que profiter à la promotion du français dans le monde.

Je relève les passages suivants du rapport du CIRELFA déjà cité :

« Langue « utile », permettant la coopération entre pays n'ayant souvent pas d'autre point commun, la langue française devient ainsi progressivement dans les actions de l'Agence, l'outil d'une aide au développement éducatif, culturel et scientifique. Et c'est dans ce cadre qu'il faut situer l'intérêt grandissant pour la coopération linguistique en tant que facteur de développement. On assiste ainsi à ce qui pourrait, à première vue, paraître paradoxal, la langue française comme instrument de coopération devenant l'un des facteurs de la promotion des langues et cultures nationales. [...] Il ne s'agit donc pas, dans cette évolution, d'une perversion des objectifs de départ mais véritablement d'une adaptation de l'Agence et de ses fonctions à des objectifs plus fondamentaux. »

J'ai la conviction que tel est le nouveau rôle dévolu au français. Ce rôle n'a rien de négligeable. On ne doit pas y voir une position de repli, à laquelle on se résignerait, faute de mieux.

La reconnaissance de ce rôle implique une relation de *complémentarité* entre les langues autochtones et le français.

Permettez-moi de vous rappeler que telle était déjà l'orientation qui se dégagait des travaux du Conseil international de la langue française (CILF), réuni à Dakar en mars 1976 pour étudier « les relations entre les langues négro-africaines et la langue française ». Le terme même de complémentarité se

trouvait employé aussi bien dans l'allocution inaugurale du Président du CILF, le Professeur Joseph Hanse, que dans le discours du Président Léopold-Sédar Senghor et dans l'exposé introductif de Léon Nadjo, Vice-président du CILF.

Une coïncidence chronologique me semble significative : la mutation des objectifs de l'Agence et l'affirmation par le CILF du principe de complémentarité datent de la même époque : les années 1975-1976. C'est, à n'en pas douter, le signe d'un changement d'esprit de diverses instances de la Francophonie, changement dans le sens du réalisme, dans le sens aussi d'un développement intégré, tel que je l'esquissais plus haut, conciliant modernité et identité culturelle.

Je sais aussi que la préoccupation actuelle du Commissariat général de la langue française est de souligner cette complémentarité.

Je ne peux que me réjouir d'un tel consensus sur une idée que, personnellement, j'ai défendue par la plume et la parole depuis les années 1960.

Ce devrait en être fini de la « glottophagie » — dont la dénonciation fut salutaire en son temps.

A l'heure actuelle, la situation du monde est telle que la justification la plus riche d'humanité de la francophonie réside dans la coopération au développement.

La complémentarité

Posons d'abord, en tout réalisme, un principe sur le plan de l'action.

L'aménagement linguistique d'un Etat relève d'une décision politique, que cet Etat doit prendre en toute souveraineté. Il est du droit de chaque Etat de définir lui-même le mode d'emploi fonctionnel, éventuellement complémentaire, des langues nationales et étrangères au sein de la vie de la nation et notamment dans ses systèmes éducatifs. La compétence des linguistes ou des pédagogues se limite à un rôle de consultants, de conseillers, le cas échéant de coopérants pour autant que les Etats en fassent la demande.

Si maintenant je me place sur le terrain purement scientifique, je formule un second principe : la complémentarité doit

être modulée selon les réalités sociolinguistiques et psychosociolinguistiques propres aux divers Etats. L'Afrique noire dite francophone n'est pas un espace sociolinguistique homogène. La diffusion et l'intégration du français dans ses différentes régions présentent de grandes disparités. Ici, le français participe à la vie quotidienne alors que là, il en est totalement absent. Pour prendre deux exemples extrêmes, la réalité sociolinguistique du sud de la Côte d'Ivoire et particulièrement de la région abidjanaise n'a rien de commun avec la situation du Rwanda ou du Burundi.

Le principe de complémentarité devra donc, si une décision politique est prise dans ce sens, s'appliquer selon des modalités différentes d'un pays à l'autre. Les fonctions dévolues au français pourront être plus nombreuses ici, plus réduites là.

De toute façon, les gouvernants, s'ils ont le souci du bien commun, devront toujours tenir compte de la masse, de ces 80 % ou plus d'Africains pour qui le français reste absolument une langue étrangère. Je ne vois pas pourquoi la vulgarisation de pratiques plus efficaces en matière d'agriculture ou d'élevage sur les mille collines du Rwanda devrait passer par l'acquisition préalable du français par les paysans... Mais le français a un rôle à jouer comme relais. L'agronome et le zootechnicien rwandais se serviront du français pour se documenter sur les nouveautés scientifiques et techniques.

Le français, relais, médium de développement, oui ! Dans une complémentarité avec les langues autochtones, adaptée aux situations locales. Je pense notamment à l'expansion actuelle, dans certaines zones, de langues africaines véhiculaires, qui peuvent concurrencer, voire supplanter le français dans l'exercice de fonctions déterminées.

De là, découlent certaines conséquences. Les unes concernent les langues africaines : tâches de description, de standardisation, de modernisation lexicale, élaboration d'une pédagogie appropriée, production de supports d'enseignement, etc. Dans ce domaine aussi, le français peut jouer un rôle important, notamment comme métalangue de la description.

D'autres conséquences affectent le français. Un collègue, Pierre Dumont, a démontré, dans une excellente dissertation

doctorale et diverses publications, l'impérieuse nécessité de revoir la pédagogie du français en Afrique. Le problème est trop vaste pour que je l'aborde ici dans toute son ampleur.

Je voudrais seulement en détacher un point : dans la mesure où le principe de la complémentarité sera mis en application, il conviendra d'orienter de plus en plus l'enseignement du français dans le sens de l'*instrumentalisation*. Un préalable restant toujours, bien entendu, l'acquisition d'un français fondamental et cette orientation n'étant nullement exclusive.

Qu'implique l'instrumentalisation ? De construire un enseignement de la langue qui permette à l'étudiant d'accéder dans un court délai à la documentation scientifique ou technique en français, dont il aura besoin dans l'exercice de son activité professionnelle. Ainsi l'effort qu'il aura fourni pour acquérir la langue seconde recevra-t-il sa gratification dans l'apport d'une plus value socio-culturelle ou socio-économique.

Or, trop souvent, le français instrumental est, chez les professeurs de français, victime de préjugés hyperculturalistes, qui le dévalorisent. Il serait d'un rang inférieur, d'un intérêt réduit par rapport au français littéraire. C'est de nouveau le gonflement de la fonction symbolique aux dépens de la fonction référentielle, gonflement sous-tendu par une conception réductrice et passiviste de la culture.

Nous devons, quel que soit notre attachement au patrimoine littéraire, lutter contre cette erreur et voir dans le développement de la didactique du français instrumental un des meilleurs outils d'aide au développement et de promotion du français sur le plan international. Il existe un marché du langage, comme l'a dit Pierre Bourdieu. La promotion de tout produit sur un marché donné est fonction du couple motivation-gratification.

Il ne servirait à rien de mettre au point une telle didactique si l'instrument lui-même ne possédait pas toute l'efficacité voulue, s'il était de moindre qualité que d'autres, moins attractif.

Le perfectionnement de l'instrument est vital, d'abord afin que la coopération au développement porte tous ses fruits, ensuite pour le destin même du français en dehors de son domaine historique. Il s'impose en effet de distinguer des usa-

gers traditionnels du français, ceux que j'appellerai des usagers conjoncturels. Le maintien du français, notamment en Afrique noire, tient à un choix, un choix sans doute soumis à certaines contraintes mais qui pourrait être remis en question, révoqué, si, par exemple, des dirigeants politiques acquéraient la conviction qu'un autre choix serait plus profitable ou s'ils étaient soumis à des pressions politiques ou économiques.

Perfectionner l'instrument d'accès à la science et à la technique modernes. Il s'agit donc de donner la priorité au travail terminologique.

Cette idée non plus n'a rien d'original. Mieux, les réalisations ne manquent pas. Je ne méconnais ni ne sous-estime le travail des multiples comités ou commissions, à caractère gouvernemental ou non gouvernemental, qui fonctionnent activement dans divers pays.

Et cependant, le linguiste francophone que je suis a l'impression, la fâcheuse impression, que le français est toujours en retard, qu'il court perpétuellement derrière le train de l'innovation technologique et lexicale.

Comme l'écrivait Jean-Claude Corbeil, « en dernière analyse, ce qui nous semble être la question essentielle, dont dépendent tous les autres aspects, y compris l'aspect économique, c'est la capacité de la langue française à exprimer la nouveauté, l'avenir en marche au jour le jour, donc la capacité de développer les outils terminologiques correspondant aux notions nouvelles au rythme où elles apparaissent. De ce point de vue, notre handicap le plus important est d'être sans cesse à la remorque de l'innovation étrangère, surtout américaine, le plus souvent exprimée en anglais à cause du statut de cette langue dans les communications scientifiques et technologiques internationales. [...] L'avenir du français dans les domaines de pointe repose sur sa capacité à nommer la nouveauté, donc sur la néologie. » (Corbeil ²).

Je ne tenterai pas d'analyser les causes de ce retard, qui ne semble pas se combler malgré le déploiement d'activités.

Européen, je constate l'énorme différence qui se marque, dans le domaine de la recherche terminologique, de son exploitation et de sa diffusion, entre le Canada, le Québec et nous. Il

n'existe pas, à ma connaissance, d'université de France, de Belgique ou de Suisse qui ait institué la terminologie en discipline scientifique autonome et lui ait assuré une place dans ses programmes à côté de la traditionnelle — et toujours indispensable — lexicologie.

Un espoir réside sans doute dans l'établissement d'un « réseau international de néologie de la langue française dont la mission sera d'assurer la coordination des recherches en néologie menées dans les différentes régions de la francophonie, de même que l'organisation de la diffusion des terminologies nouvelles issues de ces recherches ». Ce projet a été étudié dans le cadre du colloque consacré au thème « Terminologie et technologie nouvelles », qui s'est tenu à Paris du 9 au 11 décembre 1985.

Enfin, à quoi peut servir le meilleur instrument si n'est mise à la disposition de ses utilisateurs une quantité suffisante de produits et de supports culturels, notamment, dans le secteur qui nous occupe, des ouvrages scientifiques et techniques en langue française — publications originales ou traductions —. De partout dans le monde arrivent à l'AUPELF des doléances que l'on peut résumer dans cette phrase : « Le livre français est rare et cher ».

Or, constate le programme de l'A.C.C.T. pour le biennium 1984-1985, « les déséquilibres entre les potentiels scientifiques et techniques des pays du Nord et du Sud sont liés notamment à une mauvaise circulation de l'information ». S'y trouvent dénoncées aussi « les graves lacunes de l'édition scientifique et technique en langue française ».

Je sais que certains organismes travaillent à combler ces lacunes : l'A.C.C.T., le CILF et d'autres. Si réels et si méritoires soient-ils, ces efforts restent vertigineusement insuffisants.

Si on ajoute au livre la production en matière de télédiffusion et de télématique, que requiert la civilisation post-industrielle, on se rend compte qu'un pareil ensemble doit représenter la priorité des priorités pour tous les organismes nationaux ou internationaux de la francophonie.

Pour tous les francophones, d'où qu'ils soient, mais surtout pour les habitants de ces pays qui choisissent et choisiront — je

l'espère — d'utiliser notre langue, il est vital que celle-ci constitue une aide et non un obstacle à une meilleure circulation de l'information, qu'elle ouvre l'accès aux sources les plus importantes de la documentation. Il est vital, tant pour ses usagers que pour la langue française, que celle-ci soit un des véhicules du savoir moderne. Car, plus que jamais, dans la société du troisième millénaire, le pouvoir sera lié au savoir.

Comment vous dire l'immense déception de ce jeune collègue africain, chercheur plein d'avenir et de légitime ambition, qui, au prix de combien d'efforts, au long de combien d'années, a acquis la maîtrise du français et à qui, enfin, échoit le bonheur de « monter » à Paris pour y poursuivre ses recherches ? Et le voilà qui découvre brusquement que l'utilisation de tous les instruments de pointe le renvoie à l'anglais... Mais alors, langue étrangère pour langue étrangère, pourquoi un jeune Africain devrait-il encore faire le détour par le français ? Pourquoi ne pas aller directement à l'anglais ? Prenons garde : un nombre croissant de doctorants africains francophones se dirigent déjà vers les Etats-Unis plutôt que vers l'Europe francophone. Des pays francophones, à la conférence sur la culture à Cotonou (Bénin) ont menacé, le 16 septembre 1981, d'abandonner l'usage du français si cette langue ne déploie pas un plus grand dynamisme...

L'*attraction* d'une langue, qui se mesure par l'investissement de temps, d'argent, d'énergie, que l'on est prêt à faire pour l'acquérir ou la maintenir, est fonction entre autres de sa *puissance*. Soit dit par parenthèse, les prétendues vertus intrinsèques d'une langue n'y interviennent pas. Or, l'un des facteurs de la puissance d'une langue est sa production culturelle, la qualité et la quantité de ses produits, bien sûr, mais aussi leur accessibilité (cf. W. F. Mackey).

Rendre le français le plus efficace possible dans les domaines scientifique et technique, tant par son constant enrichissement terminologique que par l'accroissement de sa production et par une meilleure adaptation de sa didactique aux réalités et aux besoins des pays, c'est à la fois améliorer l'outil de la coopération et renforcer la position du français dans le monde.

La *défense* du français, particulièrement de sa pureté, de son bon usage, peut encore mobiliser quelques contingents de francophones de naissance, de tradition, rassembler des escouades d'« honnêtes gens », une élite d'amateurs de leur langue, spécialement sensibles à ses valeurs symboliques. « Défense frieuse », a-t-on dit.

Mais que deviendrait la francophonie sans les francophones conjoncturels, que je préfère appeler les francophones par choix ? Quelle serait, par exemple, sans eux la place du français comme langue de travail dans les organismes internationaux ?

Et c'est en pensant à eux que j'estime insatisfaisante la position défensive. Ce dont il s'agit aujourd'hui pour demain, c'est d'œuvrer à la *promotion* du français, avant tout comme langue *utile et utilisable* pour le développement. A cette œuvre devraient participer sur pied d'égalité tous les co-propriétaires du français, c'est-à-dire l'ensemble des pays et régions qui ont bien voulu l'adopter comme langue de communication internationale.

Telle pourrait être la forme nouvelle que prendrait l'universalité de la langue française : non plus fleuron des élites ni conquérante d'empires mais servante de peuples.

Coopération au développement, la chance du français.

Décembre 1985.

DOCUMENTATION ET APPENDICES

RAPPORTS DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'AUELF (BRUXELLES, 26 NOVEMBRE AU 1^{er} DÉCEMBRE 1984).

JEAN-CLAUDE CORBEIL, TEXTES PRÉSENTÉS AU CIRELFA :

— *Aménagement linguistique et développement*, 29-4-1983 (= Corbeil¹).

— *Les enjeux terminologiques de l'innovation*, 27-10-1983 (= Corbeil²).

David DALBY, Jean-Claude CORBEIL, Thierry ARNOLD, *Les langues et l'espace du français*. Rapport présenté au Secrétaire général de l'ACCT par le Conseil international de recherche et d'étude en linguistique fondamentale et appliquée, ACCT-CIRELFA, Paris, mars 1985.

Pierre DUMONT, *Le français et les langues africaines au Sénégal*, Editions Karthala-ACCT, Paris, 1983.

W. F. MACKEY, « Dominance, diversité et conflit dans les Etats multilingues : tentative de mesure », dans *Les Etats multilingues. Problèmes et solutions*, Québec, 1975, pp. 119-159.

Agecop liaison, 13^e année, n^o 80, avril-mai-juin 1985.

Questions de français vivant, n^o 7, 3^e trimestre 1985, Bruxelles, Maison de la Francité.

[Numéro consacré au colloque sur « l'avenir de la langue française par et au-delà des législations linguistiques », tenu à Bruxelles, les 7 et 8 juin 1985. On y trouve, p. 26 à p. 29, une liste des centres importants de terminologie française.]

APPENDICES

I

La Conférence des Ministres de la Communication des Etats membres de l'ACCT, tenue au Caire du 3 au 8 février 1985, avait comme thème « La communication pour le développement ». L'objectif est de créer, grâce à l'espace francophone, un réseau de solidarité pour des actions collectives. Parmi les propositions et les recommandations qui se sont dégagées du débat, nous soulignerons les suivantes :

1. L'intérêt de créer un comité spécial formé de représentants des pays intéressés, qui formulerait des recommandations sur les aspects techniques et les coûts de divers scénarios possibles d'utilisation d'un satellite pour assurer l'expansion de l'espace audiovisuel francophone.

2. La nécessité d'une concertation sui les problèmes techniques de télé-communication permettant de dégager des pistes d'avenir pour un meilleur équilibre de la communication

3. La volonté de créer un centre de documentation en matière de communication pour permettre aux pays membres de suivre l'évolution technologique dans ce domaine

II

Un colloque de prospective sur l'avenir des pays francophones dans le développement mondial a été organisé à Bordeaux, du 25 au 29 mars 1985, par l'ACCT. Il réunissait un certain nombre de hauts

responsables de la coopération, des échanges internationaux, des affaires francophones ainsi que des personnalités scientifiques.

Quatre questions y ont été traitées. La première était l'évolution probable du monde au cours des 25 prochaines années : on prévoit une rupture des équilibres écologiques, due à la croissance démographique, ainsi que le ralentissement des échanges Nord-Sud ; il s'impose donc d'investir dans l'agriculture, de former le paysan et d'accroître sa productivité.

La seconde était la situation des pays francophones dans l'évolution du monde. On semble entrer dans une ère des communautés et de la multiappartenance (appartenance simultanée à une communauté nationale et à une communauté culturelle) ; la francophonie, conçue comme « carrefour de l'unité et de la différence », « francopolyphonie » (S. Farandjis) devrait peser d'un plus grand poids dans l'espace économique nouveau. Pour cela, a-t-on souligné, il ne faut pas organiser une défense frileuse de la langue mais plutôt appeler à l'innovation et à la créativité, notamment dans la documentation scientifique et technique.

Quelle place occupe la francophonie dans le développement mondial ? A cette troisième question, on répond en appelant la constitution de la francophonie en un réseau de collaboration fonctionnelle ; si les problèmes de développement ne sont pas traités en priorité, il y a risque de dislocation de la francophonie.

La quatrième question : « Quels sont les instruments à utiliser par les pays francophones ? » prolonge et complète directement la précédente. Dans son rapport introductif, Philippe de Saint-Robert affirme qu'il y a lieu de surmonter l'apparente dichotomie entre dimensions économiques et culturelles du développement, la langue notamment comportant un enjeu économique réel. Les participants attachent la plus grande importance à l'innovation qui utilise le français pour désigner une réalité nouvelle. Ils soulignent aussi que le français est maintenant propriété de nombreux Etats et régions et ne peut plus être régi d'un seul centre.

Les recommandations n° 15 et n° 16 concernent directement la langue. Nous les citons : il est recommandé

— « de donner la priorité, en matière de langue, aux tâches de modernisation, à la lumière des recommandations de la Conférence Ministérielle de Yamoussoukro touchant la science et la technologie et de celle du Caire sur les industries de l'information et de la communication » ;

— « de poursuivre et d'accroître la coopération des langues nationales avec le français et d'étudier des problématiques communes à ces langues et au français »

Chronique

Séances publiques

L'Académie a organisé deux séances publiques au cours du dernier trimestre de 1985.

Le 26 octobre a eu lieu la réception officielle de M^{me} Liliane Wouters, élue le 9 mars au fauteuil de Robert Goffin. Celle-ci a été reçue par M. Jean Tordeur. Les deux discours sont publiés dans cette livraison.

Le 7 décembre, l'Académie organisait sa traditionnelle séance de fin d'année. Elle avait choisi comme thème « Le Prince de Ligne, 1735-1985 » pour le 250^e anniversaire de la naissance du célèbre mémorialiste. Deux discours ont été prononcés. M. Raymond Trousson a évoqué *Ligne, Voltaire et Rousseau* ; M. Georges Sion a évoqué *l'Europe qui l'entourait*. Les textes paraissent dans ce Bulletin.

Séances mensuelles

L'Académie s'est réunie, pour sa séance de rentrée après les vacances, le 14 septembre.

Elle a élu un nouveau membre de sa section philologie pour succéder à Maurice Delbouille décédé le 30 octobre 1984. Son choix s'est porté sur M^{me} Claudine Gothot-Mersch, professeur aux Facultés universitaires Saint-Louis à Bruxelles.

L'Académie a entendu une communication de M. Lloyd James Austin sur l'expérience énorme et passionnante qu'il a vécue au service d'une publication capitale : *La Correspondance de Stéphane Mallarmé. Principes et problèmes d'une première édition*. Le texte paraît dans ce Bulletin.

Enfin, l'Académie a attribué le prix Félix Denayer à M. Louis Daubier pour son recueil de poèmes *Lumière sans visage*.

Au cours de sa séance mensuelle du 12 octobre, l'Académie a étudié diverses questions générales concernant son statut et son avenir. Elle s'est réjouie d'apprendre que plusieurs de ses membres venaient de recevoir d'importantes distinctions dans les ordres nationaux. Ont

été faits grands officiers de l'Ordre de Léopold M^{me}. Jeanine Moulin, MM. Willy Bal, Thomas Owen, Maurice Piron, Georges Sion et Fernand Verhesen. Ont été faits grands officiers de l'Ordre de la Couronne MM. Charles Bertin, Roland Mortier, Georges Thinès et André Vandegans.

L'Académie a attribué plusieurs subventions d'aide à l'édition, sur propositions de la Commission consultative du Fonds National de la Littérature.

L'Académie, au cours de sa séance mensuelle du 9 novembre, a élu son bureau pour 1986. Georges Thinès sera son directeur et M. André Vandegans, son vice-directeur.

L'Académie a étudié divers problèmes, et parmi ceux-ci, ses propres publications, toujours entravées par des moyens trop étroits, et particulièrement le tome V de la Bibliographie des Ecrivains français de Belgique, dont la mise au point est pratiquement terminée.

Réunie en séance mensuelle le 14 décembre, l'Académie a entendu une communication de M. Willy Bal : *Coopération au développement, la chance du français*. Cette étude importante sur l'avenir de notre langue paraît dans le présent Bulletin.

L'Académie a décerné le prix Auguste Michot à M^{me} Viviane Dumont pour son roman *La ruelle du Paradis*.

Elle a accordé plusieurs subventions d'aide à l'édition, proposées par la Commission consultative du Fonds National de la Littérature.

Divers

M. Georges Sion a représenté l'Académie à Paris lors de la célébration officielle du 350^e anniversaire de l'Académie française le 12 et le 13 décembre. Du 18 au 21 décembre, il s'est rendu à Helsinki, à l'invitation de M. Kalervo Siikala, directeur des Relations Culturelles Internationales de Finlande.

M. Philippe Jones a reçu à Paris le Grand Prix de Poésie de l'Académie française.

Le Secrétaire perpétuel a évoqué Luc Hommel le 2 novembre à Dison à l'occasion d'une exposition organisée par la Fondation Adolphe Hardy. Il a apporté le souvenir de l'Académie lors d'une séance d'hommage à Thomas Braun, organisée par l'Académie luxembourgeoise à Arlon.

Table des matières

TOME LXIII - ANNÉE 1985

SÉANCE PUBLIQUE DU 26 OCTOBRE 1985

RÉCEPTION DE M^{me} LILIANE WOUTERS

Discours de M. Jean Tordeur	163
Discours de M ^{me} Liliane Wouters	180

SÉANCE PUBLIQUE DU 7 DÉCEMBRE 1985

LE PRINCE DE LIGNE - 1735-1985

M. Raymond Trousson : <i>Ligne, Voltaire et Rousseau</i>	192
M. Georges Sion : <i>L'Europe qui l'entourait</i>	218

COMMUNICATIONS

ISABELLE DE CHARRIÈRE ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Communication de M. Raymond Trousson à la séance mensuelle du 9 février 1985	5
LE TEMPS, LA VIE, LA MORT DANS LA CONCEPTION MÉDIÉ- VALE. Communication de M. Pierre Ruelle à la séance mensuelle du 13 avril 1985	103
« GOOD NIGHT, SWEET PRINCE ». Communication de M. Georges Sion à la séance mensuelle du 11 mai 1985 ..	122
L'HISTOIRE ET LES HISTOIRES - RÉFLEXIONS SUR LE TEMPS LÉGENDAIRE. Communication de M. Georges Thinès à la séance mensuelle du 8 juin 1985	135

LA CORRESPONDANCE DE MALLARMÉ - PRINCIPES ET PROBLÈMES D'UNE PREMIÈRE ÉDITION. Communication de M. Lloyd James Austin à la séance mensuelle du 14 septembre 1985	236
COOPÉRATION AU DÉVELOPPEMENT. LA CHANCE DU FRANÇAIS. Communication de M. Willy Bal à la séance mensuelle du 14 décembre 1985	260

ETUDES

Marcel Thiry présent	58
PRÉFACE À ASTRALE AUTOMOBILE	
Un inédit de Marcel Thiry	59
MARIE DELCOURT, ALEXIS CURNERS ET UN POÈME DE MARCEL THIRY, par M. André Sempoux	78
OCTAVE FIRMEZ ET SAINTE-BEUVE, par M. Emile Jacques	83

CHRONIQUES

Séances mensuelles de l'Académie. Divers ..	90, 150 et 276
Catalogue des ouvrages publiés	92, 151 et 278

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises

- ACADÉMIE. — *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie*, par René Fayt. Années 1922 à 1970. 1 vol. in-8° de 122 pages. — 1972..... 150.—
- ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren*. Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J. M. Culot) 1 vol. in-8° de 89 p. — 1956..... 150.—
- ACADÉMIE. — *Le centenaire de Maurice Maeterlinck*. Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Poulliart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964..... 400.—
- ACADÉMIE. — *Galerie des portraits*. Recueil des 74 notices biographiques et critiques publiées de 1928 à 1972 dans l'*Annuaire* sur Franz Ansel, l'abbé Joseph Bastin, Julia Bastin, Alphonse Bayot, Charles Bernard, Giulio Bertoni, Émile Boisacq, Thomas Braun, Ferdinand Brunot, Ventura Garcia Calderon, Joseph Calozet, Henry Carton de Wiart, Gustave Charlier, Jean Cocteau, Colette, Albert Counson, Léopold Courouble, Henri Davignon, Auguste Doutrepoint, Georges Doutrepoint, Hilaire Duesberg, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, Max Elskamp, Servais Étienne, Jules Feller, Georges Garnir, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Edmond Glesener, Arnold Goffin, Albert Guislain, Jean Haust, Luc Hommel, Jakob Jud, Hubert Krains, Arthur Langfors, Henri Liebrecht, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Albert Mockel, Édouard Montpetit, Pierre Nothomb, Christoffer Nyrop, Louis Piérard, Charles Plisnier, Georges Rency, Mario Roques, Jacques Salverda de Grave, Fernand Severin, Henri Simon, Paul Spaak, Hubert Stiernet, Lucien-Paul Thomas, Benjamin Val-

- lotton, Émile van Arenbergh, Firmin van den Bosch, Jo van der Elst, Gustave Vanzype, Ernest Verlant, Francis Vielé-Griffin, Georges Virrès, Joseph Vrindts, Emmanuel Walberg, Brand Whitlock, Maurice Wilmotte, Benjamin Mather Woodbridge, par 43 membres de l'Académie. 4 vol. 14 × 20 de 470 à 500 pages, illustrés de 74 portraits. Chaque volume..... 400,—
- ACTES du Colloque Baudelaire, Namur et Bruxelles 1967, publiés en collaboration avec le Ministère de la Culture française et la Fondation pour une Entraide Intellectuelle Européenne (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyès, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Claude Pichois, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebvre, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Édith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François Van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John Brown, Jan Vladislav, Georges-Emmanuel Clancier, Georges Poulet). 1 vol. in-8° de 248 p. — 1968..... 250,—
- ANGELET Christian — *La poétique de Tristan Corbière*. 1 vol. in-8° de 145 p. — 1961..... 240,—
- BERG Christian. — *Jean de Boschère ou le mouvement de l'attente*. 1 vol. in-8° de 372 p. — 1978..... 450,—
- BERVOETS Marguerite. — *Œuvres d'André Fontainas*. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1949..... 300,—
- BEYEN Roland. — *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*. Essai de biographie critique. 1 vol. in-8° de 540 p. — 1971 Réimp. 1972 et 1980..... 600,—
- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960.
Tome 1 (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1 vol. in-8° de VII-304 p. — 1958..... 300,—
Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XXXIX-219 p. — 1966..... 300,—
Tome 3 (H-L) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XIX-310 p. — 1968..... 420,—
Tome 4 (M-N) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE et R. Van de SANDE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8°, 468 p. — 1972..... 450,—
- BIBLIOGRAPHIE de Franz Hellens, par Raphaël De Smedt. Extrait du tome 3 de la Bibliographie des Écrivains français de Belgique. i br. in-8° de 36 p. — 1968..... 60,—
- BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. 1 vol. 14 × 20 de 208 p. — 1942..... 250,—

- BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939. 250,—
- BRAET Herman. — *L'accueil fait au symbolisme en Belgique, 1885-1900*. 1 vol. in-8° de 203 p. — 1967. 300,—
- BRONCKART Marthe. — *Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*. 1 vol. in-8° de 306 p. — 1933. 350,—
- BUCHOLE Rosa. — *L'Évolution poétique de Robert Desnos*. 1 vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956. 400,—
- CHAINAYE Hector. — *L'Âme des choses*. Réédition 1 vol. 14 × 20 de 189 p. — 1935. 200,—
- CHAMPAGNE Paul. — *Nouvel essai sur Octave Pirmez*. I. *Sa vie*. 1 vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952. 270,—
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850)*. II. *Vers un Romantisme national*. 1 vol. in-8° de 546 p. — 1948. 600,—
- CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594)*. 1 vol. in-8° de 116 p. — 1959. 160,—
- CHÂTELAIN Françoise. — *Une Revue: Durendal. 1894-1919*. 1 vol. in-8° de 90 p. — 1983. 150,—
- CHRISTOPHE Lucien. — *Albert Giraud. Son œuvre et son temps*. 1 vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960. 200,—
- Pour le Centenaire de COLETTE*, textes de Georges Sion, Françoise Mallet-Joris, Pierre Falize, Lucienne Desnoues et Carlo Bronne. 1 plaquette de 57 p., avec un dessin de Jean-Jacques Gailliard. 80,—
- CULOT Jean-Marie. — *Bibliographie d'Émile Verhaeren*. 1 vol. in-8° de 156 p. — 1958. 200,—
- DAVIGNON Henri. — *L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel* (Lettres inédites). 1 vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955. 150,—
- DAVIGNON Henri. — *Charles Van Lerberghe et ses amis*. 1 vol. in-8° de 184 p. — 1952. 300,—
- DAVIGNON Henri. — *De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux*. 1 vol. 14 × 20 de 237 p. — 1963. 300,—
- DEFRENNE Madeleine. — *Odilon-Jean Périer*. 1 vol. in-8° de 468 p. — 1957. 600,—
- DE REUL Xavier. — *Le roman d'un géologue*. Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). 1 vol. 14 × 20 de 292 p. — 1958. 350,—
- DÈSONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour*. I. *Cassandra*. 1 vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965. 360,—
- DÈSONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour*. II. *De Marie à Genève*. 1 vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965. 450,—
- DÈSONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour*. III. *Du poète de cour au chanfre d'Hélène*. 1 vol. in-8° de 415 p. — 1959. 540,—

DE SPRIMONT Charles. — <i>La Rose et l'Épée</i> . Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 126 p. — 1936	150,—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 169 p. — 1938.....	200,—
DUBOIS Jacques — <i>Les Romanciers français de l'Instantané au XIX^e siècle</i> . 1 vol. in-8° de 221 p. — 1963	300,—
GILLIS Anne-Marie. — <i>Edmond Breuché de la Croix</i> . 1 vol. 14 x 20 de 170 p. — 1957	220,—
GILSOUL Robert. — <i>Les influences anglo-saxonnes sur les lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880</i> . 1 vol. in-8° de 342 p. — 1953	480,—
GIRAUD Albert. — <i>Critique littéraire</i> . Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 187 p. — 1951.....	270,—
GUIETTE Robert. — <i>Max Elskamp et Jean de Bosschère</i> . Correspondance. 1 vol. 14 x 20 de 64 p. — 1963.....	100,—
GUILLAUME Jean S.J. — <i>Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe</i> . 1 vol. in-8° de 303 p. — 1956	400,—
GUILLAUME Jean S.J. — <i>Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe</i> . 1 vol. in-8° de 108 p. — 1959	200,—
HALLIN-BERTIN Dominique. — <i>Le fantastique dans l'œuvre en prose de Marcel Thiry</i> . 1 vol. in-8° de 226 p. — 1981	360,—
HAUST Jean. — <i>Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e</i> (manuscrits 815 et 2700 de Darmstadt). 1 vol. in-8° de 215 p. — 1941.....	300,—
HEUSY Paul. — <i>Un coin de la Vie de misère</i> . Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 167 p. — 1942.....	200,—
« <i>La Jeune Belgique</i> » (et « <i>La Jeune revue littéraire</i> »). <i>Tables générales des matières</i> , par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). 1 vol. in-8° de 150 p. — 1964	200,—
JAMMES Francis et BRAUN Thomas. — <i>Correspondance</i> (1898-1937). Texte établi et présenté par Daniel Laroche. Introduction de Benoît Braun. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1972	360,—
KLINKENBERG Jean-Marie. — <i>Style et Archaïsme dans la Légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster</i> , 2 vol. in-8°, 425 p. + 358 p., 1973.....	750,—
LECOCQ Albert. — <i>Œuvre poétique</i> . Avant-propos de Robert Silvercrucys. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. 1 vol. in-8° de 336 p.....	480,—
MAËS Pierre. — <i>Georges Rodenbach (1855-1898)</i> . Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. 14 x 20 de 352 p. — 1952	420,—
MARET François. — <i>Il y avait une fois</i> . 1 vol. 14 x 20 de 116 p. — 1943.....	180,—

MORTIER Roland. — <i>Le Tableau littéraire de la France au XVIII^e siècle</i> . 1 vol. de 14 x 20 de 145 p. — 1972.....	210,—
MOULIN Jeanine. — <i>Fernand Crommelynck</i> , textes inconnus et peu connus, étude critique et littéraire, 332 p. in-8°, plus iconographie — 1974.....	420,—
MOULIN Jeanine. — <i>Fernand Crommelynck ou le théâtre du paroxysme</i> . 1 vol. in-8° de 450 p. — 1978.....	600,—
NOULET Émilie. — <i>Le premier visage de Rimbaud</i> , nouvelle édition revue et complétée, 1 vol. 14 x 20, 335 p. — 1973.....	390,—
OTTEN Michel. — <i>Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme</i> . 1 vol. in-8° de 256 p. — 1962.....	360,—
PAQUOT Marcel. — <i>Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière</i> . 1 vol. in-8° de 224 p.....	300,—
PICARD Edmond. — <i>L'Amiral</i> . Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 95 p. — 1939.....	150,—
PIELTAIN Paul. — <i>Le Cimetière marin de Paul Valéry</i> (essai d'explication et commentaire). 1 vol. in-8° de 324 p. — 1975.	450,—
PIRMEZ Octave. — <i>Jours de Solitude</i> . Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 351 p. — 1932.....	420,—
POHL Jacques. — <i>Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlars français de Belgique</i> . — 1 vol. in-8° de 248 p. — 1962.....	300,—
REICHERT Madeleine. — <i>Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt</i> . 1 vol. in-8° de 248 p. — 1933....	320,—
REIDER Paul. — <i>Mademoiselle Vallantin</i> . Réédition (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). 1 vol. 14 x 20 de 216 p. — 1959.....	250,—
REMACLE Madeleine. — <i>L'élément poétique dans « À la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust</i> . 1 vol. in-8° de 213 p. — 1954.....	300,—
RENCHON Hector. — <i>Études de syntaxe descriptive</i> . Tome I : <i>La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales</i> . 1 vol. in-8° de 200 p. — 1967. Réimpression en 1969.....	300,—
Tome II : <i>La syntaxe de l'interrogation</i> . 1 vol. in-8° de 284 p. — 1967. Réimpression en 1969.....	360,—
ROBIN Eugène. — <i>Impressions littéraires</i> (Introduction par Gustave Charlier). 1 vol. 14 x 20 de 212 p. — 1957.....	300,—
RUBES Jean : <i>Edmond Vandercammen ou l'architecture du caché</i> (Essai d'analyse sémantique) 1 vol. in-8° de 91 p. — 1984 ...	150,—
RUELLE Pierre. — <i>Le vocabulaire professionnel du houilleux borain</i> . 1 vol. in-8° de 200 p. — 1953. Réédition en 1981	320,—
SANVIC Romain. — <i>Trois adaptations de Shakespeare : Mesure pour Mesure, Le Roi Lear, La Tempête</i> . Introduction et notices de Georges Sion. 1 vol. in-8° de 382 p.	450,—

SCHAEFFER Pierre-Jean. — <i>Jules Destrée</i> . Essai biographique. 1 vol. in-8° de 420 p. — 1962.....	540,—
SEVERIN Fernand. — <i>Lettres à un jeune poète</i> , publiées et commentées par Léon Kochnitzky. 1 vol. 14 × 20 de 132 p. — 1960.....	180,—
SKENAZI Cynthia. — <i>Marie Gevers et la nature</i> , 1 vol. in-8° de 260 p. — 1983.....	450,—
SOREIL Arsène. — <i>Introduction à l'histoire de l'Esthétique française</i> (troisième édition revue et augmentée). 1 vol. in-8° de 172 p. — 1966.....	240,—
TERRASSE Jean. — <i>Jean-Jacques Rousseau et la quête de l'âge d'or</i> . 1 vol. in-8° de 319 p. — 1970.....	400,—
THIRY Claude. — <i>Le Jeu de l'Étoile du manuscrit de Cornillon</i> . 1 vol. in-8° de 170 pp. — 1980.....	300,—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . 1 vol. in-8° de 274 p. — 1943.....	300,—
VANDRUNNEN James. — <i>En pays wallon</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 241 p. — 1935.....	300,—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>Histoire d'un livre : « Un Mâle », de Camille Lemonnier</i> . 1 vol. 14 × 20 de 162 p. — 1961.....	240,—
VANZYPE Gustave. — <i>Itinéraires et portraits</i> . Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen. 1 vol. 14 × 20 de 184 p. — 1969.....	200,—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)</i> . 1 vol. in-8° de 100 p. — 1935.....	140,—
VIVIER Robert. — <i>Et la poésie fut langage</i> . 1 vol. 14 × 20 de 232 p. — 1954. Réimpression en 1970.....	300,—
VIVIER Robert. — <i>Traditore</i> . 1 vol. in-8° de 285 p. — 1960.....	360,—
« LA WALLONIE ». — <i>Table générale des matières</i> (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. — 1 vol. in-8° de 44 p. — 1961.....	95,—
WARNANT Léon. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8° de 255 p. — 1949.....	300,—
WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin. — Le poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1941.....	300,—
WYNANT Marc. — <i>La genèse de « Meurtres » de Charles Plisnier</i> . 1 vol. in-8° de 200 p. — 1978.....	250,—

Livres épuisés

BAYOT Alphonse : *Le Poème moral*.

BRUCHER Roger : *Maurice Maeterlinck, l'œuvre et son audience*. (bibliographie).

- CHARLIER Gustave : *Le mouvement romantique en Belgique (1815-1850). I. La bataille romantique.*
- COMPÈRE Gaston : *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck.*
- DELBOUILLE Maurice : *Sur la genèse de la Chanson de Roland.*
- DONEUX Guy : *Maurice Maeterlinck. Une poésie. Une sagesse. Un homme.*
- DOUTREPONT Georges : *La littérature et les médecins en France.*
- ÉTIENNE Servais : *Les Sources de « Bug-Jargal ».*
- FRANÇOIS Simone : *Le Dandysme et Marcel Proust (De Brummel'au Baron de Charlus).*
- GILSOUL Robert : *La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours.*
- GUILLAUME Jean : *La poésie de Van Lerberghe.*
- GUILLAUME Jean : *« Les Chimères » de Nerval.*
- HANSE Joseph : *Charles De Coster.*
- HOUSSA Nicole : *Le souci de l'expression chez Colette.*
- LEJEUNE Rita : *Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier.*
- LEMONNIER Camille : *Paysages de Belgique.*
- MICHEL Louis. — *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse.*
- REMACLE Louis : *Le parler de La Gleize.*
- SOSSET LL. : *Introduction à l'œuvre de Charles De Coster.*
- VANWELKENHUYZEN Gustave : *L'influence du naturalisme français en Belgique.*
- VIVIER Robert : *L'originalité de Baudelaire .*
- WILMOTTE Maurice : *Les origines du Roman en France.*

En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part.

Le présent tarif annule les précédents.